ESSAI SUR LES ERREURS ET LES SUPERSTITIONS.

PAR M. L. C...



A AMSTERDAM,
Chez ARCKÉE & MERKUS.



M. DCC. LXV.

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum:
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore;
Porro aliud succedit, & ex contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, & miro est mortales inter honore.

LUCRET. *Lib. V. Vers.* 1275, &c.





PRÉFACE.

SI tous les hommes étoient persuadés que l'amour de la vérité vaut autant que la ſcience ; s'il y avoit quelque mérite à lutter contre l'erreur, à s'élever contre des préjugés nuiſibles, à combattre des ſuperſtitions proſcrites par les mœurs, les loix, la religion, & cependant adoptées encore par le plus grand nombre ; je croirois avoir acquis des droits à l'indulgence du Public. Je croirois mériter le ſuffrage des ames honnêtes, ſi pour en être eſtimé il ſuffiſoit toujours d'avoir prouvé combien on déſire de l'être. C'eſt aux perſonnes éclairées à me juger ; mais avant, qu'elles daignent obſerver que je n'ai

écrit que pour celles qui ne ſont pas inſtruites. Ce n'eſt pas qu'on ne trouve peut-être bien des épines, bien de l'obſcurité dans les deux premiers chapitres de cet Eſſai : mais avant que d'indiquer & de combattre les erreurs & les ſuperſtitions, j'ai cru devoir remonter à leur ſource, & j'avoue de bonne foi, que je n'ai pu moi-même y arriver ſans ennui. Qu'on ne regarde donc ces deux chapitres que comme une route pénible, aride, fatigante ; mais la ſeule qui puiſſe conduire le Lecteur au vaſte pays des erreurs ; théâtre dont la vue ſeroit auſſi trop affligeante, s'il n'étoit pas quelquefois agréable à conſidérer, par la variété des ſcénes qui s'y paſſent, & par leur ſingularité.

Quelques réfléxions que j'avois

insérées dans un ouvrage périodique, m'ont fait naître l'idée de cet Essai. M. le Docteur Brown, Ecrivain très-ingénieux, Philosophe éclairé, a donné, il y a quelques années, un Traité des erreurs populaires. *Mon ouvrage commence où le sien finit. M. Brown prouve, par de très-bons raisonnemens, la folie de ces erreurs, j'en démontre l'absurdité par l'histoire des maux & des progrés qu'elles ont faits. Ces deux ouvrages, comme on voit, n'ont donc rien de commun. Je ne parle que d'un petit nombre d'erreurs, la plûpart méprisées dans les villes, mais malheureusement accréditées dans les campagnes, où réside, quoiqu'en dise l'orgueil, la classe de Citoyens la plus esti-*

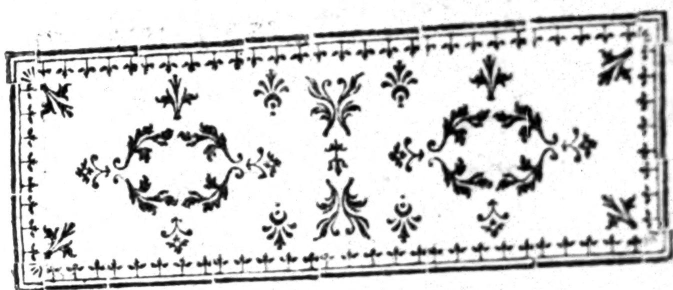
mable, parcequ'elle est la plus utile, la plus nécessaire, la plus essentielle. La tranquilité de l'esprit & la saine raison sont aussi importantes au Laboureur, qu'au Sçavant & au Guerrier. Mais comment le Laboureur pourroit-il la connoitre cette douce tranquilité, cette saine raison? quand mille préjugés tyrannisent son ame; quand les erreurs & les superstitions viennent à tout instant porter le trouble dans son imagination, l'allarme & l'effroi dans son cœur. Je voudrois n'en avoir détruit qu'une de ces erreurs, fut-ce même la plus légère, la moins pernicieuse: je ne m'en flatte point. J'ai voulu seulement donner à des Ecrivains mieux instruits l'idée d'un ouvrage que je

deſeſpére de voir jamais paroître. Quelle réconnoiſſance ne mériteroit pas celui qui tenteroit de prémunir les hommes contre toute ſorte d'erreurs, contre l'infinité de préjugés, de fables, de ſuperſtitions?

Au-reſte, ſi, contre mon attente, je trouvois des Cenſeurs qui vouluſſent me ſuppoſer de mauvaiſes intentions; qui priſſent pour des réfléxions ſatyriques & des alluſions indécentes les faits que j'ai cru devoir rapporter; je leur déclare par avance, que je déteſte la ſatyre; que j'ai aſſez de reſpect pour la religion, les établiſſemens & les perſonnes qui lui ſont conſacrés, pour regarder comme un crime tout ce qui pourroit tendre à affoiblir la confiance & la vénération qui leur

ſont dus. *Je proteſte donc que je n'ai entendu combattre que des erreurs & des ſuperſtitions condamnées par la réligion même, proſcrites par les loix, réprouvées par la philoſophie.*

Si, malgré cet aveu, l'on s'obſtine à trouver des alluſions dans cet Eſſai; ſi l'on veut abſolument qu'il me ſoit échappé des traits mordans, que j'aie écrit dans la vue de déſaprouver, de blamer, ou d'offenſer; il me reſte encore une réponſe à faire à mes Cenſeurs : je leur dirai; Lecteurs trop ſoupçonneux, ne liſés pas mon ouvrage, il n'eſt pas fait pour vous; ne liſés aucun livre; toute lecture vous eſt pernicieuſe. Ce n'eſt point la liqueur qui eſt corrompue, *a dit l'illuſtre M. de Monteſquieu*, c'eſt le vaſe.



ESSAI SUR LES ERREURS ET LES SUPERSTITIONS.

CHAPITRE I.

De l'erreur & de l'incertitude des jugemens.

UN Voyageur trop imprudent s'est égaré dans les sinuosités d'une vaste forêt, dont il ne connoit ni les détours ni les issues. Il s'arrête, il hésite, il délibère, & prenant une route au hazard, il marche, se fatigue, s'excède, & revient,

sans s'en appercevoir, mille fois sur ses pas. Le silence du lieu, l'obscurité de la nuit, la crainte de s'engager trop avant, l'agitent, le tourmentent. Inquiet, abbatu, épuisé, il ne sçait où il est, où il va, comment sortir de l'horreur de ce labyrinthe, quand tout-à-coup, une pâle lumière se montre dans l'éloignement: elle lui sert de phare; il sent renaître dans son ame le calme & l'espérance: il part; rien ne l'arréte; il ne lui reste plus que quelques pas à faire, quand s'éteignant aussi soudainement qu'elle s'étoit allumée, cette foible clarté disparoit, & le laisse dans d'épaisses ténébres. Le phosphore perfide l'a conduit au bord d'un précipice; il tombe, roule, & va se perdre dans les profondeurs de l'abîme.

Envain l'amour propre s'efforce de nous persuader que nous n'avons à craindre ni les mêmes dangers, ni le même destin. Interro-

geons notre raiſon, conſultons l'expérience, nos ſens même; nos ſens qui nous ont ſi ſouvent trompés, ne nous diſent-ils pas que chacun de nous reſſemble à ce malheureux Voyageur? Etrangers, iſolés, égarés dans un monde, & au milieu d'une foule d'objets que nous ne connoiſſons pas, nous nous trainons péniblement dans ce ténébreux dédale, dans ce monde plein de préjugés & d'erreurs. Guidés par quelques météores, nous marchons dans l'incertitude, tandis que nous croyons ſuivre la route lumineuſe qui conduit à la vérité. Mais bientôt déconcertée par ſa propre inſufiſance, la raiſon nous abandonne, la lueur qui la guidoit, s'évanouit, & nous reſtons enſévelis dans l'abîme incommenſurable des ſiſtêmes & des errreurs.

Eh, comment pourrions-nous nous flatter de parvenir à quel-

que certitude ou morale, ou physique ? Nous n'avons que des moyens peu surs & évidemment incertains, pour juger des objets sensibles, & qui nous environnent. Nous n'avons que des idées confuses, imparfaites & très-mal déterminées sur les objets intellectuels. C'est cependant de ces deux sources qu'émanent la physique, la philosophie & toutes les sçiences. Est-il donc étonnant qu'après la plus constante étude, nous ne trouvions en elles qu'erreur, incertitude, faux jour, obscurité ? S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que nous ayons reçu dela nature une raison qui doit nous éclairer & nous guider ; avouons de bonne foi, qu'on a pris avec bien du succès d'étranges soins pour la rendre inutile. Les premières étincelles de son flambeau n'avoient pas encore pénétré dans notre esprit, qu'on l'avoit déjà

rempli du germe des idées qui nécessairement devoient nous égarer pendant le reste de la vie. Ces idées reçues dès le premiers momens de notre existance, ont jetté dans notre entendement de profondes racines; elles se sont, pour ainsi dire, identifiées avec nous. Et si notre philosophie, nos principes, nos jugemens sont fondés sur ces fausses idées, ne faut-il pas que nos principes, nos jugemens, notre philosophie soient tout aussi faux qu'elles ?

Nous donnons des noms aux corps, des qualités à la matière : mais quelles règles avons nous pour juger des objets sensibles ? aucune ; il n'en existe point ; à moins qu'on ne donne ce nom à quelques idées disparates, que des impressions étrangères ont indestructiblement liées dans notre esprit, qui y demeureront unies, & qui seront dans la suite la règle

de nos jugemens & de nos décisions. L'âge, les passions, l'amour propre nous ont persuadés que malgré leur incompatibilité ces idées sont autant de principes infaillibles : c'est donc sur eux, c'est uniquement d'après eux que nous examinons, que nous définissons, que nous analysons la nature & les propriétés des objets matériels: examen vague, fausses définitions, analyse inexacte. C'est encore d'après ces principes trompeurs que, vains de nos premières connoissances, nous osons nous élancer du monde sensible, qui nous est inconnu, dans le monde intellectuel, région plus inintelligible pour nous que la progression, l'éclat & les effets de la lumière pour un aveugle de naissance. Ainsi trop animés par la soif insensée des nouvelles connoissances, nous quittons, pour ne plus y rentrer, la sphère très-bornée de nos lumiè-

res naturelles, & nous croyons nous élever à proportion que nous errons dans les eſpaces ténébreux, dans les déſerts immenſes des êtres intellectuels. Fatale ambition de connoitre ce qu'une obſcurité profonde dérobe à nos yeux, c'eſt à toi qu'il faut rapporter l'origine de la philoſophie; art cruel, ſcience pernicieuſe, qui aulieu d'éclairer les peuples, les a précipités dans un vaſte océan de préjugés, d'erreurs & de ſuperſtitions; ſuperſtitions qu'une philoſophie & plus vraie & plus pure s'éfforcera vainement dans la ſuite & de combattre & de détruire.

Ne pas ſe tromper, dit le Sage, c'eſt découvrir d'une manière claire, intime & convaincante la vérité d'une propoſition, la nature, la forme & les qualités d'un objet. Reconnoitre quelqu'autre manière de juger ſainement, c'eſt

marcher dans l'obscurité, c'est se jetter dans le torrent des illusions humaines. Mais, depuis que l'on cherche, a-t'on fait quelque découverte? existe-t'il quelque proposition dont la vérité soit universellement connue, irrévocablement fixée? On se perd dans la confusion & la variété des opinions des Philosophes sur toutes les parties de la physique & sur toutes les branches de la morale. Chacun d'eux s'est flatté d'avoir pris, comme l'a dit M. de Fontenelle, la nature sur le fait; chacun d'eux s'est flatté de lui avoir arraché ses secrèts: toutefois, chacun la vûe sous des aspects différens; & de cette diversité d'opinions se sont formées ces sectes innombrables de Physiciens, de Philosophes, opposés les uns aux autres, & dont les combats, les disputes n'ont servi qu'à repandre l'incertitude sur la science même dont

ils ont prétendu connoitre les principes.

Toutes les causes de l'erreur, observe Locke, se réduisent à quatre ; au défaut de preuves, au défaut de pénétration pour s'en servir, au défaut de volonté pour en faire usage, aux fausses règles de probabilité. Examinez tous les sistêmes, & vous verrez que ceux qui les ont inventés, comme ceux qui les ont suivis, se sont toujours livrés, même sans le sçavoir, à ces quatre défauts, & qu'ils n'ont eu dans leurs décisions ni preuves, ni pénétration, ni volonté, ni règles. *Aussi les* mêmes questions agitées, discutées depuis tant de siècles, sont-elles aujourd'hui tout aussi neuves que la première fois qu'elles ont été proposées. Comment auroit-on pu les décider, ou seulement les approfondir ? On a commencé par vouloir connoitre les objets sensibles, avant que de

sçavoir quel est en nous cet être intelligent qui juge & définit. Pleine ensuite des fausses notions que les sens lui avoient transmises, l'ame a voulu se replier sur elle-même, développer sa nature & le monde intellectuel auquel elle appartient; & elle n'en a pu juger que d'après la fausseté des principes, l'incertitude des règles & l'imperfection des idées dont l'esprit subjugué par les sens, l'avoit obligée de se servir à l'égard des objets du monde matériel. Ainsi trop ambitieux d'acquérir des connoissances, l'homme est resté inconnu à lui même. En effet que sçait-il?



CHAPITRE II.

Qu'eſt-ce que l'Ame?

C'Est une grande queſtion. Le premier qui la propoſa fut un audacieux qu'il falloit immoler à la gloire des ſçiences & à l'honneur de la philoſophie, dont il oſa montrer l'écueil. De toutes les connoiſſances c'eſt, ſi l'on veut, la plus ſublime que la métaphyſique : mais prenons garde qu'à force de beauté, de majeſté, d'élévation elle ne ſoit trop au-deſſus de notre intelligence, qui elle-même eſt ſi fort au-deſſus de nous. Rien ne me donne, je l'avoue, une plus grande idée de la raiſon humaine que les efforts qu'elle a faits pour déchirer le voile qui paroiſſoit devoir lui cacher éternellement les vérités métaphyſiques. Car le génie n'eut

il fait que soulever ce voile, en apparence impénètrable, ne seroit-ce pas beaucoup ? & n'est-il pas bien glorieux d'avoir *visiblement* observé ce qui par sa nature ne peut être ni vû, ni touché, ni compris ? C'est donc une sçience très belle, très-auguste que celle qui enseigne à concevoir l'être en général, & à définir sa nature ; à compter tous les points de l'imperceptible chaîne des vérités intellectuelles ; à corriger les perceptions des sens, qui ne peuvent en elles-mêmes être fausses, & qui ne sont que par les sens ; à découvrir la nature des substances immatérielles ; à s'élever au dessus des êtres créés ; à fixer, à circonscrire, s'il étoit possible, l'immensité de Dieu, ses attributs, son indivisibilité ; à définir, analyser, décomposer les choses purement spirituelles, c'est à-dire, sans parties, sans consistance, sans ma-

tiére : enfin, à juger des principes des sçiences & des arts par abstraction, & en les détachant des choses matérielles.

Toutefois, quels avantages les hommes ont-ils retiré de la métaphysique ? Les a-t'elle rendu plus sages, plus sçavans, plus heureux ? Suis-je plus éclairé pour avoir pénêtré dans la vaste carière, qui de principe en principe s'est ouverte devant moi ? Que m'ont appris tant de grands hommes, tant d'Ecrivains, tant de Dissertateurs, qui depuis plus de deux mille ans agitent les mêmes questions ? A m'égarer, à adopter, à rejetter, à caresser, & à détruire tour-à-tour les opinions des autres & les fantômes de mon imagination ; à préférer la paix de l'ignorance aux vaines conjectures, à la confusion & à l'incertitude d'une sçience qui, malgré moi, me ramène sans cesse à la matière que je ne connois pas, au-

lieu de me conduire à l'intelligence que je ne puis connoitre.

J'ai entendu dire que la métaphysique roule sur des objets qui n'ont rien de sensible, & qu'elle développe leur essence, leurs attributs & leur destination. J'ai senti qu'il étoit en moi un être immatériel qui pense, & qui raisonne. Je me suis cru intéressé à le connoitre; j'ai étudié, j'ai lû, j'ai pâli sur les livres: quel secours y ai-je trouvé? Quelles lumières ai-je acquises? J'ai appris que depuis Thalés le Milésien, qui voulut expliquer la nature des êtres intellectuels, & qui n'expliqua rien, jusqu'au Poëte & sçavant Mallebranche qui a tenté de pénêtrer dans les mêmes profondeurs, & qui souvent a pris l'effervescence de son imagination pour l'éclat de la vérité, personne encore n'a donné une définition exacte, une idée distincte de Dieu, de l'ame,

de l'esprit, de l'instinct même, &c. Je me suis convaincu que l'homme qui croit voir & penser, est tout aussi aveugle à cet égard, & tout aussi borné que la taupe & l'onagre.

Un Ecrivain, l'ornement de ce siécle, la gloire de la France, & qui fera l'admiration de la postérité, a proposé, il y a un an, les mêmes questions qui furent tant de fois agitées dans le Portique, & qu'on ne décida jamais. Il s'est adressé aux Sçavans, aux Docteurs, aux Philosophes & aux Littérateurs. Personne encore ne lui a répondu : car que répondre à de telles demandes ? Je voudrois, a-t'il dit, que quelqu'un me fit connoitre ce que c'est que l'ame humaine : je voudrois sçavoir aussi ce que c'est que l'ame des bêtes ; je désirerois ensuite qu'on définit la végétation. Au-reste, cet illustre Ecrivain a exigé des réponses

exactes, & surtout intelligibles : il ne veut point des mots ; il cherche des raisons : mais où les prendre ? Ne le demandez pas aux Anciens ; car très-certainement ils vous accableront de définitions vagues au lieu de vous répondre.

Serez-vous, en effet, bien instruit, bien satisfait quand Épicure, Dicéarque, Aristoxène vous auront dit que l'ame est une qualité inhérente à la matière, dépendante des sens, altérable comme eux, & condamnée irrévocablement à périr avec eux ?

Serez-vous plus éclairé quand d'autres Philosophes plus raisonnables, il est vrai, mais tout aussi inintelligibles, vous auront appris que l'ame est une substance émanée du grand principe, ou du Tout, auquel il est prouvé qu'elle doit être réunie ?

Mais qu'est-ce, direz-vous, que cette qualité ? Qu'est-ce qu'-

une substance sans étendue, sans parties ? Comment est faite une émanation ? Qu'est-ce que ce principe ? Qu'est-ce que ce grand Tout ? *Hic murus aheneus esto.*

C'étoit pourtant ainsi que s'exprimoient les Sages de la crédule antiquité : respectés, honnorés, admirés en raison de la profonde obscurité de leur doctrine, que ne dirent-ils pas ? Suivant Thalés, l'ame n'est autre chose qu'une nature se mouvant toujours en soi-même. Point du tout, s'écrioit Pythagore, l'ame est un nombre qui a le mouvement en soi. C'est, ajoutoit Platon, une substance se mouvant soi-même & par un nombre harmonique. Plus sçavant & moins lumineux le *divin* Aristote ne voyoit dans l'ame que l'acte premier d'un corps organique, ayant vie en puissance (*potentialiter*). Dicéarque étoit tout glorieux quand il avoit prononcé que l'ame est

une harmonie & une concordance des quatre élémens. Que de folies publiées, reçues, accréditées, oubliées, & de nos jours rénouvellées ! Qu'on imagine, disoit Bayle, la proposition la plus fausse ou la plus ridicule, & je m'engage à prouver qu'elle a été jadis gravement défendue.

A mon avis, de tous les Philosophes, le plus sensé, dumoins par intervales, c'est Cicéron. Il est vrai néanmoins que, comme bien d'autres, il n'a pas de sentiment à lui. Je conviens aussi que Stoïcien, Sophiste & Épicurien tour-à-tour, tantôt il soutenoit publiquement, & devant le Sénat, que l'ame n'est qu'un mot, & que l'homme, quand il meurt, cesse entièrement d'être ; qu'il n'y a plus rien en lui, ni de lui, hors de lui, qui pense, ni qui souffre ; tantôt il reconnoissoit, il soutenoit, il défendoit la spiritualité de l'ame, & consé-

quemment ſon immortalité. C'eſt, diſoit-il, de la nature même des Dieux que nos ames ſont puiſées; c'eſt d'eux qu'elles ſont émanées. *A naturâ Deorum hauſtos animos & libatos habemus... humanus autem animus decerptus eſt mente divinâ.*

O! Cicéron, vous n'aviez plus qu'un pas à faire : il ne vous reſtoit, dis-je, qu'à remonter juſqu'à cette ſource d'où vous m'apprenez que les ames ſont émanées. O! Philoſophe vraiement reſpectable, ſi vous euſſiez été juſques là; quel obſtacle a pû vous arrêter? je ne vous demande point d'où ſortent les ames : je ſçais, tout comme vous, qu'elles viennent de Dieu: mais ditez-moi ce que c'eſt que Dieu,& comment ſe fait cette émanation?

C'eſt une choſe très-facile à expliquer, fort aiſée à comprendre, ont dit quelques Anciens, qui a-

vant Cicéron, ont parlé du mystère de l'émanation des ames, & de leur réunion à leur principe. Figurez-vous une bouteille remplie d'eau, & jettée sur l'Ocèan, où elle flotte jusqu'à ce qu'elle trouve un écueil contre lequel elle frappe & se brise: le contenant tombe au fond de la mer, le contenu se réunit à son tout, c'est-à-dire, à l'eau de l'Océan. Et voilà très-distinctement ce que c'est que l'émanation de l'ame & sa réunion au grand Tout. Car, qui ne voit que la liqueur renfermée dans ce vase, est l'ame humaine, le vaste Océan, le Tout, l'écueuil, la mort, le mêlange de la liqueur avec l'eau de la mer, la réunion de l'ame à Dieu.

Je serois fort embarrassé à décider quels ont été les plus insensés, ceux qui ont inventé cet apologue ridicule, ou ceux qui l'ont reçu comme une démonstration. Que m'importent ce vase, cet Océan & cet écueil ? Est-ce

là ce que je vous demande ? Ai-je besoin de vous pour sçavoir que je vis, que je mourrai, que mon ame jouira de l'immortalité ? Laissez donc là votre bouteille, ou dites moi quelle est la nature de ce qu'il y a dedans. Voilà la question ; est elle inexplicable ?

Point du tout, me répond, d'après Anaximène, Anacharsis & mille autres, un génie supérieur. Rien n'est si clair que l'essence de l'ame. C'est une forme subsistante par soi-même : sa nature différe de sa puissance : elle est trois, & puis six ; c'est-à-dire, qu'elle est d'abord végétative, sensitive, intellectuelle ; & ensuite trois fois végétative, c'est à-dire, nutritive, augmentative & générative : elle est en même tems individuellement, & pourtant séparément, spirituelle & corporelle ; spirituelle, quant à la mémoire des choses spirituelles, & corporelle, quant à la

mémoire des choses corporelles. Enfin, pour qu'il ne reste absolument rien d'obscur, il faut ajouter que cette forme est immatérielle à l'égard de ses opérations, & matérielle à l'égard de l'être.

Cette définition est sans doute fort claire, puisqu'autrefois beaucoup de Philosophes l'ont préférée à toutes celles qu'on avoit données jusqu'alors. Je consens de bon cœur que ceux qu'elle satisfera la trouvent évidente ; qu'ils la regardent même, s'ils le jugent à propos, comme une des plus ingénieuses découvertes : pour moi qui la crois fausse, qu'on me permette de placer cette forme subsistante par soi, cette essence différente de sa puissance, &c., infiniment au-dessous de ces quidités, de ces cathégories, de ces universaux, & de tant d'autres rapsodies dont on ne parle tout au plus que pour prouver jusqu'à quel point les hommes ont déraisonné.

Mais de l'inutilité ou de la fausseté de tout ce qu'on a dit jusqu'à présent sur cet objet, faut il donc en conclure qu'il est absolument impossible de sçavoir ce que c'est que l'ame? La conséquence seroit trop desespérante pour les Métaphysiciens. Je ne serois nullement étonné que l'on parvint un jour à définir intelligiblement les êtres immatériels : mais il n'y a, ce me semble, qu'un seul moyen pour arriver à cette découverte ; c'est d'oublier tout ce qui a été dit, tout ce qui a été écrit, &, s'il se peut, tout ce qu'on a soi-même pensé à ce sujet : c'est de consulter ensuite le seul maitre en état de nous instruire & de nous éclairer : or, ce maitre, c'est l'ame ; car si elle se tait, qui pourra nous répondre ? C'est donc à l'ame, plutôt qu'aux Philosophes de l'antiquité, qui ne l'ont point du tout, ou qui l'ont

mal interrogée, que je dois recourir ; non dans le feu de la dispute, ou distrait par l'éclat du jour, & frappé, malgré moi, par mille objets extérieurs ; mais comme on consultoït jadis l'oracle d'Amphiarius, ou celui de Faunus, dans l'obscurité de la nuit, dans le silence du sommeil ; lorsque moins occupée à obéir aux sens, moins agitée par les diverses passions qu'ils allument en elle, & tout entière à sa simplicité elle pense par elle-même ; lorsque livrée, pour ainsi dire, à ses propres notions, elle roule des idées qu'aucun objet étranger ne semble lui avoir données ; qu'elle forme des tableaux dont les modèles n'existent nulle part, & dont mes yeux n'ont jamais vû les traits. C'est dans l'incohérence même de ses pensées, c'est à travers la confusion & l'extrême bisarrerie de ces images, qu'appercevant l'essence

de mon ame, je crois pouvoir dire, humainement parlant (car je ſuis on ne peut pas plus éloigné de prétendre attaquer ici aucune des opinions, aucun des principes conſacrés par la religion) je crois, dis-je, pouvoir me dire : *l'ame n'eſt que la faculté de penſer.* Elle n'eſt autre choſe, euſſe-je dit à Athènes du tems de Thalés & de Platon, qui nés dans le ſein du paganiſme ne pouvoient avoir des idées diſtinctes des êtres intellectuels ; & cette définition dépouillée de diſtinctions, de diviſions, d'expreſſions barbares, me peint toute la puiſſance de l'ame, ſon action, ou, ſi l'on veut, ſa réaction ſur les ſens, & toutes ſes opérations.

Cette opinion n'eſt pas nouvelle, m'eut-on ſans doute répondu : il y a longtems que ſon inſuffiſance a été démontrée. D'ailleurs, qu'entendez-vous par *faculté*? C'eſt vraiſemblablement une vertu ſecréte ;

& dans ce cas votre définition n'exprime rien.

Je sçais, aurois-je dit alors, que je ne fais que répéter ce que mille autres ont écrit avant moi ; mais comm'eux, je ne surchargerai pas cette *faculté de penser* de longs raisonnemens; je ne la diviserai point en faculté supérieure & inférieure; je ne sçaurois appeller celle-ci instinct, & celle-là entendement & raison ; parcequ'indivisible par sa nature, l'ame ne peut avoir ni partie supérieure, ni partie inférieure. Par faculté je n'entends point une vertu secréte ; parceque toute vertu secréte n'exprime qu'une absurdité. Mais j'entends par ce mot un être subsistant indépendament de tout être créé ; un être qui n'est pas le mode d'un autre être, mais qui est le sujet de divers modes. Je conçois distinctement par cette faculté, un principe & des effets, une substance sans cesse agissante,

& des pensées, des volitions, des jugemens; & ces pensées, ces jugemens, ces volitions me représentent des opérations de ce principe, & les diverses manières d'être de cette faculté. Or, ce qui est principe de diverses opérations, peut-il ne pas être une faculté, une puissance indépendante?

Ce ne sont là, m'eut-on pu dire encore, que des mots vuides de sens: on ne vous demande point si l'on peut substituer à ces trois lettres *ame*, les expressions vagues & incompréhensibles de *faculté*, de *principe*, de *substance*, ou d'*être subsistant indépendamment des êtres*. Voulez-vous donner à l'ame le nom de *faculté*? D'accord: mais dites-nous ce que c'est que cette *faculté*? Comment est-elle faite? La voit-on? Où se tient elle?

Docteur, avant que de répondre à ces questions embarassantes, permettez-moi de vous demander

à mon tour, ce que c'eſt que la lumière ? C'eſt, dites-vous, un corps ſubtil, rapide, délié, qui éclaire, qui colore tous les corps, qui frape la rètine, & rend les objets viſibles. Cette réponſe eſt fort ingénieuſe : mais, qu'eſt-ce que ce corps ſubtil, rapide & délié qui produit ces effets ? C'eſt une infinité de corpuſcules qui s'échappent ſans ceſſe du corps lumineux : ou, ſi vous l'aimez mieux, ce qui excite en nous la ſenſation de la lumière, vient de ce que le corps lumineux preſſe la matière éthérée qui eſt entre lui & nos yeux. Ce n'eſt pas là répondre : je demande ce que c'eſt que ces corps déliés, ou ces corpuſcules qui ſont dans le grand corps lumineux, & comment il ſe peut faire que celui-ci ſoit lumineux ? Je ſçais par avance que vous me répondrez, que la lumière reçue & répandue ſans ceſſe par ce corps lumineux, vient d'un cer-

tain mouvement de ses parties, qui les oblige à pousser rapidement & à la ronde la matière subtile qui pénétre les pores de tous les corps transparens. Ajoutez encore, si vous le jugez à propos, que la lumière consiste dans l'écoulement d'une infinité d'atômes ignés, qui sortent du soleil comme d'un grand foyer; ou dites qu'elle nous est transmise par une longue chaine de globules rangés comme autant de balons, l'un à la suite de l'autre, dont l'une des extrémités touche le soleil, & l'autre le fond de mes yeux. Tous ces raisonnemens sont superflus : c'est s'écarter de la question, & non la décider. Pourquoi le soleil est-il lumineux? qu'a-t'il en soi qui soit lumière? N'allez-vous pas me dire que c'est parcequ'il jette de toutes parts une petite flamme très-rare, composée d'une infinité d'atômes qui se pressent les

uns les autres ? Mais ce n'est là que l'apparence d'une raison, & non une raison : car, comment se peut-il qu'une infinité d'atômes soient lumineux, parcequ'ils se pressent les uns les autres ? N'est-il pas vrai que ces atômes sont de petites parties de matière ? N'est-il pas vrai que quoique ces petites parties de matière se meuvent avec rapidité, leur mouvement, quelque rapide que vous le supposiez, n'est ni lumineux, ni obscur, ni profond, ni étendu ? Quel est donc ce principe qui donne la lumière au soleil, & qui n'est pas le mouvement ? Mais, c'est.... c'est.... c'est la Genèse qui nous apprend que Dieu a créé deux grands luminaires, le soleil pour le jour, la lune pour la nuit.... Avouez donc, trop orgueilleux Docteur, que vous connoissez tout aussi peu l'essence de la lumière que la nature

de l'ame? Avouez que vous n'entendez guères ce que vous dites, quand après avoir formé quelque argument inepte, vous vous écriez d'un air & d'un ton de victoire; *cela eſt plus clair que le jour, plus évident que la lumière?* Vos diſſertations, vos preuves & vos conſéquences ſont donc bien ténébreuſes; car quoi de plus obſcur, quoi de plus difficile à découvrir, à définir que la cauſe du jour? Je dirai donc que la lumière eſt la *faculté d'éclairer*, comme j'ai dit que l'ame eſt la *faculté de penſer*, comme la *faculté de graviter* eſt eſſentielle à tous les corps créés.

Dans le nombre prodigieux de ſiſtêmes ſur l'ame qui diviſerent autrefois les Philoſophes de la Grèce, il y en eut un qui, ce me ſemble, mérita d'être conſervé, non qu'il fut moins chimérique, moins biſarre que les autres, mais parcequ'il étoit plus ſenſément

imaginé ; ce fut l'opinion de Platon, qui, sans adopter ni rejetter tout-à-fait les erreurs de Thales, ajoutoit, après avoir dit que l'ame est une substance se mouvant soi-même, que tout ce qui existe, tout ce qui a été, qui est & qui sera, n'a qu'une même cause ; que le premier effet général de cette cause universelle est le mouvement matériel, ame de la nature, & par qui tout se développe, se conserve, périt, paroit sous de nouvelles formes, pour périr, exister encore, & reparoître tour-à-tour.

Il est vrai que c'est le mouvement qui donne la pésanteur à la matière, qui d'elle-même n'est ni pésante, ni légère : il est vrai que le mouvement est le principe connu de la gravitation des corps : il est encore vrai que la végétation est un effet du mouvement, comme la génération & la vie des corps organisés sont produites &

conservées par le mouvement : je conviens enfin que c'est au mouvement qu'il faut nécessairement attribuer tous les phénomènes, & que, graces aux bornes de l'esprit humain, tout est phénomène pour nous. Mais pourquoi chercher dans ce mouvement qui n'est que la cause seconde & générale de tout, le principe ou la nature de l'ame humaine, de ses facultés, de ses opérations ? Pourquoi les Philosophes se sont-ils arrêtés à ce mouvement matériel, pour y chercher la cause d'un être immatériel. N'est-ce pas parcequ'ils n'étoient point assez éclairés pour s'élever jusqu'au principe du mouvement. Or, ce principe est Dieu d'où les ames sont émanées ; comme l'a entrevû Cicéron. Ainsi les hommes tomberont dans l'erreur toutes les fois qu'ils voudront analyser les objets métaphysiques.

Depuis longtems, par exemple,

on parle d'après M. Leibnitz, de *force d'inertie.* Mais s'entend-on quand on s'exprime ainsi? Toute force me représente de l'action & une résistance. L'*inertie* est une négation, une privation totale d'action, & conséquemment de propriétés. Or, comment se pourroit-il que ces deux modes opposés, incompatibles, la résistance & l'inertie résidassent dans le même sujet? La *force d'inertie* n'est qu'un mot, qui, comme une infinité d'autres, ne signifie rien par lui-même, & dont on est convenu faute d'en avoir trouvé de plus juste & de plus expressif. Il n'y a point dans la nature de corps qui soit dans un repos parfait; parce-qu'il n'y a point de corps, ni de portion de matière, quelque petite qu'elle soit, qui ne tende vers le centre de gravitation. Cette tendance perpétuelle, inséparable des corps, est-elle cependant in-

hérente à la matière ? celle-ci à-t'elle par elle-même aucune sorte de propriété. D'où lui vient cette gravitation ? Des parties constitutives, a-t'on dit, *subtiles* , ou élémentaires des corps, distinctes des parties qui composent les corps.

Mais si c'est le mouvement de ces parties constitutives qui produit la gravitation, & si cette gravitation, très-incompréhensible , est aux corps ce que la pensée est à l'ame, la végétation aux plantes , la lumiere au jour ; n'est-ce pas également une cause inconnue , & que la raison humaine ne sçauroit définir ?

Quand je dis donc que l'ame est la *faculté de penser* , je ne puis entendre autre chose, sinon qu'unie au corps, elle a la puissance de se mouvoir , c'est-à-dire, de recevoir les images, les représentations des objets qui lui sont présentés par les sens ; de combiner en-

suite, & par un effet nécessaire de cette même puissance, ces différens objets; de se les représenter par abstraction & intellectuellement.

Aureste, je suis très-éloigné de penser que cette faculté ne soit qu'un résultat de l'organisation, comme l'odeur est un résultat de l'arrangement des parties du corps d'où s'exhalent des corpuscules odorants : car il s'ensuivroit de là qu'un homme né muet, sourd, aveugle, sans bras, & les jambes percluses, seroit entiérement privé d'idées. Je dis seulement qu'un tel homme n'auroit que trés-peu d'idées; que même, si l'on veut, on ne s'appercevroit pas qu'il en eut; parceque celles qu'il se formeroit, il ne pourroit les représenter, les sens ne transmettant à son ame aucune image, aucune représentation: mais il auroit en lui le mouvement essentiel, qui ne

seroit ni celui de végétation, parcequ'il ne seroit point plante, ni celui de gravitation exclusivement, parcequ'il seroit homme; mais le mouvement de pensée, ou la faculté de distinguer son corps de l'être intellectuel qui l'animeroit.

Au fond, que s'ensuit-il de ces réflexions? la question est-elle decidée? J'ai cru entrevoir quelque définition raisonnable: mais pour si peu que je la presse, je suis forcé de convenir qu'elle est tout aussi gauche, tout aussi incompréhensible, que tout ce qu'on a dit sur le même sujet. Mais qu'est-ce donc que l'ame? je n'en sçais rien, & je me tais.



CHAPITRE III.

Les Anciens étoient-ils plus sçavans que nos peres ? Nos peres étoient-ils plus ignorans que nous ?

ILs étoient bien absurdes dans leurs rêves philosophiques ces Sages de la Grèce, dont tant de gens encore admirent les délires. Qu'ont-ils donc fait de si sublime & de si merveilleux ? A l'exception du vertueux Socrate, qui n'a jamais écrit, & que le *divin* Platon fait si souvent déraisonner dans ses éloquens bavardages, que nous ont-ils appris de si utile & de si respectable ces hommes extraordinaires ? Des fables ridicules, des contes puériles, des erreurs plus frappantes les unes que les autres, & toutes cependant accré-

dités à mesure qu'elles ont été répandues. A mon avis, Pythagore a été le moins déraisonnable de ces génies supérieurs ; non que son monstrueux sistême me paroisse plus vrai que tout autre ; mais parceque c'est celui de tous qui approche le plus près de la vraisemblance ; parcequ'il plait à la raison ; parcequ'il est aisé, sinon à démontrer, dumoins à soutenir par des apparences de preuve ; en un mot, parceque ce sistême, quand il fut inventé, ne combattoit aucune opinion reçue, & qu'il n'étoit opposé directement à aucune sorte de dogme, de culte, de croyance.

En effet, la transmigration des ames n'exclut ni leur immortalité, ni la doctrine d'un Dieu vengeur & rémunérateur, ni rien de ce qu'il importe le plus aux hommes de toutes les nations & de tous les âges, de croire. Aussi le

bon P. Tessier, moine sçavant, autant qu'il pouvoit l'être, soutint-il publiquement, à Béziers, vers la fin du dernier siécle, qu'il étoit très-probable que Pythagore & ses disciples eussent été tout autant de Religieux de l'ordre du Mont-Carmel. Il est vrai que cette thèse fut censurée à Rome, & déclarée scandaleuse, mal-sonnante, sentant l'hérésie, & condamnée par décrèt du 25 Janvier 1684. Mais moins docile à la censure des examinateurs Romains, qu'enchanté de l'idée du P. Tessier, M. Mayer, sans adopter entièrement cette opinion, ne crut pas non plus devoir la rejetter par déférence aux lumières de quelques esprits prévenus, inquiets, ou jaloux. Dans une énorme dissertation publiée sous ce titre: *utrum Pythagoras Judæus fuerit, an monachus Carmelita*, M. Mayer prouve qu'à la vérité il est douteux que

que Pythagore ait été circoncis ; mais qu'il se pourroit bien qu'il a été Carme profès.

Quoiqu'il en soit, Juif, idolâtre, ou Religieux du Mont-Carmel, on dit que Pythagore, avant que de bâtir son sistême de la métempsycose, consulta les hommes les plus éclairés de la Grèce, & qu'ensuite il alla voyager en Egypte, en Phénicie, & surtout dans la Caldée, où il conversa avec les Mages qui étoient les Philosophes du pays, quoiqu'alors la Caldée, si sçavante autrefois, fut plongée dans la plus profonde ignorance. C'est à peu près comme si, de nos jours, un homme qui voudroit s'instruire des choses les plus importantes à connoitre, commençoit par consulter MM. de Voltaire, d'Alembert, Helvétius, Diderot, &c., & qu'il allât ensuite à Féz, à Maroc, à Tunis, à Alger conver-

ser avec les Pyrates qui sont les Philosophes de ces pays.

Cette visite de Pythagore aux Mages de la Caldée, pourroit aussi fournir un beau sujet de dissertation ; non pour sçavoir si les Mages que le Grec consulta, étoient de l'ordre du Mont-Carmel ; mais pour examiner si Pythagore avoit besoin de faire ce voyage pour créer son sistême de la transmigration des ames.

Quant à moi, qui ne crois que sur de fortes preuves, aux bévues & aux inconséquences que l'imbécilité des Ecrivains subalternes a toujours été dans l'usage d'attribuer aux grands hommes, je ne vois pas par quel motif Pythagore se seroit éloigné de sa patrie instruite, pour aller auprès des Mages chercher des lumières qu'ils étoient hors d'état de lui communiquer. D'ailleurs, falloit-il tant courir, tant voyager pour

concevoir le sistême très-naturel, très-simple, de la transmigration des ames?

Les Grecs contemporains de ce Philosophe, connoissoient tout ce qui avoit été pensé, écrit & dit de plus lumineux sur l'ame humaine, depuis la création jusqu'à eux, comme on connoit aujourd'hui tout ce qui a été dit de moins obscur sur le même sujet, depuis Pythagore jusqu'à nous. Alors donc, comme actuellement, il résultoit de cette connoissance, que les hommes de tous les tems & de toutes les nations avoient eu toujours, à peu de chose près, les mêmes idées, les mêmes défauts, les mêmes vices, le même fond de caractère; de même que les vautours ont constamment dévoré les colombes, de même que les loups ont toujours déchiré les agneaux, de même que les fleuves ont coulé, sans interruption, de leur

source à leur embouchure. Or, de cette transmission constante, universelle, d'idées & de caractères, Pythagore concluoit, il faut pourtant l'avouer, avec quelque apparence de justesse, que puisque les ames de tous les siécles & de toutes les contrées se ressembloient si fort, il étoit très-vraisemblable que c'étoient les mêmes ames qui successivement animoient & quittoient les corps qui périssoient, & qui renaissoient tour-à-tour.

Cette conséquence conduit tout naturellement au sistême de la métempsycose, sistême, qu'on me permette de le dire, bien plus aisé à concevoir du tems de Pythagore, que celui d'une création perpétuelle d'ames, toujours neuves, mortelles, périssables, & toutes néanmoins exactement semblables à celles qui ont habité les corps qui ont péri.

Mais si l'ame, disoit-t'on, ne

fait que passer de l'individu qui meurt dans celui qui reçoit la vie, pourquoi conservant ses affections, ses bonnes & mauvaises qualités, perd-elle tout-à-fait le souvenir de sa premiére existance ? pourquoi ne conserve-t'elle plus aucune trace des ïmpressions qu'elle a jadis reçues? Ces questions paroissoient si foibles à Pythagore, qu'il daignoit à peine y répondre. Qui ne voit, disoit-il, que s'accrochant à de nouveaux organes, l'ame doit, sans rien perdre de son essence primitive, recevoir de nouvelles modifications, comme la même cire reçoit successivement mille différentes empreintes, quoique sa substance reste toujours la même. Eh ! d'où viendroit, ajoutoit'il, d'où viendroit, dans l'hypothése d'une création perpétuelle de nouvelles ames, cette susceptibilité de prejugés si natu-

relle à tous les peuples? d'ou viendroit cette difficulté tout aussi naturelle, que tous les hommes ont à découvrir la vérité, ce gout prèdominant qu'ils ont tous pour l'erreur, & pour le même genre d'erreur?

Mon dessein n'est pas d'examiner ici ces questions tant agitées & si peu éclaircies. Je laisse aux Docteurs Indiens, Mahométans, Persans, &c. à défendre, à force de cris & d'injures, la doctrine de Pythagore, ou, si l'on veut, ses folles visions. Je demanderai seulement d'où vient que depuis l'empire de la Chine, le plus vaste des gouvernemens, jusqu'à la République de St. Marin, toutes les nations ont eu leurs préjugés, leurs fables, leurs superstitions? Je voudrois sçavoir ensuite qu'elle est la cause, ou morale, ou physique, de la ressemblance qu'il y a entre les superstitions de deux peuples qui ne se sont jamais com-

muniqués ? Si je pouvois m'assurer que comme les extrêmes se touchent, les superstitions tiennent aux vérités, je serois moins embarrassé à trouver la raison de leur ressemblance, de la rapidité de leur progrès, de la force & de la durée de leur autorité. Alors je conviendrois que tout, ainsi que bien des Philosophes l'ont soutenu, que tout, dis-je, est très-bien dans ce meilleur des mondes; que nos peres devoient être tout aussi crédules que les Anciens; qu'il y auroit en nous de la folie à nous croire plus éclairés que nos peres; enfin, que ce seroit rendre aux hommes le plus cruel des services que de détruire des erreurs qui ne sont pas moins nécessaires au bonheur de chacun d'eux, qu'elles sont essentielles à la tranquilité générale & à la sûreté des gouvernemens qui les ont adoptées.

CHAPITRE IV.

Qu'est-ce que la Superstition?

UN Observateur mal-adroit crut voir, dans le siécle dernier, de l'or germer dans des grains de raisin d'un vignoble Hongrois. Fier de sa découverte, il l'annonça à l'Europe sçavante, & l'Europe sçavante examina très-sérieusement comment il se pouvoit faire que des seps ordinaires distillassent de l'or. La question fut longtems discutée. Quelques-uns avouoient qu'ils ne comprenoient pas le méchanisme de cette production. Le plus grand nombre disoit que rien n'étoit plus simple que les opérations de la nature dans cet or végétal. Mais comme personne n'expliquoit distinctement ce méchanisme, on disputa beaucoup; les Sçavans s'é-

chauffèrent, abandonnèrent la queſtion pour ſe dire des injures, revinrent à la propoſition, & ne pouvant s'accorder, retournèrent aux perſonnalités. Sur la fin de la diſpute, un homme qui n'étoit ni ſçavant, ni naturaliſte, ni phyſicien; un homme ſimple, & raiſonnable ſeulement, alla examiner cette production; il trouva que ce qu'on avoit pris pour une végétation nouvelle, n'étoit autre choſe que quelques ſables d'or que le vent détachoit d'une mine du voiſinage, & tranſportoit dans cette vigne. On dit auſſi de je ne ſçais quel Philoſophe Grec, qu'ayant mangé des figues qui avoient le goût du miel, il rêvoit profondement à la cauſe inconnue de ce phénomène, & qu'il entrevoyoit déjà une raiſon plauſible, lorſque ſon Eſclave lui dit qu'il étoit inutile de ſe creuſer la tête, & de chercher des cauſes

surnaturelles à un effet très-naturel ; que ce n'étoit point l'arbre qui avoit donné le goût du miel à ces figues ; mais que c'étoit le vase dans lequel elles avoient été servies, & qui auparavant avoit été rempli de miel.

Il en est à peu près de même de la plûpart des questions philosophiques ; elles roulent presque toutes sur des objets très-incertains, & qu'on admet comme existans & démontrés. A tout prendre, je crois qu'un peu de pyrrhonisme est plus raisonnable encore & plus philosophique qu'un excès de crédulité.

Avant donc que d'examiner les dangers ou les avantages de l'erreur & de la superstition, il seroit bon, à mon avis, de s'assurer s'il y a réellement des erreurs & des superstitions ? Quelques-uns trouveront cette proposition absurde : elle ne l'est cependant

pas. Il est vrai que l'on parle beaucoup des désastres publics, des catastrophes effrayantes qu'ont entrainé les superstitions. Ce sont, ne cesse-t'on de dire, les plus cruelles ennemies de l'espèce humaine : c'est contr'elles que les vrais Sages doivent se déchaîner ; ce sont elles qu'ils combattent ; c'est contr'elles qu'ils luttent, & que trop souvent ils échouent. Voilà sans doute de généreux projets, des vues respectables, de glorieuses chûtes : mais est-on bien d'accord sur le point principal de cette grande question ? Il est constant qu'il y a des erreurs ; mais n'en est-ce pas une aussi que de donner à certaines opinions, à certaines coutumes, à certains usages les noms de superstition, de préjugés, &c. ?

Qu'est-ce en effet, que la superstition ? C'est, si je ne me trompe, un culte de religion minuti-

eux, bizarre, mal dirigé, mal ordonné, rempli d'une infinité de préjugés. Or, tout homme guidé par la saine raison ne peut-il pas décider que tel ou tel culte, s'il est bisarre ou sanguinaire, quand même on le croiroit fondé sur le desir de rendre hommage à Dieu; tout homme raisonnable, dis-je, ne peut-il pas décider qu'un tel culte, quoique publiquement réçu, génèralement adopté, est faux, vain, ou mal dirigé? Colomb trouva les temples du Méxique inondés du sang des hommes. Ce culte étoit affreux sans doute: cependant tel étoit l'aveuglement des sauvages Méxicains, qu'ils eussent cru manquer à la divinité, s'ils eussent renoncé à ces cruels sacrifices. Quel d'entr'eux eut osé élever sa voix en faveur de l'humanité? Quel d'entr'eux eut donné le nom d'usage impie à ces fêtes sacrilèges? Ils étoient tous féroces

à force d'ignorance, comme leur culte étoit horrible à force de barbarie. Eh! pouvoient-ils le croire ſaint, auguſte, dirigé par la divinité ? Non très-certainement : auſſi ne peut-on pas dire que, quoiqu'ils euſſent une très-fauſſe opinion de Dieu, les Méxicains fuſſent ſuperſtitieux ; ils étoient ſanguinaires, impies, farouchement ſtupides. C'étoient des frénétiques qu'il falloit adoucir en les éclairant, & non les exterminer pour les convaincre, comme l'a obſervé l'Hiſtorien de la conquête du Méxique (Garcilaſſo de la Véga).

Mais ce n'eſt point encore de ces déteſtables cultes que je me ſuis propoſé de parler. Je veux plutôt examiner ſi je dois condamner, ou reſpecter ces ſuperſtitions biſarres, ces préjugés populaires qui me paroiſſent inſenſés, & qui tiennent, ce me ſemble, beaucoup moins à aucune eſ-

pèce de culte raisonnable, qu'à la grossiereté des mœurs & à l'imbécilité de ceux qui les adoptent. La difficulté pour le peuple consiste à séparer ces préjugés qu'il faut mépriser des opinions & des dogmes qui doivent être respectés. Les uns regardent tous les usages reçus & toutes les cérèmonies sagement établies comme autant de superstitions folles & deshonnorantes; tandisque les autres sont pénêtrés de vénération pour des coutumes minutieuses, des usages ridicules, des sentimens absurdes. Les uns ou les autres se trompent: quels sont ceux qui sont dans l'erreur? Dira-t'on que ce sont ceux qui s'éloignent de l'opinion générale? Mais quoi de plus général que les préjugés populaires?

Consultons les Chinois, les Tartares, les Samoyèdes: ou sans aller si loin, consultons ceux de

nos Voisins qui diffèrent de nous par leurs mœurs, leurs usages, leur caractère. Tout ce qui nous paroit bien dirigé, bien ordonné, ne leur paroit il pas bizarre, puérile? Ne faisons-nous pas sur eux la même impression que font sur nous les préjugés, reçus jadis par la nation entière, décrédités & restraints maintenant à cette classe qui n'est peut-être ni la plus folle, ni la moins éclairée, que nous nommons la populace.

Qui m'apprendra donc ce que c'est que la superstition & les préjugés populaires? Qui me fera connoitre les opinions que je dois regarder comme superstitieuses? Il faut tout croire aveuglément, disoit d'un ton gravement ridicule, le perfide Anitus au vertueux Socrate. O Anitus, lui répondoit le Sage, tu n'as sur ma pensée aucune autorité : tu peux tromper les têtes foibles, mais

tu n'étendras pas sur mes yeux le voile de l'ignorance qui couvre tes pareils. Que veux-tu que je croye, orgueilleux Précepteur, disoit autrefois Atticus, dans ses jardins de Céphise, au Sacrificateur d'Ephèse? Pourquoi veux-tu me contraindre à adopter tes enchanteurs, tes fables, tes phantômes? Ou laisse moi douter, ou montre moi dumoins, si tu veux me persuader, un magicien, un Dieu, une Déesse; fais que je voye un spectre; prouve moi que cette statue de Diane, ou d'Apollon, si grossièrement sculptée, a opéré ces grandes choses, dont toi & tes semblables vous faites payer si chèrement l'incroyable récit.

Quelle folie, disoient aux mêmes Sages bien des Sçavans, qui, dans leurs éloquens ouvrages prenoient fastueusement & le titre & le ton d'Instructeurs de l'univers; quelle folie à toi d'écouter ces im-

posteurs! Laisse la multitude s'enyvrer de tant de chimères. Ils riroient trop eux-mêmes de ta simplicité. Abandonne les à leur délire; approche & vois : consulte la sagesse & nous; lis nos ouvrages, & tu seras convaincu qu'il n'y a rien de vrai que ce que les yeux voyent distinctement, ce que les oreilles entendent sans confusion, ce que la raison conçoit sans nuages, ce que l'esprit approuve sans hésiter.

Mais vous, sublimes Dictateurs! vous qui brillés de mille découvertes; vous qui, moins impérieux, moins vains & moins tranchans dans vos décisions, mériteriés les éloges que vous vous prodiguez si libéralement; qui êtes vous pour que je doive m'en rapporter aveuglement à vos assertions? Quelles sont vos autorités? quelle est la base de vos dogmes? quelle est votre mission? Vous êtes, dites-

vous, des Sages très-instruits ; vous n'aspirés qu'à la gloire d'éclairer l'humanité. Mais ceux qui m'ont appris le contraire de ce que vous me dites, étoient aussi des Sages ; ils étoient instruits autant que vous ; ils avoient, comme vous, des mœurs, des talens, du génie. Pourquoi donc leurs principes, pourquoi leurs conséquences, pourquoi leurs raisonnemens diffèrent-ils si fort de vos principes, de vos raisonnemens & de vos conséquences ? Eux, où vous êtes dans l'erreur ; eux, où vous, me trompez. Accablante incertitude, & qui ne sert qu'à creuser l'abime où la funeste envie de sçavoir m'a précipité !

Mais il est au dedans de moi un guide supérieur à tous les discours des hommes. Le ciel, pour mon bonheur, m'a doué d'une lumière intérieure, qui toujours ranimée par la bienfaisante nature,

me conduira ſans erreur à travers l'obſcurité des doutes. C'eſt elle que je conſulte, loin des livres, des Rhéteurs, & de toute ſociété. C'eſt elle, c'eſt cette lumière naturelle qui m'apprend à douter ſans tourment, à péſer ſans partialité, à conclure ſans audace. C'eſt elle qui m'enſeigne que s'il y a de l'imbécilité à tout admettre, il y a auſſi de la folie à nier tout; que le vrai Sage, c'eſt-à-dire, celui qui toujours enflammé par l'amour de la vérité, á le courage de penſer au milieu des hommes qui ne penſent point, s'éclaire, & ne rejette, ou n'admet qu'àprès un examen réflèchi des faits, des recits & des preuves. Lui ſeul connoit avec juſteſſe, & juge ſans prévention; tandis que l'abſurdité apparente des choſes eſt pour les uns une infaillible démonſtration de leur impoſſibilité, & pour les autres, une preuve aſſurée de leur exiſtance:

car, c'est là communément le caractère distinctif des foibles & de la multitude. J'en appelle à tous ceux qui ont étudié le peuple ; ils sçavent que plus les circonstances d'un fait sont extraordinaires, & plus le peuple les adopte avec avidité. Aussi ne suis je point du tout étonné de l'extrême facilité que l'on a eue autrefois, & que bien des gens ont encore, à croire les prodiges que la plûpart des Historiens de l'antiquité ont eu soin de raconter. Je serois trop injuste, si je faisois un crime à Hérodote, à Tite-Live &c, de cette énorme quantité de fables qu'ils ont entassées dans leurs recueils de mensonges historiques.

Si ces Ecrivains ont été assez simples pour être persuadés de la certitude des événemens qu'ils ont rapportés, ils n'ont fait que rendre hommage à la vérité, telle qu'ils la voyoient. Si au contraire ils ont

été les inventeurs des contes qu'ils nous ont tranſmis, ils me paroiſſent excuſables encore d'avoir voulu, par un charlataniſme pardonnable à tout Ecrivain qui veut ſe diſtinguer, en impoſer à la poſtérité. Ils ont jugé de nous d'après leurs peres; ils en ont jugé d'après leurs contemporains, & ils ne ſe ſont pas trompés. En effet, dans tous les tems & dans tous les pays, les hommes réunis en ſociété, ont, au fond, toujours été les mêmes, c'eſt-à-dire, tels à peu près qu'Ariſtophane repréſente le peuple Athènien dans une de ſes comédies, où il l'introduit ſous la forme d'un bonhomme vieux & crédule, qui ne ſe défie de rien, qui ne doute de rien, qui délire ſur les événemens les plus ſimples, & qui n'exige pas même qu'on ſauve en ſa faveur les apparences de l'abſurdité.

Il eſt vrai que dans tel ou tel

Gouvernement on trouvera peut-être, comme à Athènes, quelques Sages qui douteront, qui raisonneront, & qui même si on les presse, auront la force de nier: mais cette imperceptible portion de la société, que pourra-t'elle contre la multitude? Quatre ou cinq Penseurs oseront-ils lutter contre des millions d'automates parlans? S'ils se hazardent à élever la voix en faveur de la vérité, qu'ils s'attendent aux plaintes, aux clameurs, aux accusations. Ils seront trop heureux si la foule indignée veut bien se contenter de leur donner les noms d'impies, d'esprits-forts, d'incrédules, en un mot, de philosophes.

Il est bien dangereux de penser hautement, & d'entreprendre de détruire des erreurs adoptées. Malheur à quiconque plus zélé que prudent, plus attaché, à la vérité qu'ami de son pro-

pre repos, ose d'une main hardie renverser les idoles que l'imposture a érigées, & que les préjugés populaires adoptent! Valère Maxime nous apprend qu'Aulus Gabinius, le plus vil & le plus scélérat des Romains, fouloit impunément & ravageoit l'Egypte, que le Sénat & le peuple lui avoient ordonné de défendre contre l'avidité des Arabes. Les Egyptiens gémissoient sous le joug, & n'osoient le briser. Gabinius entreprit de retablir Auletes sur le trône, d'où ses crimes & l'indignation publique l'avoient forcé de descendre. Il réussit; Ptolomée reprit le sceptre, & les Egyptiens obéirent au tyran qu'ils avoient exilé. Couvert du sang de sa fille qu'il avoit égorgée, de celui de son gendre qu'il avoit immolé, Ptolomée, l'objet de la haine & de l'exécration de ses peuples, regnoit paisiblement à l'ombre de la crainte qu'inspiroit

le féroce Gabinius. Mais un jour, un soldat Romain tua publiquement, & par mégarde, un chat. Les Egyptiens qui sans se plaindre, sans oser murmurer, avoient souffert tout ce que le despotisme a de plus revoltant, l'injustice, de plus dur, la cruauté, de plus atroce, ne purent pas supporter ce dernier outrage. La mort d'un chat fut le signal de leur revolte : l'indignation, la rage s'emparèrent de tous les cœurs ; ils coururent en foule au palais de Ptolomée, qu'ils poignardèrent, non à cause de ses crimes, mais pour venger la mort d'un animal, qu'ils regardoient comme le Dieu tutélaire du pays. Je conviens que les Egyptiens étoient des insensés ; mais qu'on convienne aussi que leur vénération pour un animal domestique qui leur étoit utile, n'étoit pas plus stupide que le respect de la plûpart des superstitieux pour les Idoles,

Idoles, ou qu'ils se sont forgées, ou dont ils croyent l'existence, d'après les imbéciles autorités qui ont accrédité ces objets méprisables de crainte & de terreur.

CHAPITRE V.

De l'Astrologie judiciaire.

L'Heureux tems, la brillante époque pour la gloire des astres que ces jours ténèbreux des 14e. & 15e. siécles ! Avec quelle impatience le public attendoit, avec quelle terreur il écoutoit les prédictions annoncées de la part des signes célestes ! Que j'aime à me représenter l'étonnement, l'inquiétude & la vénération de nos peres, quand ils lisoient à leurs familles effrayées les délires astrologiques des Mathieu Lansberg de leur âge ! Que sont-elles deve-

nues ces promesses, ces menaces? elles se sont évanouies; on ne lit plus dans l'avenir. Elles ont disparu ces étonnantes prophéties à la clarté des sçiences & des arts. Mais encore, quels biens, quels avantages nous ont dédommagés de cette perte irréparable? Nous nous sommes civilisés, dit-on; nous avons étendu la sphère de nos connoissances. Eh! qu'est-ce que ces connoissances auprès de tant de présages flatteurs, auprès de tant de craintes, de troubles d'allarmes, de terreurs? nous sommes plus sçavans? Comment pourrions-nous l'être, quand l'empire de l'astrologie judiciaire est tombé en décadence; quand on en est venu au point de regarder comme des insensés, ou tout au moins comme des imposteurs, les Astrologues, ces mêmes Astrologues si puissans autrefois, reçus, accueillis, consultés avec tant de respect dans les palais des Rois? Où

ſont-ils aujourd'hui ces interprêtes du deſtin ? On ſuit péniblement la courſe des planêtes ; on prévoit tout au plus quelques indifférentes éclipſes ; on fixe, on détermine les mouvemens des tourbillons : mais pour nous déſormais, diſent les partiſans de l'aſtrologie judiciaire, & dont j'emprunte le langage ; mais pour nous déſormais

Le ciel n'eſt plus un livre où la terre étonnée
Liſe en lettres de feu l'hiſtoire de l'année.

Quelques nations iſolées dans les extrémités du Nord ; quelques peuples, heureuſement pour eux, ſéparés de nous par des mers & des déſerts immenſes, l'ont conſervé cet art divin. Et nous, Européans polis & philoſophes, il ne nous reſte plus que le régrèt de l'avoir méconnue, mépriſée, anéantie cette ſçience admirable ; trop heureux ſi nous euſſions en même tems perdu le goût indeſtructible que tous les hommes ont

pour elle, ce penchant indomptable qui nous porte sans cesse à percer dans l'avenir !

Que des opinions frivoles, continuent-ils, que des sistêmes hazardés passent & tombent dans l'oubli, presqu'aussitôt qu'ils sont créés; rien n'est plus naturel. Ces opinions fussent-elles fondées ; ces sistêmes fussent-ils démontrés; de quel droit, un homme seul, ou tout au plus quelques Sages conjurés, prétendroient-ils avoir trouvé la vérité ? Eh quand ils l'auroient découverte, seroit-ce assez pour forcer tous les hommes à la recevoir ? Y a-t'il quelque loi qui m'oblige de déférer au sentiment d'autrui ?

Qu'ils se détruisent donc, & qu'ils s'anéantissent tous ces inutiles sistêmes, il importe très-peu. Mais l'art le plus auguste ; mais la plus belle, la plus sûre, la plus sublime des sçiences ; celle que toutes les nations ont honnorée, qui a fleuri avec tant d'éclat, & ré-

gné avec tant d'empire dans tous les tems, & presque depuis la création jusqu'à nos jours, comment se peut-il faire que nous la méprisions, que nous la regardions comme une sçience vaine, pernicieuse, mensongère ? Qui sommes-nous pour lutter seuls contre les sentimens & la conviction de tous les hommes réunis? Qu'est-ce que notre siécle, comparé à tous les siécles qui sont passés, & à tous ceux qui doivent s'écouler ? Qu'est ce que l'Angleterre & la France comparées au reste de la terre ?

En effet, par tout ailleurs je vois l'astrologie cultivée, florissante, gouverner despotiquement les peuples & les Souverains, les flatter par d'heureux présages, ou les glacer d'effroi par d'accablantes prédictions. Et nous, enorgueillis de je ne sçais quelle philosophie, nous rougissons de la crédulité de nos prédécesseurs ; seuls nous osons

résister aux preuves démontrées de l'influence des astres, & à l'infaillibilité des oracles qui résultent visiblement de la situation des planêtes, & de leurs différens aspects?

S'il étoit vrai cependant que l'astrologie n'eut pas, comme on l'a presque toujours cru, le pouvoir d'annoncer les événemens moraux, avant qu'ils arrivent, de prévoir, & de déterminer des faits qui dépendront du hazard des circonstances, de la volonté toujours libre des hommes, du concours & de la combinaison des actions humaines; s'il étoit vrai qu'emportés par leur tourbillon, & ne pouvant conséquemment régler leur propre course, les astres ne pussent pas non plus diriger notre globe, & tout ce qui s'y passe; pourquoi dans tous les tems auroit-on consulté le ciel? Pourquoi auroit-on cru y lire l'avenir? Quelle seroit la cause de cette erreur,

commune à tous les hommes, à tous les peuples? Il y a mille ans que les Chinois ignoroient qu'en Europe, ou dans toute autre région, on lut dans les planêtes l'histoire des événemens futurs; ils ne sçavoient pas même si l'Europe existoit. Les peuples d'Amérique, avant l'arrivée fatale de Christophe Colomb, croioient être les seuls habitans de la terre; & cependant ils n'entreprenoient rien, qu'auparavant ils n'eussent interrogé les astres; chez eux, comme partout ailleurs, les éclipses les plus légères répandoient la terreur & la consternation; ils avoient élevé des temples au Soleil, pere de leurs Incas. Qui leur avoit appris à chercher dans l'aspect des planêtes la destinée de l'empire? La même voix sans doute qui jadis l'avoit appris aux Perses, aux Arabes, à toutes les nations.

L'astrologie judiciaire n'eut-elle

en sa faveur que son ancienneté ; ce seroit déjà, ce me semble, sinon une preuve assurée, dumoins une bien forte présomption de sa certitude. Mais si à cette antiquité elle réunit encore le goût & la vénération de tous les peuples, le respect, la confiance & la docilité de tout ce que la terre a produit de grands hommes ; si, malgré le mépris où elle est tombée en Europe, elle conserve ailleurs & son premier éclat & son antique autorité : enfin, si à juger des révolutions futures par les événemens passés, il est probable que dans les pays mêmes d'où on l'a si honteusement bannie, elle sera reçue encore, plus puissante & plus accréditée que ne l'a été avant sa décadence ; pourquoi céderois-je au torrent des opinions nouvelles ? Pourquoi foible, & trop facile à me laisser persuader, irois-je sacrifier une si belle science à quel-

ques argumens, forts à la vérité, mais peut-être fondés sur des préjugés & sur des erreurs qui passeront, de même que se sont éclipsées tant d'autres opinions qu'on regarda pendant quelques années, comme d'utiles découvertes, des vérités indestructibles, lesquelles pourtant se sont évanouies pour ne plus reparoitre.

Chaque siécle a, s'il est permis de s'exprimer ainsi, son esprit, son génie, son caractère & sa philosophie; tout cela est détruit par l'esprit, le génie & la philosophie du siécle qui succéde. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connoissances vraiement essentielles, qui restent immuables; & la première, la plus constamment étudiée, la plus généralement respectée de ces sçiences, n'est-ce pas l'astrologie judiciaire? Partout je vois son empire établi; &, quelques efforts que je fasse, je ne puis nulle

part découvrir son origine : elle se perd dans l'obscurité des tems.

Quel fut celui qui le premier se flatta de trouver dans la rapidité de ces globes de feu, qui roulent sur nos têtes, la prédiction des plus grands comme des plus petits événemens qui se passoient sur la terre ? A qui sommes-nous redevables des élémens de cette connoissance ? On a fait bien des recherches à ce sujet ; on a supposé bien des faits, on a imaginé bien des conjectures, on a multiplié les sistêmes & les raisonnemens : mais qu'a-t'on découvert ? Ce qu'on sçavoit déjà ; c'est-à-dire, que du fond de la Caldée, où elle fleurissoit longtems avant les siécles héroïques, l'astrologie a répandu l'éclat de sa lumière, tantôt successivement, & tantôt, dans le même tems, en Egypte, en Arabie, dans la Grèce, à Rome, dans la Chine, en Amérique, dans les

Indes ; que la terre, en un mot, s'eſt preſque toujours éclairée, ou comme on le croit, égarée à la lueur de ſon flambeau. Eh ! l'on voudroit après un regne ſi long & ſi brillant, que cette connoiſſance fut trompeuſe, incertaine, fauſſe, ſuperſtitieuſe ? quels hommes, ſi celà étoit, quels grands hommes elle auroit égarés !

J'ai lû dans les régitres du ciel tout ce qui doit vous arriver, à vous & à vos fils, diſoit à ſes timides enfans le crédule Belus, Prince de Babylone. Alors, comme depuis, on liſoit donc dans les ſignes céleſtes ? Alors, comme depuis, chaque planête dominoit inconteſtablement ſur le département qu'elle s'étoit fixé ? Alors, omme dépuis, Saturne, par exemple, verſoit viſiblement ſes influences ſur les étangs, les cloaques, les cimetières, les vieillards, la ratte, le tanné, le noir, l'aigre,

&c. Mais pourquoi repéter ce que personne n'ignore: pourquoi m'arrêter aux principes de cette connoissance ? J'aime bien mieux repondre à ceux qui disent, qui soutiennent que l'astrologie n'à pû avoir quelque autorité, tout au plus que sur les têtes foibles, sur quelques hommes ignorans, & sur la populace, toujours disposée à croire ce qu'elle n'entend pas, & toujours prête à s'entêter du merveilleux.

Pline n'étoit rien moins qu'ignorant & crédule ; cependant il assure, d'aprés de grandes recherches, que ce n'est point du tout une chose indifférente que l'influence des astres & leur domination sur les objets terrestres. Il s'éléva, sous l'empire de Claude, un essain d'imposteurs, qui osant usurper le nom d'Astrologues, remplirent Rome de fausses prédictions ; leurs erreurs & leurs fourbe-

ries firent tort aux vrais Sçavans. Sénèque fatigué de l'absurdité des prophéties annoncées, feignit dans sa harangue sur la mort de Claude, d'avoir vu Mercure conjurant la Parque de vouloir bien permettre aux Astrologues de dire enfin la vérité; preuve très-convaincante qu'alors ce n'étoit point sur le compte de l'astrologie, mais sur celui des Astrologues qu'on mettoit la fausseté des prédictions annoncées.

Dira-t'on que Pompée, que Crassus, que César furent des hommes foibles? qui ne sçait cependant que ces illustres Romains n'ont jamais rien entrepris sans avoir consulté les planêtes & les étoiles? Je ne finirois pas si par des faits connus, des rècits autentiques, je voulois peindre ici la gloire de l'astrologie dans la sçavante antiquité, son éclat & sa puissance à la cour des Rois de Ba-

bylone, dans les palais des Monarques d'Egypte, dans les écoles les plus célèbres d'Athènes & de Rome.

Pour se former une idée de l'autorité sans bornes qu'eut jadis cette connoissance, il suffit de connoître le pouvoir presque illimité qu'elle conserve encore dans la plûpart des cours asiatiques : c'est là qu'on voit les Rois s'humilier devant leurs Astrologues ; c'est là qu'on voit des armées impatientes de combattre, attendre que leurs Devins ayent déterminé de la part du Zodiaque, le moment favorable pour engager le combat. Rien ne se fait ici, dit le Voyageur Tavernier, dans sa rélation d'Ispahan, rien ne se fait ici que de l'avis des Astrologues ; ils sont & plus puissans & plus redoutés que le Roi, qui en a toujours quatre attachés à ses pas, qu'il consulte sans cesse, & qui sans cesse l'avertissent de la

bonne & de la mauvaise heure, des tems où il peut sortir, se promener, de ceux où il doit se renfermer dans son palais, se purger, se revètir de ses habits royaux, prendre ou quitter le sceptre &c. Ils sont si respectés dans cette cour, l'une des plus brillantes de la terre, que le Roi Cha-Sephi, accablé depuis plusieurs années d'infirmités, & ne pouvant recouvrer la santé, les Médecins après avoir épuisé les ressources de leur art, jugerent que le Roi n'étoit tombé dans cet état de dépérissément, que par la faute des Astrologues, qui par trop de précipitation, avoient mal pris l'heure à laquelle il eut dû être élevé sur le trône. Les Astrologues reconnurent leur erreur : ils s'assemblèrent de nouveau avec les Médecins, chercherent dans le ciel la véritable heure propice, ne manquerent pas de la trouver ; &

la cérémonie du couronnement fut renouvellée, à la grande satisfaction de Cha-Sephi, qui mourut quelques jours après.

Il en est de même à la Chine où l'Empereur, quoique très-despotique, n'ose pourtant rien entreprendre sans avoir consulté son thême natal. Son attention à cet égard est si grande; ou, pour mieux dire, si superstitieuse, qu'il envoie toutes les nuits quatre Astrolgues sur une montagne élevée, près des murs de Pekin: ils y vont contempler les astres, & reviennent ensuite expliquer tous les matins à l'Empereur les dècrets des corps célestes, & les évènemens qu'ont annoncés leurs mouvemens divers. La vénération des Japonois pour l'astrologie est plus profonde encore; chez eux, personne n'oseroit construire un édifice, avant que d'avoir interrogé quelque habile Astrologue sur la durée du nouveau

bâtiment : il y en a même qui ſur la reponſe des aſtres, ſe dévouent & ſe tuent pour le bonheur de ceux qui doivent habiter la nouvelle maiſon.

Telle eſt la ſuperſtition qui regne, & qui ſouvent amène d'affreuſes révolutions dans les Indes orientales ; & tel étoit auſſi l'entétement de nos ayeux pour les erreurs de l'aſtrologie judiciaire.

Que les Romains accoutumés à chercher leur deſtinée dans les entrailles d'un taureau, ayent cru lire dans les ſignes céleſtes les événemens futurs, il n'y a là, ce me ſemble, rien d'extraordinaire. Que ce penchant irréſiſtible, cette curioſité inſatiable que tous les hommes ont de pénétrer dans l'avenir, aient changé en art ſuperſtieux une ſcience utile ; qu'après que des hommes ſçavans, ou ambitieux de l'être, ont étudié les mouvemens des cieux, & qu'ils

ſont parvenus à découvrir les cauſes, & à fixer les tems de quelques phénomènes, des impoſteurs ayent perſuadé à l'aveugle multitude que la ſçience des aſtres apprend évidemment ce qui eſt, ce qui a été, comme ce qui doit être; que malgré ſon abſurdité, cette groſſière fourbérie ait ébloui les ignorans; qu'alors quelques eſprits ſupérieurs n'ayent pû réſiſter à l'attrait du merveilleux, & qu'ils ſe ſoient laiſſé ſubjuguer par l'empire qu'eut toujours ſur l'humanité toute ſçience occulte & incompréhenſible; qu'Origène lui même, Pline, Plotin, & le grand Marc-Aurelle; que Tibére, Céſar, Tacite, Tite-Live &c, ayent de bonne foi régardé les cieux comme un livre où l'hiſtoire du monde eſt écrite, & où l'arrangement des étoiles tient lieu de lettres & d'écriture; ce ſyſtême pouvoit-il leur paroître plus vain plus

insensé que la sçience des augures, & tant d'autres erreurs consacrées par une religion superstitieuse au delà de toute extravagance, minutieuse jusqu'à la stupidité ? Mais que nos bons ayeux, corrigés, éclairés par les erreurs & les fautes de leurs prédécesseurs, ayent cru aux mêmes chimères ; que leurs superstitions pour les astres, leur soumission à l'influence des planètes, leur docilité aux fourberies des Astrologues, ayent été poussées jusqu'au plus haut dégré d'effervescence & de délire; voilà ce qui me prouve & l'extrême foiblesse de la raison humaine, & l'inutilité des efforts réunis des Sages, pour détruire à jamais l'autorité des préjugés populaires, qui une fois accrédités, ne peuvent tout au plus qu'être restraints, mais jamais anéantis dans les pays où ils ont été reçus.

De toutes les religions le chris-

tianisme est sans doute la plus incompatible avec l'astrologie judiciaire, & celle qui démontre avec le plus de force & d'évidence la fausseté de cette sçience. Toutefois qui ne sçait avec quelle fureur l'astrologie a dégradé nos peres, avec quelle avidité ils ont reçu & étudié ses principes, avec quelle docilité ils ont écouté les oracles, les prédictions, les prophéties des fourbes qui ont abusé de leur crédulité? Il n'y a pas plus de deux siécles qu'on n'entendoit parler que d'horoscopes, de présages, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, & dans l'Europe entière. Les astres faisoient tout, ils décidoient de tout; ils annonçoient la guerre, ils predisoient la paix, ils présidoient sur les jours des Rois comme sur l'existence des laboureurs: Albert, Evêque de Ratisbonne, ce même Albert à qui son siécle, & je ne

sçais à quel propos, la postérité ont accordé le nom de grand, ne publia-t'il pas l'horoscope de J. C.? & pour ajouter au délire d'Albert, le Cardinal d'Aillyn'alla-t-il pas chercher dans les signes célestes la destinée de la religion chrétienne? Mathias Corvin, Roi de Hongrie, osoit-il former ou exécuter quelque projet avant que d'avoir consulté les astres? Sforce, Duc de Milan, voulut-il jamais entrer dans aucune espèce de négociation; se permit-il de songer à aucune sorte d'affaire publique ou domestique, sans prendre auparavant les avis de ses Astrologues? Qui regnoit en France, sous le nom de Cathérine de Médicis? n'étoient-ce pas aussi des Astrologues, qui remplissoient impunément & son cœur & sa cour de terreur & de vices, qui repandoient dans le royaume mille sinistres prédictions, & qui à la faveur des superstitions qu'ils avoient

introduites, commettoient mille crimes & mille déprédations? On sçait que leur audace & leur avidité furent telles, que les Etats d'Orléans & ceux de Blois prirent envain les plus sages mèsures pour en arrêter les efforts. Les rigueurs des poursuites qu'on faisoit alors contre les Astrologues, les peines qu'ils subirent, les exemples, peut être trop fréquens, qu'on en fit, les décréditerent si peu, qu'ils furent tout aussi puissans à la cour de Henri IV, qu'ils l'avoient été dans celle de Cathérine. Henri, le plus digne des Rois, & l'un des hommes les plus éclairés de son siècle, ne put se garantir du prestige imposant de l'astrologie. On souffre quand on lit dans les Mémoires de Sully, que ce Prince tout grand, tout sage qu'il étoit, ordonna cependant à son Médecin la Rivière, fourbe insigne & grand Astrologue, de travailler à l'horos-

cope du Dauphin nouveau né, & qui regna ensuite sous le nom de Louis le juste.

De tous les événemens annoncés par les Astrologues, je n'en trouve qu'un seul qui soit réellement arrivé, tel qu'il avoit été prévû. C'est la mort de Cardan qu'il avoit lui-même prédite & fixée à un jour marqué. Ce grand jour arriva : Cardan se portoit bien ; mais il falloit mourir, ou avouer l'insuffisance & la vanité de son art : Cardan ne balança pas, & se sacrifiant à la gloire des astres, il se tua lui-même ; car il n'avoit pas expliqué s'il périroit par une maladie, ou par un suicide.

Il est vrai que les François se sont guéris peu-à-peu de cette ancienne foiblesse ; il est vrai qu'ils ont méprisé l'astrologie judiciaire autant qu'ils l'avoient respectée ; je conviens qu'on a cessé de croire aux influences, & qu'on est au-

jourd'hui généralement persuadé que les astres qui se meuvent avec tant de vélocité, & qui à chaque instant sont emportés si rapidement par leur tourbillon, ne peuvent point fixer nos destinées, eux qui sont si mobiles. Mais cette opinion durera-t'elle autant que l'opinion contraire a existé? l'astrologie judiciaire ne reparoitra-t'elle pas sur les débris de la philosophie, quand retombés dans les ténèbres de l'ignorance, nos descendans auront éteint la lumière des sciences, & qu'ils préféreront au goût des arts, & au flambeau de la saine raison, l'amour du merveilleux, le goût des prèjugés, & les prestiges de l'erreur? l'astrologie alors reprendra son empire en France & en Europe, où il lui sera d'autant plus facile de pénétrer, que quand elle s'en est bannie, elle n'a point entrainé dans sa fuite l'essain stupide des superstitions quelle y a

repan-

répandues, & qui s'y sont conservées, si-non dans les villes & parmi les Citoyens instruits, dumoins dans les campagnes, où elles n'ont presque rien perdu de leur ancienne autorité : je parle de la magie, de la sorcellerie, des enchantemens, des songes, des fantômes, &c.

CHAPITRE VI.

De la Magie.

L'ÉTUDE du ciel corrompue, la religion profanée, & l'abus de la médecine donnèrent autrefois naissance à la magie, qui bientôt plus puissante & plus terrible que ces trois grandes sources de son autorité, prétendit commander au ciel, diriger, ou détruire, à son gré, toute espèce de culte, & disposer de la vie des hommes. Zoroastre qui ré-

gnoit, dit l'Historien Justin, dans la Bactriane, cinq mille ans avant la guerre de Troye, fut le premier qui infecta le genre humain des erreurs & des crimes de la magie. Pausanias assure qu'autrefois cet art détestable fut d'un très-grand secours à ceux qui, comme Zoroastre, voulurent introduire une nouvelle religion, afin d'assujetir plus aisément les hommes, par la crainte des maux que la vertu magique forçoit les dieux eux-mêmes & les esprits inférieurs d'envoyer sur la terre contre les ennemis du culte nouvellement fondé. Dans cette vûe, ils inventèrent des cérémonies nocturnes conformes à l'idée qu'ils voulurent donner des démons & des dieux malfaisans. De-là, le formulaire desévocations; de-là, les paroles funestes prononcées sur les herbes mystérieuses, ou sur les poisons apportés des enfers par

Hécate, Mègère, & tout le reste de la cohorte souterraine. Quelques fourberies adroites, quelques meurtres préparés & commis avec art, quelques sacrifices sanglans achevèrent d'accréditer cette sçience funeste, qui de la Bactriane passa dans l'Assyrie, & de-là, plus prompte que la lumière, plus terrible qu'un incendie couvrit bientôt de ses horreurs la face de la terre. « On sera peu surpris, observe Pline, que cet art imposteur & cruel ait conservé autant d'autorité qu'il en a, si l'on fait attention à l'empire exclusif qu'il a sur l'esprit des hommes, & à l'ascendant tirannique qu'il usurpe sur l'imagination. Tout le monde convient que la magie a emprunté de la médecine une partie de sa force; non qu'elle se soit proposé le même objet, mais par des vues plus augustes, plus élévées, plus sublimes. Par un mê-

lange ſacrilége elle a auſſi puiſé dans la religion, afin d'inſpirer aux hommes de la vénération : enfin elle s'eſt étayée des ſéductions de l'aſtrologie & du langage, obſcur pour le vulgaire, des mathématiques, pour mieux en impoſer à la multitude, toujours curieuſe de ſçavoir ce que l'avenir lui deſtine, & très-fortement perſuadée que les événemens dépendent immédiatement du cours & de l'influence des aſtres. La magie s'étant donc emparée, par ces trois grands moyens, de l'entendement humain, eſt-il bien merveilleux qu'elle ſe ſoit ſi fort accréditée, & que la plûpart de nos contemporains la regardent, à l'exemple de nos prédéceſſeurs, comme la plus ſacrée & la première des ſçiences ? Eſt-il bien merveilleux que la plûpart des Rois de l'Orient ſe gouvernent entièrement par elle» ?

Eh ! comment les Anciens euſ-

sent-ils osé dédaigner la sçience magique, eux qui croioient que sa puissance commandoit aux dieux, aux enfers, aux élémens, à la nature entière? Comment eussent-ils cru pouvoir impunément mépriser les Magiciens, dont la voix rédoutable excitoit les tempêtes, transportoit les enfers sur la terre, bouleversoit les cieux? Comment les Rois de l'Orient se permettroient-ils encore de ne pas obéir aux Magiciens, qu'ils regardent & qu'ils craignent, comme l'antiquité respectoit, regardoit, & pensoit qu'on devoit craindre Médée, Orphée, Circé, &c. Le moyen de ne pas frémir de terreur devant des gens qui, comme les a peints Brébeuf, d'après Lucain,

Sçavent mieux nos destins que les Dieux qui les font.
. . . .
L'univers les redoute, & leur force inconnue
S'éléve impudemment au dessus de la nue.
La nature obéit à leurs impressions,
Le soleil étonné sent mourir ses rayons:

Sans l'ordre de ce Dieu, qui lance le tonnerre,
Le Ciel armé d'éclairs tonne contre la terre.
L'hyver le plus farouche est fertile en moissons;
Les flammes de l'été produisent des glaçons;
Et la lune arrachée à son trône superbe,
Tremblante & sans couleur, vient écumer sur l'herbe.

Telle étoit autrefois la puissance de la magie, surtout à Babylone, où elle n'étoit exercée que par les Prêtres préposés au culte divin; ce qui prouve que cet art faisoit, ainsi que je l'ai dit, une partie essentielle de la religion: d'où l'on peut facilement juger du dégré de corruption que la fourberie & la superstition avoient introduit dans le culte, qui dès-lors ne fut plus qu'un assemblage infâme d'évocations, de sacrifices aux esprits infernaux, & d'obçènes mistères. La magie fut plus cruelle en Perse; car elle étoit plus ou moins meurtrière suivant le caractère plus ou moins superstitieux, & plus ou moins féroce de la nation qui l'adoptoit.

Ce fut aussi cette sçience ténébreuse qui apprit aux Romains, à faire sur les sépulcres des libations de lait & de vin ; opération magique par laquelle on croyoit évoquer les ames, qui étoient supposées accourir aussitôt des enfers, pour venir se repaître de ces liqueurs & de l'odeur des victimes immolées.

Nunc animæ tenues, & corpora functa sepulcris,
Errant : nunc posito pascitur umbra cibo.

Pythagore, Empédocle & Démocrite, contribuérent autant qu'il fut en eux, aux progrès de la magie ? Pline rapporte même les titres des ouvrages que Démocrite publia, suivant les principes des anciens Magiciens. Mais ce qui décrédite un peu l'opinion de Pline, c'est qu'il enveloppe Platon dans la même accusation : & cependant Platon, dans son traité des loix, veut qu'on chasse les Magiciens de la société,

après qu'on les aura sévèrement punis, non du mal qu'ils peuvent opérer par la vertu de leur sçience, mais de celui qu'ils voudroient faire. Il me semble que cette loi ne suppose guère dans celui qui l'a faite, de la crédulité, ni de la confiance à la magie & aux Magiciens. Il est vrai qu'il a exclu aussi les Poëtes de sa République; mais ce n'est qu'après leur avoir accordé des honneurs presque divins, & après les avoir comblés de distinctions & d'éloges.

Le plus ancien des Auteurs connus, celui qui le premier a écrit l'histoire de Phénicie, Sanchoniaton, qui, au rapport d'Eusébe dans sa *Préparation - Evangélique*, vivoit longtems avant la guerre de Troye; ce même Sanchoniaton, que les Sçavans de l'antiquité & les Littérateurs ont de tout tems regardé, suivant les expressions de Philon, comme l'homme le

plus éclairé de la terre, & du jugement le plus sain, n'a-t'il pas fondé aussi sur la réalité de la magie & sur l'autorité des Magiciens, l'histoire phénicienne & la religion de ses Concitoyens ? Il est vrai que sa théologie & son sistême sur l'origine des Phéniciens sont moins absurdes que les fables des Grecs sur leurs dieux & sur le monstrueux héroïsme des fondateurs des peuples de la Grèce. Mais cette théologie de Sanchoniaton n'en est pas moins, à mon avis, un tissu ridicule d'actes magiques & très-inconcevables. C'est en effet de la magie que la beauté de ces Bœtiles animés, de même que l'éclat de cette étoile jadis inconnue, forcée tout-à coup de paroitre à la voix d'Astarte, & consacrée dans la ville de Tyr ? N'est-ce pas aussi de la magie que cette castration de Cælus par Saturne, celle de Saturne par lui-même,

& qu'il força tous ceux qui l'accompagnoient d'imiter ? Enfin qu'est-ce autre chose qu'une opération magique que ce coup de tonnerre, qui donne tout à-coup le mouvement à cette foule d'animaux créés par l'esprit supérieur, immobiles dans les plaines de la Phénicie, & qui par ce coup de foudre, sont comme reveillés d'un profond assoupissement ? Etoit-il possible que les Phéniciens instruits par Sanchoniaton ne crussent pas à la magie ? Etoit-il possible qu'ils n'imaginassent pas un culte & des cérémonies analogues à la folie de ces idées sur l'origine & sur les aventures des dieux ; & si les Grecs, comme il y a beaucoup d'apparence, ont puisé la plus grande partie de leur théologie chez les Phéniciens, comme ils l'ont dans la suite communiquée aux Romains ; est-il bien merveilleux qu'ils y ayent aussi puisé leurs fables & leurs contes magiques ?

Faut-il être ſurpris que ces rêveries ayent eu dans la Gréce & à Rome tout autant d'autorité qu'elles en avoient eu jadis dans la Caldée & en Egypte ?

Paſſons à des tems plus modernes & à des nations plus connues : car ne ſeroit-ce pas une bien grande injuſtice que d'accuſer les Grecs & les Romains de trop de crédulité pour des récits très-incroyables ? Ces recits étoient conſacrés par la religion, qui très-certainement n'eut pas ſouffert des obſervations contre un art qui faiſoit la partie la plus conſidérable du culte des dieux, & la ſource la plus eſſentielle de la fortune des oracles & de l'autorité des Prêtres. On diroit que l'Iſlande, la Norvège, & la Laponie ont toujours été les grands théâtres de cet art, tant il y a fait de progrès, tant il y a jetté de profondes racines. C'eſt là que

là magie gouverne impérieusement les peuples ; c'est là qu'elle fait des prodiges au-dessus de tout ce qu'on raconte de l'ancienne Thessalie. Scheffer, Olaus Magnus & Saxon le Grammairien ont pris soin de publier de vastes collections des merveilles chaque jour opérées par les Magiciens de ces trois nations ; Magiciens qui, quoique fort ignorans, me paroissent néanmoins tout aussi fourbes, & tout aussi intéressés que le furent jadis les Prêtres Egyptiens, Assyriens, de la Grèce & de Rome.

L'attachement des Lapons, des Islandois & des Norvègiens à cette sçience obscure, leur penchant à la superstition & leur ignorance extrême sembleroient m'indiquer les qualités nécessaires au terrein sur lequel la magie peut fleurir ; c'est-à-dire, que je croirois que cet art imbécile ne peut être cultivé ni reçu que par quel-

ques eſprits groſſiers, par quelques hommes de la claſſe la plus vile, ſi malheureuſement une foule de grands exemples, ne me prouvoient que c'eſt préciſément ſur les têtes les mieux organiſées, ſur les eſprits les plus ſages & les plus éclairés, que la magie a eu le moins de peine a exercer ſa fantaſtique autorité. Je l'abbandonnerois volontiers à la crédulité du peuple, ſi Suétone ne m'apprenoit que Néron, à qui malgré ſes vices, on ne pourroit, ſans injuſtice, refuſer de l'eſprit, du goût & des talens, fut le Magicien le plus déterminé de ſon tems, & qu'il ſacrifia ſolemnellement aux enfers, après en avoir évoqué, par les plus fortes imprécations magiques, les mânes d'Agrippine, dont le ſpectre irrité venoit toutes les nuits reprocher à Néron ſon affreux parricide. Je conviendrois que la magie n'a eu de l'autorité que ſur les

esprits foibles, les ignorans, les femmes & le peuple, si Dion, Cassius, Suidas, & beaucoup d'autres ne nous avoient point laissé des descriptions très-surprenantes des opérations magiques, des conjurations & des cérémonies religieusement observées par Adrien; si le premier de ces Historiens ne m'apprenoit que Marc-Aurelle, ce Marc-Aurelle si sage, étoit toujours accompagné du célébre Arnuphis, Magicien d'Égypte, auquel ce facile Empereur ne manqua point d'attribuer une pluie abondante qui vint desaltérer l'armée romaine, prête à périr de soif. Et cet homme éclairé, ce Prince philosophe, à son apostasie près, l'honneur de Rome & l'amour de la terre, ne fut-il pas également le défenseur le plus zélé, le plus outré de la magie? n'eut-il pas mille fois recours aux cérémonies les plus superstieuses & les plus folles

de cet art, pour captiver l'amour & la fidélité de ſes Sujets, lui qui par tant de rares qualités, de vertus, de talens, s'étoit concilié l'eſtime des Romains, la confiance de ſes peuples & l'amitié des Sages.

Que de telles abſurdités ayent été reſpectées alors par les Princes, les Grands & les hommes inſtruits, je n'en ſuis pas ſurpris: car comment en Egypte, dans la Grèce & à Rome, eut-on oſé, dumoins publiquement, douter de la puiſſance de la magie qui étoit ſi intimément unie avec la religion ? c'eut été ſe déclarer impie que de réfuſer de croire à la force des évocations, au pouvoir des imprécations magiques ſur les dieux de l'olympe & ſur ceux des enfers. Mais que ces ridicules erreurs, que ces folles ſuperſtitions ſe ſoient conſervées après qu'une philoſophie

plus saine, une rèligion plus pure ont anéanti les dieux de l'Egypte, de la Grèce & de Rome, voilà ce qui me prouve l'extrême folie des hommes & leur inconsequence.

Il n'y a personne qui ne sçache avec quelle fureur la magie a regné, jusques vers la fin du dernier siécle, dans la plûpart des cours européannes : tout le monde sçait aussi avec quelle inconcevable bisarrerie elle a été mêlée aux plus augustes cérémonies ; quel empire elle exerça en France sous le trop mémorable régne de Cathérine de Médicis ; dans quel abîme de crimes cette funeste sçience jetta cette Princesse, superstitieuse, impie, & vicieuse tour-à-tour. „ Cette Reine coupable, dit Mezerai, s'étoit gâté l'esprit par ses curiosités impies ; elle avoit accoutumé de porter sur elle des caractères. On en garde encore qui sont marqués

ſur des parchemins déliés, qu'on croit être de la peau d'un enfant mort né. Les eſprits vains & légers ſe portoient facilement à ſuivre ſes exemples: un Prêtre nommé des Eſchèles, exécuté en Grêve pour avoir eu commerce avec les mauvais démons, accuſa douze cens perſonnes du même crime". Je vois bien que ſous Charles IX on comptoit dans Paris trente mille Citoyens occupés d'évocations, de charmes, de cérémonies magiques: mais je ne lis dans aucune chronique de ce tems, que cette foule eut été ramaſſée dans la lie du peuple, qui rédoutoit les Magiciens, & qui croioit à leur puiſſance, ſans oſer s'élever juſqu'à leur art, ni aſſiſter à leurs opérations.

Depuis pluſieurs années la magie étoit tombée en France dans le mépris & dans l'oubli, quand r'animant tous ſes efforts, ſes fureurs

& ses crimes, elle y reparut tout-à-coup vers la fin du dernier siècle ; mais plus pernicieuse, plus cruelle, plus farouche qu'elle ne ne l'avoit été dans toutes les contrées, où jusqu'alors elle avoit tour à tour répandu son vènin, son audace & ses superstitions. Ce fut sous le régne brillant de Louis XIV, dans la cour la plus auguste de l'Europe, & du sein du peuple le plus doux & le plus éclairé de la terre, que l'on vit s'élever une foule de monstres, qui sous pretexte de découvrir & d'annoncer aux Citoyens les événemens futurs se jouoient de la crédulité du peuple & de la foiblesse des Grands, dont ils servoient les passions, & qu'ils aidoient, après les avoir égarés, à commettre les crimes les plus affreux. On sçait jusqu'à quel dégré d'atrocité la Marquise de Brinviliers porta sa fourberie ; on sçait avec quelle rapidité la Voisin &

la Vigoureux hâtèrent les progrès de la contagion. Ces deux femmes célébres par leurs forfaits autant que par l'excès de leur impiété, grossissoient chaque jour la foule des prétendus dévins, qui n'étoient autre chose que des ministresde l'avidité forcénée de ces empoisonneuses. La réligion trop longtems profanée implora le secours des loix : Louis XIV établit une chambre de justice pour poursuivre & punir cette foule sacrilége, dont la magie consistoit à éblouir les esprits foibles, à les enhardir au meurtre,& à leur fournir ensuite des poisons, ou des poignards. La Marquise de Brinvilliers, la Voisin, & la Vigoureux, furent arrétées, & une multitude de personnes de tout rang, de tout âge,de tout sexe, furent envéloppées dans leurs crimes : les plus coupables expirèrent dans les supplices ; quelques-uns se dérobè-

rent, par une prompte fuite, à la rigeur des chatimens, & avec eux la magie s'exila de la France, où depuis elle n'a plus paru ; mais où il reste encore, si ce n'est dans les Villes, dumoins dans les campagnes, un genre de superstition peu dangéreux, absurde, si l'on veut, & trop méprisable en lui méme, pour qu'on doive le craindre ; mais assez puissant, ce me semble, assez actif, assez enraciné, pour l'accréditer de nouveau. Il reste enfin chez nous les mêmes prèjugés qui ont rendu la magie si redoutable chez les Anciens, & qui lui donne encore une si grande autorité parmi les Islandois, les Norvègiens & les Lapons ; car qui ne sçait que la sorcellerie est une des principales branches de la magie ?



CHAPITRE VII.

De la Sorcellerie, des Sorciers, & des Sortilèges.

CE ſont des méchans bien ſtupides que ces Sorciers! ils n'ont qu'un ſeul moyen pour faire du mal, encore même ce moyen ne leur réuſſit pas toutes les fois qu'ils veulent l'employer. Quel mètier cependant, quel art, quelle profeſſion plus pénible, quelle condition plus dure que celle des Sorciers? Les malheureux ſe donnent des peines infinies, ils ſe tourmentent, ils s'agitent, ils font des périlleux voyages, ils rendent au démon l'hommage le plus inſipide & le plus fatiguant. Leur culte & leurs cérémonies ſont de la plus étrange groſſièreté. Leurs invocations reſſemblent plus à des rugiſſemens, qu'à

des prières articulées. Emportés dans les airs par les tems les plus orageux, sur les appuis les plus fragiles, & prêts à chaque instant à se rompre le col; toujours dans l'épaisseur des ténèbres, dans l'infection du souffre, dans la puanteur des boucs, toujours dans l'indigence; & tout cela, pour faire peur à quelques hommes timides, à des vieilles, à des enfans; ou tout au plus, dans les grandes occasions, pour tâcher d'obtenir du diable quelque prétendu maléfice, quelque brouillard empesté, quelques tonneaux de grêle, qui les font détester, & qui le plus souvent se terminent par les forcer d'aller ailleurs exercer leur chimérique puissance. Il y a dumoins quelque chose de noble, un certain ton de dignité & de grandeur dans les fonctions des Magiciens, & dans leurs cérémonies: mais dans la sorcellerie, tout est mes-

quin, ignoble & bas, aussi n'en voit-on guère dans les villes. Cette science, qui ne donne ni de l'honneur ni des richesses, ne me semble guère attrayante. Pourquoi donc est-elle, ou la croit-on si puissante & si bonne à étudier? C'est que dans tous les états on aime à être craint, on aime à dominer, à avoir de l'ascendant sur l'esprit de son voisin.

Il faut avouer que la sorcellerie a éprouvé bien des variations, & qu'elle a bien perdu de son ancienne autorité. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un art peu malfaisant, qui, par des invocations excessivement absurdes, emprunte dans l'épaisseur des tènèbres, le secours & le ministère du diable. Autrefois c'étoit bien autre chose; aussi la superstition donnoit-elle de la considération aux Sorciers, du-moins extérieurement; car, au fond, il me paroit que cette espèce a constamment été plus mé-

prisée encore & plus avilie qu'elle ne s'est cru redoutée.

Orphée & Tirésias sont, si je ne me trompe, les premiers Sorciers que l'antiquité nous présente. Homère, dans son *Odissée*, & Virgile dans son *Enéide*, nous apprennent que la principale fonction de ces deux Prêtres étoit d'évoquer les ames des enfers: mais on ne trouve point qu'ils aient eu aucune espèce de puissance sur les divinités du ciel, C'étoit à eux qu'il falloit s'adresser, quand on s'étoit proposé de consulter les morts. Or, cette évocation par Pluton & les Parques, n'étoit autre chose qu'un acte de magie noire ou de sorcellerie.

Il y avoit à Lacèdémone des Magiciens; mais il n'y avoit personne qui fût initié dans les mistères de la sorcellerie; & quand les Lacédémoniens voulurent, au raport d'Elien, appaiser les manes de

de Pausanias, qu'on avoit fait mourir de faim dans un temple, ils furent obligés de faire venir des Sorciers d'Italie, pour chasser par leurs cérémonies & leurs évocations, le spectre du défunt. Cependant il me semble qu'il étoit fort inutile que les Lacédémoniens envoyassent chercher des Sorciers si loin, puisque la Thessalie étoit, comme nous l'assure Pline, si féconde en Sorciers, & sur-tout en Sorcières, qu'alors en Italie Thessalienne & Sorcière étoient deux expressions synonimes, deux mots qui désignoient également une femme instruite dans l'art de la sorcellerie.

Il y a beaucoup d'apparence que ce fut Médée, qui des extrémités du Pont-Euxin apporta la sorcellerie en Thessalie. Séneque assure que ce fut Mycale, qui très-versée dans cette science, y forma les Thessaliennes: mais Hé-

liodore atteste qu'il y avoit alors en Egypte, un très-grand nombre de Sorciers & de Sorcières, très-méprisés par les Magiciens, fort détestés par le peuple, & dont toute la science consistoit à servir d'un culte ridicule, des idoles qui leur étoient particulières, à errer pendant la nuit aux environs des cimetières, à exhumer les cadavres, à chercher & cueillir certaines herbes, auxquelles ils attribuoient quelques vertus malfaisantes; à diriger enfin & à commettre quelques mauvaises actions, ou à procurer pour de l'argent, la jouissance des sales plaisirs. Plutarque, Apollonius, & d'après eux, Erasme, ont parlé beaucoup aussi d'une Aglatonice de Thessalie, Sorcière qui s'étoit rendue si célèbre parmi les femmes, qu'elles étoient persuadées qu'à ses ordres & par la force de ses conjurations, la lune descendoit sur la terre; à

moins que par un bruit horrible de voix & d'instrumens, on n'empêchât les paroles mistèrieuses de l'invocation de pénètrer jusqu'au ciel. Cette erreur se repandit de la Grèce en Italie, & de-là dans tout l'univers : comment a-t'elle pénétré dans les forêts de l'Amèrique, dans la Chine, au Japon, & dans les Indes? Je l'ignore, & je crois qu'il seroit très-difficile d'indiquer comment & dans quel tems cette communication a eu lieu. Ce qu'il y a de prouvé, c'est qu'on a vu les Sauvages de l'Amérique & des Indes, le plus récemment découverts, observer, lors des éclipses de lune, exactement les mêmes cérémonies que pratiquoient du tems d'Aglatonice les femmes de Thessalie : ce que m'apprennent encore tous les Auteurs qui ont écrit sur les coutumes & les préjugés de nos peres, c'est que la même erreur a très-

long-tems subsisté dans le christianisme, en Europe & même en France, où à force de cris, de hurlemens & de bruit pendant les éclipses, on croyoit donner à la lune un puissant secours contre les conjurations des Sorciers; tant il est vrai que rien ne peut arrêter & détruire la superstition, qui une fois introduite & reçue dans quelque coin de la terre que ce puisse être, gagne de proche en proche, pénètre dans tous les continens, franchit les mers, & qu'ensuite on la trouve repandue chez toutes les nations, accréditée, impérieuse dans toutes les parties de monde habité.

Les Romains, dont je parlois dans le chapitre précédent, & qu'on a vû pénétrés de respect pour les Magiciens, croyoient aussi à la sorcellerie, & cependant ils traitoient, ansi que nous, les Sorciers avec un souverain mépris, ils ne

les brûloient pas à la vérité, comme on les a brûlés en France & en Allemagne; mais on les accabloit d'injures, on les tournoit en ridicule; le peuple les déteſtoit; les Littérateurs en rioient, & les Grands, à l'exception de quelques-uns qui penſoient comme le peuple, les regardoient comme une vile eſpèce. Voyez comme Horace ſe joue de leur ſçience & de leur profeſſion, dans ſes vers ſatyriques ſur l'horrible Canidie, qu'il a peint ſous les traits d'une vieille fort méchante, acariâtre, & toujours diſpoſée à nuire, à faire du mal, & à tout entreprendre pour de l'argent: en un mot, telle à-peu-près & tout auſſi mépriſable que ce que nous entendons chez nous par le mot de *vieille Sorcière.*

J'ai dit que malgré ce mépris pour les Sorciers, les Romains croyoient cependant aux ſecrets

de la sorcellerie. Tibulle, dans une de ses Elégies, raconte qu'une fois éperdument amoureux de la femme d'un jaloux, il eut recours à une fort habile Sorcière, qui, après quelques conjurations, & beaucoup de cérémonies, le fit jouir de sa maitresse, sous les yeux même de son mari, qui ne vit ni l'infidélité de sa femme, ni les attentats de l'amant. Ovide a aussi décrit le sacrifice funébre que les Romains étoient dans l'usage de faire pour les morts à la Déesse Taciturne, (*Dea Muta*). Environnée, dit-il, d'un essain de jeunes filles, une vieille Sorcière remplissoit en cette occasion, les fonctions de Prêtresse; elle prenoit de trois doigts seulement, trois grains d'encens, qu'elle alloit mettre mistérieusement dans un trou de souris, auprès de la porte du temple; elle portoit alors à sa bouche sept fèves noires l'une

après l'autre ; & après avoir collé avec de la poix, la tête d'un petit simulacre, qu'elle perçoit d'une aiguille d'airain, elle jettoit cette tête dans un brasier couvert de feuilles de mente : ensuite elle soulevoit un vase rempli d'excellent vin ; elle en rèpandoit quelques goutes sur cette mente, en donnoit très-peu à boire aux jeunes filles, & reservoit tout le reste pour elle : puis quand l'ïvresse commençoit à s'emparer de ses sens, elle renvoyoit l'assemblée, & chacun se retiroit, persuadé que par ce sortilège la vieille venoit d'enchaîner la langue de la médisance & de la calomnie.

L'indulgence du Sénat, qui peut-être par un excès de crédulité, toléroit ces cérémonies, enhardit les Sorciers ; & bientôt à l'exemple des Magiciens, ils rendirent leurs cérémonies plus nobles

& plus imposantes : leur audace s'accrut à proportion de l'autorité que leur donnoit la crainte qu'ils avoient inspirée au peuple : leurs assemblées furent plus mistérieuses, & ils s'y occuperent d'objets plus importans. Ammien nous apprend que sous l'empire de Valens, on comptoit dans cette classe, jusqu'alors si fort méprisée, quelques Philosophes & beaucoup de gens de qualité. Curieux de sçavoir quelle seroit la destinée de l'Empereur régnant, ils s'assemblerent pendant la nuit, ajoute le même Historien, dans une des maisons affectées à leurs cérémonies. Ils commencerent par dresser un trépié de racines & de rameaux de laurier, qu'ils consacrerent par d'horribles imprécations : sur ce trépié ils placerent un bassin formé de differens métaux, & ils rangèrent au-tour, à distances égales, toutes les lettres

de l'alphabet. Alors le Sorcier le plus sçavant de la compagnie s'avança, enveloppé d'un long voile, des feuilles de verveine à la main, & faisant à grands cris d'effroyables invocations, qu'il accompagnoit de convulsions hideuses : ensuite s'arrêtant tout-à-coup devant le bassin magique, il y resta immobile, & tenant un anneau suspendu par un fil. A peine il achevoit de prononcer les paroles du dernier sortilège, qu'on vit le trepié s'ébranler, l'anneau se remuer, s'agiter rapidement, & frapper tantôt sur une lettre, tantôt sur une autre. A mesure que ces lettres étoient ainsi frappées, elles alloient s'arranger d'elles-mêmes à côté l'une de l'autre, sur une table, & elles composérent de très-beaux vers héroïques, qui furent admirés de toute l'assemblée. Valens qu'on eut soin d'informer de cette opération, & qui n'aimoit

pas qu'on interrogeât les enfers sur sa destinée, punit sévèrement les Grands & les Philosophes qui avoient assisté à cet acte de sorcellerie : il étendit même, avec une atrocité sans exemple, la proscription sur tous les Philosophes & les Sorciers de Rome; il en périt une étonnante multitude; & les Grands dégoutés d'un art qui les exposoit à de si cruels supplices, abandonnerent la sorcellerie à la populace & aux vieilles, qui ne la firent plus servir qu'à de petites intrigues, des vengeances obscures, des malefices particuliers & peu pernicieux.

Il est très-vraisemblable que de tems en tems les Sorciers tenterent d'usurper de la considération; mais on les obligeoit de rentrer aussitôt dans leur première obscurité. Justinien décerna des punitions capitales contre ceux qui useroient de sortilèges, pour faire du mal; & Constantin, qui, malgré ses lumières, ne laissoit pas d'être fort su-

perstitieux, n'ordonna-t'il pas (*l. 4 c. de malef.*) que ceux qui se ser-viroient de la sorcellerie pour at-tenter à la vie des hommes ou à la pudeur des femmes, seroient pu-nis; mais qu'on ne feroit point des poursuites contre ceux qui emplo-yeroient cet art à guérir les mala-des, ou à détourner les vents, les tempêtes, la grêle, &c.

Pendant qu'à Rome & dans l'Empire on sévissoit avec tant de rigueur contre les sortilèges, cet art fleurissoit dans les Gaules, & surtout dans la Grande-Bretagne, où, comme l'observe Pline, les Druides l'avoient porté à sa plus grande perfection. Mais ces Drui-des si fameux ne sçavoient faire tout au plus que quelques évoca-tions, & toute leur puissance se bornoit à prier les esprits infernaux d'accourir à leur voix. C'étoit auf-si toute la science des Sorciers Ro-mains, Grecs, & Egyptiens : car,

à l'exception d'Orphée, de Thésée, d'Hercule, d'Enée, & de quelques autres qui ont vû face-à-face le Prince des ténèbres, l'antiquité ne nous indique aucun lieu de rendez-vous où se tinssent les conférences entre le diable & les Sorciers. Aucun ancien démonographe ne fait mention de ces assemblées nocturnes, connues sous le nom de *Sabat*. Ce n'a été que bien longtems après que la superstition a inventé ces entretiens nocturnes, ce sabat où se commettent tant d'abominations, tant de crimes, tant de débordemens ; où les démons s'unissent si vilainement à de vieilles femmes, où les incubes & les succubes oubliant la différence des deux sexes, se prostituent les uns aux autres avec tant de brutalité, où regne enfin tant de confusion, tant de bétise, tant d'horreur.

On peut dire, à l'honneur des Ecrivains françois, que parmi eux

un seul a cru sérieusement à la sorcellerie & à tous les rècits de la superstition au sujet du sabat. C'est Bodin, qui ne se contente pas d'ajouter foi à ces imbéciles rapports, mais qui trouve mauvais & fort impie qu'on ne veuille pas croire qu'il y a une prodigieuse quantité de Sorciers, qui vont réellement au sabat, & qui par la vertu de leurs sortilèges, & le pouvoir exprès qu'ils ont reçu du diable, quand il leur a imprimé la marque de sorcellerie, opèrent des choses surprenantes, font pleuvoir, tonner & grêler, ensorcèlent, envoyent & le diable & la mort à quiconque ose les offenser, & mille autres réveries, mille autres puérilités de ce genre, qu'il a gravement insérées dans son très-extraordinaire traité de la *Démonomanie.*

Cette opinion de Bodin, & qui lui fait si peu d'honneur, étoit auf-

si le préjugé de bien des gens en France, où l'on crut que le plus sûr moyen d'empêcher les Sorciers de se rendre au sabat, étoit d'en exterminer l'espèce. L'expédient étoit cruel ; il fut mis en usage avec une barbarie qui fait frémir l'humanité. Quiconque étoit soupçonné de sorcellerie, étoit enveloppé dans la proscription : une étonnante multitude de malheureux, qui n'avoient jamais vû le diable, & qui n'avoient jamais fait aucun pacte avec lui, expièrent dans les tourmens le malheur d'être nés dans un siécle de fanatisme & de superstition. L'Angleterre gémissoit sous le joug de la même erreur : deux factions (car tout est faction dans cette Isle) y divisoient les cœurs & les opinions : les uns, &, graces à la raison, leur opinion a prévalu, soutenoient que la sorcellerie étoit une chimère, & les Sorciers, des malheureux

qu'il falloit plaindre, detromper & guérir; les autres prétendoient qu'il falloit les enchaîner, & les faire périr sur l'échaffaud, ou dans les flammes. Scott, Littérateur célèbre, & profond Mathématicien, prouva l'insuffisance de la sorcellerie, la puérilité des sortilèges, le mépris & l'indifférence que les Sorciers méritoient du public. Jacques Ier., qui n'étoit point Sorcier, écrivit contre Scott un traité de Démonologie, dans lequel il prétendit prouver la puissance de la magie noire & le pouvoir surnaturel des Sorciers. Cette dispute ne produisit dans la Grande-Brètagne que quelques écrits polémiques; tandisqu'en France les bourreaux ne pouvoient suffire au nombre de victimes qu'on leur donnoit à immoler.

On se trompoit en Angleterre, on se trompoit en France. Les Sorciers méritent d'être punis, mais

non pas d'être brûlés. La sorcellerie qui en elle-même n'est rien, devient très-dangereuse par cela même que la superstition la croit pernicieuse. C'est déjà un crime punissable que celui de profiter de la foiblesse des petits esprits, pour leur faire du mal ; parceque l'imagination allarmée suffit pour produire réellement tous les pernicieux effets que l'on suppose pouvoir être opérés par la force des sortilèges. Ainsi, s'il existe des gens assés platement stupides pour se persuader qu'en faisant quelque pacte avec le démon, ils pourront nuire & se faire craindre, & s'ils agissent conséquemment à leur erreur ; ce sont des citoyens malfaisans, dont il faut délivrer la société, soit en les enchainant, soit en les obligeant à renoncer au vice de leur ame.

Ceux qui ont voyagé en Laponie, sçavent bien qu'il n'y a point

de Sorciers dans ce pays, non plus qu'ailleurs: cependant il n'y a pas de Voyageur qui n'ait été frappé des sinistres effets qu'opère sur les Lapons la crainte des Sorciers, & de la grande autorité de ceux-ci sur leurs compatriotes. Mr. Scheffer donne une description très-curieuse de leurs opérations magiques. " Ils se servent, dit-il, pour faire leurs sortilèges, d'un tambour fait d'un tronc de pin, & d'une seule pièce, couvert d'une peau de rhenne, ornée de quantité de figures peintes grossièrement, d'où pendent plusieurs anneaux de cuivre & quelques morceaux d'os de rhenne. Si le Sorcier veut interroger son tambour, c'est-à-dire, se servir de son tambour pour consulter le diable, il se met à genoux, ainsi que tous ceux qui l'entourent; il commence par frapper doucement sur le tambour avec un os de rhenne,

en traçant avec cette baguette une ligne circulaire, & en faisant, à voix basse, ses invocations : ensuite s'animant par dégrés, rédoublant & ses cris & ses coups, il frappe avec violence, pousse des hurlemens affreux, s'agite, se tourmente, écume ; son visage devient bleu, ses cheveux se hérissent : excédé de fatigue il tombe enfin en pamoison, il reste quelque tems immobile & la face contre terre. Lorsque le paroxisme est passé, il se relève, croit avoir vû le diable, & rend compte à l'assemblée de l'entretien qu'il a eu avec lui. Ces Sorciers ont encore un autre sortilège qu'on regarde comme le plus terrible des maléfices, & qu'ils nomment le *tyre.* Ce tyre est une fort petite boule faite du duvet de quelque animal. Ils envoyent, disent-ils, cette boule où ils veulent, à plus ou moins de distance, suivant l'é-

tendue du pouvoir du Sorcier. Ils croyent qu'elle porte inévitablement la mort à tout ce qu'elle frappe. S'il arrive que ce soit un homme ou un animal, elle le tue aussitôt, & revient à celui qui l'a envoyée : au reste, elle roule avec tant de vitesse, qu'on ne peut pas l'appereevoir ; on voit seulement une petite trace bleue qu'elle laisse sur son passage ; mais si celui à qui le tyre est envoyé, est plus habile Sorcier que son ennemi, il le lui renvoye, sans en être frappé, & le premier Sorcier expire de la même mort qu'il a voulu donner.

Voilà quels sont les préjugés des Lapons, & à quoi se réduit à peu près tout l'art de leurs Sorciers. Les nôtres me paroissent bien plus habiles & plus féconds en sortiléges. Je dis les nôtres, parcequ'il est très-vrai que cette superstition régne encore dans

nos campagnes, où elle continuera d'allarmer l'imagination des paysans & des villageois, jusqu'à ce qu'aulieu d'inspirer de la haine contre les Sorciers, & de décerner des peines contre les maléfices, on ait employé le seul remède raisonnable & salutaire pour extirper toute apparence, tout vestige de sorcellerie. Ce remède est bien simple; c'est de persuader au peuple que sa crédulité fait toute la sçience des Sorciers; qui ne peuvent rien, qui ne reçoivent aucune vertu du démon; que l'on peut braver impunément leurs sortiléges & les effets de leurs pactes: enfin qu'il n'y a nulle part, & qu'il n'y eut jamais de sabat. Cette vérité une fois bien établie, toute l'autorité des Sorciers seroit ruinée; ils ne seroient plus craints; & l'imagination de ceux à qui ils voudroient nuire, ne leur fournissant pas les moyens de faire du

mal, on n'entendroit pas plus parler de sortiléges & de Sorciers dans nos villages, qu'on en entend parler en Hollande, à Génève, à Paris, à Londres, &c, où personne n'ajoutant foi à ces superstitions, personne aussi n'y est soupçonné d'aller au sabat, ou de faire du mal en prononçant quelques mots inintelligibles. Alors il ne resteroit plus des anciens préjugés populaires que quelques mauvais enchantemens, quelques songes peu allarmans, & quelques impuissans fantômes, spectres ou revenans.

CHAPITRE VIII.

Des Enchantemens.

C'EST de tous les empires le plus despotique sans doute que celui de l'imagination. Que de biens, que de maux, que de plaisirs & de tourmens elle pro-

cure à l'homme ! C'est elle, c'est son effervescence qui crée la magie, qui fait les sortilèges, les maléfices & les enchantemens ; & ces enchantemens, ces illusions, ces rêves, elle les réalise, & leur donne une force, un poids, une autorité qui entrainent la raison, qui accablent les sens, qui abbatent le cœur, qui troublent l'ame, engourdissent, enchainent toutes ses facultés, & changent visiblement le cours de la nature aux yeux de ceux qui se sont une fois persuadés qu'elle est bouleversée, ou dumoins qu'elle peut l'être. C'est, en un mot, cette puissante & vraie enchanteresse, qui tour-à tour irrite, enflamme & calme les passions, qui inspire à l'esprit les terreurs paniques de la crédulité, les craintes & les puérilités de la superstition, les frissons de la peur, ou le flegme & l'héroïsme de la valeur ; c'est elle qui dérange les

fibres des cerveaux foibles, ou mal organiſés, & qui même dans un corps ſain allume par dégrés le feu brûlant de la fièvre, les tranſports du délire, qui lui fait reſſentir les douleurs des maladies & les horreurs du deſeſpoir.

Ce fut auſſi l'imagination qui changea autrefois le culte en impoſture, des cérémonies très-ſimples en opérations magiques, les prières de la réconnoiſſance en blaſphêmes, les vœux de l'humble confiance en invocations aux enfers, en imprécations & en enchantemens. Et ſi la même cauſe ſubſiſte depuis plus de ſix mille ans, toujours dans le même dégré de force & de pouvoir, ne ſeroit-il pas étonnant que les mêmes effets ne ſubſiſtaſſent pas auſſi? Dans les premiers tems, les Egyptiens couronnoient les têtes d'Iſis & d'Oſiris de feuillages, d'herbes ou de plantes, ſymbo-

les de l'abondance des moissons qu'ils avoient recueillies ; & les Prêtres prononçoient des prières de remerciment devant ces statues ainsi couronnées. Les Egyptiens perdirent insensiblement le souvenir du motif respectable de cette institution, & ils prirent, observe M. Pluche, « l'idée de l'union de certaines plantes & de quelques paroles devenues surannées & inintelligibles, pour des pratiques mystérieuses éprouvées par leurs peres. Ils en firent une collection, & un art par lequel ils prétendoient pourvoir presque infailliblement à tous leurs besoins. L'union qu'on faisoit de telle ou de telle formule antique avec tel ou tel feuillage arrangé sur la tête d'Isis, autour d'un croissant de lune ou d'une étoile, introduisit cette opinion insensée, qu'avec certaines herbes & certaines paroles on pouvoit faire des-

cendre

cendre du ciel en terre la lune & les étoiles. Enfin la connoissance de plusieurs simples, bien ou mal faisans, vint au secours de ces invocations & imprécations assurément ttès-impuissantes, & le succès de la médecine ou de la science des poisons aidèrent à mettre en vogue les chymères de la magie & des enchantemens „. Ceux qui furent introduits par la médecine furent les amulètes, les talismans, les phylactéres, des pierres précieuses, des os de mort, des préparations superstitieuses de simples, c'est-à-dire, des phyltres, & toujours, ou presque toujours, des mots barbares que l'on portoit écrits sur soi.

Après les Prêtres Egyptiens, Perses, Grecs & Romains, les hommes qui contribuèrent le plus aux progrès & à la durée de cette superstition, ce furent les Poëtes par leurs fictions & les récits en-

thousiastes des prodiges dont ils entretenoient le peuple. Et il faut avouer que les enchantemens qu'ils racontoient, étoient bien séduisans, & qu'il eut été bien difficile de se refuser au desir de les croire réels. Je ne parle point du tison enchanté que les Parques jettèrent au feu chez Alhée, quand elle eut accouché de Méléagre; tison fatal & qui,

. . . . postquam carmine dicto
Excessere Deæ,

devint la mesure trop courte des jours de Méléagre. Je ne parle pas non plus de noirs enchantemens de Médée, qui farouche & barbare, comme dit le Poëte,

Per tumulos errat passis discincta capillis,
Certaque de tepidis colligit ossa rogis.
Devovet absentes: simulacraque cerea fingit,
Et miserum tenues in jecur urget acus.

Ils sont trop effrayans, trop cruels ces enchantemens. Je par-

le de cette brillante ceinture de la mere des Amours ; de ce tissu charmant qui inspiroit aux dieux un amour éperdu, & aux hommes la fureur & la rage des plaisirs effrénés; de ce tissu qui renfermoit dans ses nœuds séducteurs la vertu des sorts, des phyltres & des caractères. Cette ceinture avoit tant de puissance, elle étoit si éblouissante, que l'acariâtre Junon, qui s'en étoit parée, embrasa de la plus vive ardeur, le cœur de son époux. Il ne put, dit Homère, contenir plus longtems la violence de ses feux ; le mont Ida lui servit de couche nuptiale ; & au milieu de son yvresse, il s'écria, que jamais dans les bras de ses maitresses il n'avoit ressenti autant de volupté qu'il en goûtoit dans cet instant sur le sein de son épouse. Quel charme aussi, & quel enchantement que celui de Jupiter, quand, pour jouir de la belle Lé-

da, il parut à ses yeux sous la forme d'un cigne, ou quand, déguisé en taureau, il enlèva la jeune Europe !

Pourquoi les rècits de ces charmes ont-ils eu moins d'attraits pour les hommes que ceux des malèfices attribués aux dieux ? On ne lit nulle part que personne ait ajouté beaucoup de foi aux enchantemens bienfaisans ; mais on a constamment imité ceux que l'on a cru les plus nuisibles. Le tison de la Parque, les simulacres de Médée ont été dans tous les tems, & chez toutes les nations, les grands modèles des Enchanteurs. Un Empereur fort éclairé, très-sage, & dont je voudrois bien pouvoir me dispenser de citer les foiblesses, Marc-Aurelle consacra une statue enchantée, qu'il fit enterrer, suivant l'usage, après beaucoup de conjurations ; parcequ'il pensoit, ainsi que la plûpart des Romains de son tems, que ces sortes

de ſtatues enchaînoient les ennemis, qui étant arrêtés par la force du charme, ne pouvoient pénétrer tout au plus que juſqu'aux lieux où elles étoient enterrées. Plutarque raconte que Craſſus ayant mépriſé la défenſe qu'un Tribun lui avoit faite de s'éloigner de Rome, le Tribun irrité courut à la porte par où Craſſus devoit paſſer ; il y plaça, dit cet Auteur, un réchaud plein de feu ; » enſuite Craſſus approchant, le Tribun jetta des parfums dans le braſier , & fit deſſus quelques effuſions, en prononçant des imprécations horribles, épouvantables, & invoquant des dieux barbares, dont les noms ſeuls rempliſſent de terreur. Ces imprécations, continue Plutarque, ſont ſi formidables, que celui contre qui elles ſont prononcées, ne peut point éviter les funeſtes effets de l'enchantement ; & l'Enchanteur lui-même eſt, & reſte malheu-

reux dès cet instant : aussi ne se sert-on de cet enchantement que dans les circonstances les plus desespérées, dans les plus grandes occasions."

Les simulacres de bois ou de cire, & qui ressemblent si fort à ceux de Médée, ont été employés dans tous les tems, & avec les mêmes cérémonies observées par Médée, & décrites dans les quatre vers d'Ovide que je viens de rapporter. Le Journaliste d'Henri III raconte, qu'*à Paris furent faites par les Ligueurs force images de cire qu'ils tenoient sur l'autel, & les picquoient à chacune des quarante messes, qu'ils faisoient dire durant les quarante heures en plusieurs paroisses de Paris; & à la quarantième picquoient l'image à l'endroit du cœur, disans à chaque picqueure quelque parole de magie, pour essayer à faire mourir le Roi. Aux processions pareillement, & pour le mê-*

me effet, ils portoient certains cierges magiques qu'ils appelloient par mocquerie cierges benits, *qu'ils faisoient esteindre aux lieux où ils aloient, disans je ne sçais quelles paroles que des Sorciers leur avoient apprises.* La fureur & l'empressement des Ligueurs pour nuire à Herni III, les avoient, ce me semble, bien aveuglés dans l'exercice de leurs superstitions, puisqu'ils avoient négligé les cérémonies les plus essentielles dans ces sortes de consécrations: elles sont exactement rapportées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres par M. Lancèlot, dans le compte qu'il rend d'un procès fait sous Philippe de Valois, contre Robert d'Artois & son épouse, convaincus l'un & l'autre d'avoir usé d'enchantement contre le Roi & la Reine. Robert, est-il dit dans le récit de cette procédure, envoya chercher frere Henri Sagebrand

de l'Ordre de la Trinité ;& après l'avoir obligé de jurer qu'il lui garderoit le secret sous le sceau de la confession, Robert lui montra *une image de cire, enveloppée en un querrechief crespé, laquelle image estoit à la semblance d'une figure de jeune homme, & estoit bien de la longueur d'un pied & demi. Et si le vit bien clerément frere Henri par le querrechief qui estoit moult deliez, & avoit entour le chief semblance de cheveux aussi comme un jeune homme qui porte chief. N'y touchiez, frere Henri, dit Robert ; il est tout fait, i cestui est tout babtisiez ; l'en le m'a envoyé de France tout fait, & tout baptisiez. Il n'y faut rien à cestui, & est fait contre Jehan de France & en son nom & pour le gréver? Mais je en vouldroye avoir un autre que je vouldroye qu'il fust baptisié. C'est contre une deablesse; contre la Royne. Si vous prie que vous me le baptisiez, quar il est tout*

fait ; il n'y faut que le baptesme : je ai tout prêt, les parains & les marraines, & quant que il y a metier, fors le baptisement. Il n'y faut à faire fors aussi comme à un enfant baptiser, & dire les noms qui y appartiennent &c.

Le patriotisme & la Philosophie semblent avoir banni pour jamais de la France la fureur de cette superstition, & l'atrocité de cette espèce d'enchantement. Ce n'est pas que dans la plûpart des bourgs & des villages on ne croye encore tout aussi fortement que sous Philippe & Henri III, à la vertu des charmes ; mais ce sont des enchantemens d'une tout autre nature, aussi anciens, mais beaucoup moins affreux que ceux des simulacres de Médée. Ce sont précisément ceux auxquels on croyoit du tems de Pline, & dont on accusa, dit-il, Furius Cresinus, qui par la force de ses en-

chantemens, faisoit passer dans ses terres les recoltes de ses voisins. Le même Auteur, le sage & raisonnable Pline, assure d'un ton persuadé, que de son tems il y avoit en Afrique des Enchanteurs, qui d'un simple regard, portoient la mort & la désolation: hommes, femmes, enfans, tout languissoit, tout périssoit sous leurs yeux exterminateurs; les maisons s'écrouloient, toute végétation cessoit; les fleurs, les fruits, les plantes se desséchoient. Les Triballes, dit toujours ce sçavant & très-crédule Auteur, les Triballes en Bulgarie ont des yeux tout aussi meurtriers. C'est bien autre chose en Scythie les femmes plus terribles ont deux prunelles à chaque œil; en sorte que l'effet de leurs enchantemens est deux fois plus rapide & deux fois plus funeste que les regards des Africains & des Triballes. Didime, le Philo-

sophe le moins superstitieux de son siècle, & Philarche, disserta-teur fort grave, & surtout rempli de bon sens, racontent à-peu-près les mêmes faits. Didime assure même avoir connu des familles entières d'Enchanteurs, dont l'haleine empestée tuoit quiconque avoit le malheur de les approcher de trop près. Les Romains, du tems d'Auguste, croyoient si fortement aussi à la vertu des charmes & des regards empoisonneurs, que Virgile, dans ses Eglogues, fait dire à un berger,

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

Un Auteur à l'abri de tout soupçon de préjugé, de foiblesse d'esprit, & qui, à quelques erreurs près, est regardé comme infaillible, n'a-t'il pas dit également, quelque part dans ses ouvrages, qu'il n'est pas éloigné de croire à la malignité des Enchanteurs ocu-

laires ? On en est beaucoup moins éloigné en Perse, en Turquie, en Grèce, en Arabie. Le Voyageur Dumont raconte à ce sujet des choses étonnantes. La puissance des Enchanteurs ici est telle, dit-il, que pour se garantir de leurs hommicides regards, chaque particulier est dans l'usage de placer sur la porte de sa maison de petites statues de cire, qu'on croit très-propres à détruire la la force des charmes, & à intercepter tout magique vénin.

Il y a une autre espèce d'Enchanteurs bien plus terribles, bien plus pernicieux ; on leur donne le nom d'*Empoisonneurs par éloge* ; parceque tous ceux qu'ils flattent & qu'ils louent, pour si peu qu'ils en disent du bien, tombent & meurent aussi-tôt, à moins que celui à qui la louange est adressée, ne réponde en même tems *Dieu me le conserve* ; car dans tout l'Orient

il est démontré que ces mots sont l'infaillible antidote du vénin distillé par ces sortes de panégyristes.

Et en Espagne, où comme tout le monde sçait, il y a autant de Moines que d'habitans, & où par conséquent, il ne doit y avoir qu'une certaine mesure de superstition, qui oseroit nier devant le St. Office, qu'il n'y a point d'enchantemens? Ce n'est pas une simple opinion, c'est une vérité constante, établie & confirmée par une quantité prodigieuse de Moines éclairés, & de femmes dociles aux instructions de ces sçavans Religieux. Plusieurs d'entr'eux assurent qu'il y a des Espagnols dont les yeux sont empoisoneurs. Les preuves qu'on en rapporte, sont si multipliées, que je ne finirois pas, si je voulois m'y arrêter. Un Espagnol, dit l'Auteur que j'ai cité, (M. Dumont, liv. 3 de ses

Voy.), avoit l'œil si malin, que regardant fixément les fenêtres d'une maison, il en cassoit tout le verre. Un autre, même sans y songer, tuoit tous ceux sur qui sa vue s'arrêtoit. Le Roi qui en fut informé, fit venir cet Enchanteur, & il lui ordonna de regarder quelques criminels condamnés au dernier supplice. L'Empoisonneur obéit, & les criminels expiroient à mesure qu'il les fixoit. Un troisième faisoit assembler dans un champ toutes les poules des environs, & celle qu'on lui désignoit, il ne faisoit que la fixer, & elle n'étoit plus. Un quatrième ... mais c'est assez rapporter des exemples; qu'il suffise au Lecteur de sçavoir que la source où je puise, est une source intarrissable: qu'on y remonte, on verra.

Que conclure de ces faits, ou si l'on veut, de ces contes? Bien des choses. D'abord qu'en Espagne,

avant le règne heureux du Prince éclairé qui gouverne cette grande monarchie, on penſoit à cet égard, comme on penſe en Turquie, quoiqu'il y ait en Eſpagne beaucoup plus de Docteurs, qu'il n'y a de Derviches & de Kalenders chez les Turcs : enſuite, qu'en Perſe, chez les Grecs, en Arabie, &c, on a des Enchanteurs exactement la même idée qu'on en avoit en France, il y a deux ſiécles, & que même actuellement on en a dans bien des villages, où les charmes ne ceſſent d'opérer ſur les troupeaux, les paturages, les moiſſons, & ſouvent ſur les Laboureurs. Enfin je conclurrai que peut-être il y a, comme je l'examinerai dans la ſuite, quelque choſe d'utile dans cette ſuperſtition, puiſqu'elle eſt ſi ancienne, puiſqu'elle eſt ſi fortement accréditée chez tous les peuples, policés ou, ſauvages, ſtupides ou inſtruits.

CHAPITRE IX.

Des Songes.

LEs hommes ont été bien foux d'aller, à si grands frais, interroger les astres, calculer leurs différens aspects, faire des pactes sacriléges, appeller, à grands cris, les puissances infernales, évoquer, implorer les démons & les morts, quand il leur étoit si facile de connoitre l'avenir, sans recourir aux pénibles calculs de l'astrologie, ni aux atrocités de la magie noire. A quoi bon employer de si ténébreux moyens, lorsque, sans soins, sans étude, on peut satisfaire sa curiosité ? Il est si doux, il est si flatteur, & si peu fatiguant d'apprendre l'avenir par les songes, de voir distinctement, pendant qu'on est couvert des pavots du sommeil, passer devant

soi la chaîne des événemens futurs, que je ne comprends point par quelle bisarrerie on a mis en usage des moyens plus pénibles. Faut-il donc tant de sçience, faut il faire tant d'efforts de génie pour prévoir, sans erreur, ce qui arrivera ? Non, très-certainement, puisqu'il suffit de dormir, & de se souvenir, quand on est éveillé, des songes qu'on a eus. A l'égard de leur explication, elle est fort simple, & d'autant plus facile, qu'elle est toute arbitraire, quoiqu'en disent les Interprêtes les plus fidèles aux principes de l'orinocritique : car, à quelques songes près, les rêves signifient tout ce qu'on veut qu'ils représentent, comme l'a observé Porphyre, qui croyoit fortement aux songes, mais qui croyoit plus fortement encore qu'il falloit constamment les expliquer en sa faveur.

La respectable antiquité, (car

en matière d'erreurs, de préjugés, de superstitions, on ne sçauroit parler d'elle avec trop de vénération) ; l'antiquité eut, dis-je, tant de confiance aux songes, qu'elle en fit tout autant de dieux, auxquels elle érigea des temples, où Morphée, Jule & Phantase, Ministres des dieux-songes, venoient toutes les nuits dévoiler l'avenir aux crédules dormeurs. La description que Pausanias a donnée d'après sa propre expérience, de la manière dont on préparoit ceux qui désiroient d'avoir des songes dans l'antre de Trophonius, nous fait connoitre assez jusques à quel dégré de complaisance & de simplicité les Anciens cultivoient cette branche de divination. « Le Dévot commençoit, dit Pausanias, par passer plusieurs jours dans le temple de la bonne Fortune & du bon Génie. C'étoit là qu'il faisoit ses expia-

tions, obſervant d'aller deux fois par jour ſe laver dans le fleuve Hircinas. Quand les Prêtres le déclaroient ſuffiſamment purifié, il immoloit au dieu une très-grande quantité de victimes, & cette cérémonie finiſſoit ordinairement par le ſacrifice d'un belier noir. Alors le Curieux étoit froté d'huile par deux jeunes enfans, & conduit à la ſource du fleuve, où on lui préſentoit une coupe d'eau de Lethé, qui banniſſoit de l'eſprit toute idée profane, & une coupe d'eau de Mnemoſine, qui diſpoſoit la mémoire à conſerver le ſouvenir de ce qui alloit ſe paſſer. Les Prêtres découvroient enſuite la ſtatue de Trophonius, devant laquelle il falloit s'incliner & prier; enfin couvert d'une tunique de lin, & le front ceint de bandelettes, on alloit à l'oracle. Voilà bien des cérémonies: ce n'étoit rien encore auprès de celles qui reſtoient à

faire. L'oracle étoit placé sur une montagne au milieu d'une enceinte de pierres, & cette enceinte cachoit une profonde caverne, où l'on ne pouvoit descendre que par une étroite ouverture. Quand, après beaucoup d'efforts, & à l'aide de quelques échelles, on avoit eu le bonheur de descendre, sans se rompre le col, il falloit passer encore, de la même maniè-re, dans une seconde caverne, petite & très-obscure. Là, il n'étoit plus question d'échelles, ni de guides. On se couchoit à terre, & surtout on n'oublioit pas de prendre dans ses mains une espèce de pâte faite avec de la farine, du lait & du miel: on présentoit ses pieds à un trou qui étoit au milieu de la caverne, & dans le même instant on se sentoit rapidement emporté dans l'antre, où couché sur des peaux de victimes récemment sacrifiées,

& enduites de certaines drogues, dont les Prêtres seuls connoissoient la vertu, on ne tardoit pas à s'endormir profondement : c'est alors qu'on avoit d'admirables visions, & que les tems & les événemens futurs découvroient tous leurs secrèts ».

Ceux qui vouloient avoir des songes prophétiques, sans se donner la peinede lesfaire interpréter, alloient à cet antre célébre ; mais le plus grand nombre se contentoit de rendre compte des songes aux Dévins, qui les interprétoient suivant l'infaillibilité des principes de l'orinocritique. Il n'étoit guère possible que ces Interprêtes tombassent dans l'erreur, pour si peu que celui qui les interrogeoit, fut exact dans son récit. L'art orinocritique avoit prévu tous les cas, toutes les visions, toutes les espèces de songes ;espèces qui, suivant Macrobe, sont au nombre de cinq;

les songes, les visions, les oracles, les insomnies, les fantômes. Les visions, dit le même Ecrivain, & les oracles sont les deux espèces sous lesquelles les Anciens ont cru qu'il y avoit quelque chose de caché, & sur lesquelles ils ont fait beaucoup de conjectures. Macrobe, ce me semble, se trompe étrangement. Les Anciens regardoient, ainsi que je l'observerai dans le chapitre suivant, les fantômes vûs & entendus en dormant, comme la première espèce de songes, la plus intelligible, la plus prophétique de toutes, & la moins susceptible de diverses interprétations.

On sçait quelle fut la douleur d'Alexandre, quand il eut égorgé Clytus; on sçait que renonçant à la clarté du jour, & renfermé dans son palais, il s'y livroit à l'amertume de ses remords, à la honte de son crime, & à l'excès de son chagrin. Il ne vouloit ni voir, ni écouter personne, dit Plutarque;

la vie lui étoit à charge, & il ſe propoſoit d'en terminer le cours, quand le Dévin Ariſtandre s'approchant du fils de Philippe, le fit reſſouvenir d'un ſonge qui lui avoit prédit depuis long-tems le meurtre de Clytus. Au ſouvenir de ce ſonge, Alexandre ſentit renaitre le calme dans ſon ame, & ce que n'avoient pu faire ni les pleurs de ſes courtiſans, ni les ſoins de l'Empire, fut l'ouvrage d'un ſonge rappellé à propos. C'étoit ce même Ariſtandre qui avoit eu la gloire de fixer l'incertitude de Philippe, au ſujet d'un ſonge bien plus inquiétant. Philippe, quelques jours après ſon mariage avec Olimpia, ſongea que malgré les larmes de ſa jeune épouſe, il lui ſcéloit d'un cachet la porte des plaiſirs, & qu'un lion énorme étoit gravé ſur le cachet. Philippe allarmé de ce ſonge, le prit dabord pour un avis que les dieux

lui donnoient des outrages qu'Olympia feroit un jour à la foi conjugale ; ses courtisans, suivant l'usage, pensèrent comme lui, & c'en étoit fait peut-être de la liberté de la Reine, si Aristandre n'eut déclaré au Prince que les dieux l'informoient par ce songe, de la grossesse de sa femme ; explication hardie, mais qui heureusement fut justifiée.

L'autorité des songes étoit telle chez les Grecs, que les Philosophes qui parloient fort librement des dieux, étoient très-réservés sur l'article des songes, qu'ils respectoient comme les messagers de la Divinité. Artèmidore se rendit très-célébre sous Antonin le Pieux, par son habileté à expliquer les songes, & il laissa plusieurs écrits sur cette matière, dans lesquels on trouve tous les principes, toutes les regles & toutes lesdécisions de l'art orino-

critique.

critique. Les découvertes qu'il fit dans cette sçience lui donnérent beaucoup de réputation : ce fut lui, qui après bien des récherches, décida le premier que quand un voyageur songe qu'il a perdu la clef de sa maison, c'est un signe assuré que quelque suborneur est dans les bras de sa fille. Toutefois, Artémidore, malgré le grand succès de ses ouvrages, ne fit point oublier les grands hommes qui avant lui avoient écrit sur l'orinocritique : tels étoient Artémon de Milet, Démétrius de Phalère, Apollodore, Cratippe, Aristandre, Dénis de Rhodes, Appollonius, Epicharmis, Straton, & une foule d'autres que je ne nomme point, mais dont le poids & le grand nombre prouvent combien jadis on comptoit sur les songes pour connoitre l'avenir.

Je sçais bien qu'aujourd'hui peu de gens éclairés voudroient se

charger de défendre cette ridicule doctrine : je sçais que chacun veut que l'on croie de lui qu'il méprise les songes : mais combien y en a t'il sur qui ces mêmes songes ne fassent pas la plus forte impression ? A cet égard ainsi qu'à beaucoup d'autres, nous voulons paroître plus sensés, mieux instruits, plus philosophes que les anciens ; & nous sommes pourtant tout aussi superstitieux, mais beauconp plus vains qu'eux. A qui arrive-t'il quelqu'accident facheux, quelque sinistre événement, qu'il ne lui ait été annoncé par un songe ? Quelle mere a perdu ou son fils ou sa fille, que quelques jours auparavant, elle n'ait été agitée par un songe allarmant ? La médisance & la frivolité épuisées dans la plûpart des cercles subalternes, de quoi s'entretien-t'on ? n'est ce pas de l'inquiétude qu'a causé quelque pénible rêve ? On est très-

fort persuadé que les songes ne sont que des illusions ; on est bien éloigné de leur donner la plus légére créance ; cependant on ne laisse pas d'avoir la tête embarrassée de celui qu'on a eu ; il étoit si singulièrement caractérisé ; les circonstances qui l'ont accompagné, étoient si exactement conformes à ce qui est arrivé dépuis, qu'on seroit presque tenté d'ajouter quelque foi aux songes.

Le peuple, moins ambitieux de paroitre ce qu'il n'est pas, avoue ingénument ses préjugés, ses foiblesses & ses superstitions. Il croit aux songes ; il le dit, & met sans balancer, dans la nombreuse classe des esprits forts, des incrédules, quiconque refuse d'y croire. Aussi n'aurai-je garde de dire que c'est être vraiement impie, que d'attribuer les songes à la divinité, qui seule, pourroit les envoyer à nous, s'il étoit vrai qu'ils

renfermassent le présage de l'avenir. Je n'aurai garde de dire que cette manière de nous avertir, toujours douteuse, incertaine, pleine de confusion, seroit on ne peut pas plus indigne de lumières d'une intelligence céleste. J'avouerai que s'il y a des songes prophétiques, ce sont ceux qui s'éloignent totalement de la théorie du sommeil. Il est possible que ceux-là nous instruisent des événemens futurs; mais je n'en connois point de cette espèce.

Avec un peu plus de physique, les Anciens se seroient épargné le soin de nous transmettre bien des erreurs & des superstitions. Ils auroient vû, par exemple, que le sommeil n'étant que l'état d'immobilité du corps, quand le défaut d'esprits dans les organes a suspendu les opérations des sens extérieurs; la lâcheté des nerfs, & la compression de leurs fibres,

tombées les unes ſur les autres, empêchent néceſſairement les impreſſions faites par les objets extérieurs de paſſer avec ordre & netteté dans le cerveau. Ils auroient vû qu'alors les rêves n'ont, & ne peuvent avoir pour cauſe que le mouvement rapide, précipité, irrégulier, incohèrent, interrompu des eſprits animaux dans les capſules du cerveau ; que ces eſprits agités ſans régularité, paſſant & repaſſant de cellule en cellule, il faut néceſſairement qu'ils pénétrent au hazard dans quelques-unes des traces faites pendant la veille par les objets extérieurs, & qu'auſſi-tôt ils excitent dans l'ame l'idée de ces mêmes objets. La volonté ne dirigeant plus la courſe de ces eſprits, qui ne peuvent paſſer dans le corps, parceque tous les orifices des nerfs leur ſont fermés ; il faut qu'ils ſe répandent en déſordre dans le

cerveau : ils en ébranlent à la fois plusieurs parties ; ils en r'ouvrent plusieurs vestiges, qui ouverts, retracent à l'ame des idées disparates, décousues, qu'elle a conçues en des tems fort éloignés, & qui, conséquemment, n'ont entr'elles aucunes liaison, nulle apparence de bon sens.

Or, s'il n'y a point, & s'il ne peut pas y avoir des rêves qui ne soient produits par cette course irrégulière des esprits animaux dans les vestiges du cerveau; ne faut-il pas que ce soit cette course désordonnée, qui venant à r'ouvrir les traces trop profondes qu'ont fait sur nous, dans notre enfance même, les contes monstrueux dont on nous a bercés, nous persuade que nous voyons & que nous entendons des fantomes, des spectres, & mille autres objets tout aussi bizarres, tout aussi insensés; mais auxquels l'imagination échauffée & l'esprit avili par

la superstition, sont dans la constante habitude de supposer de la réalité ?

CHAPITRE X.

Des Fantômes, Spectres, ou Revenans.

C'Est à la crainte, au trouble de l'esprit, à la chaleur de l'imagination, à la force des impressions reçues ; enfin à l'asservissement à la superstition que les spectres, les fantômes, les revenans sont redevables de l'existence qu'on leur suppose, & de la terreur qu'inspire leur fantatisque présence. De tous les préjugés c'est ici le plus général. On le trouve établi chez toutes les nations ; parceque chez tous les peuples, des images imprévues, des bruits soudains, inattendus, des circonstances imposantes, des pas-

ſions impétueuſes agitent l'imagination, & meuvent les organes, qui fortement ébranlés, violemment frappés, ſans qu'il y ait aucun objet extérieur qui les affecte, le montre à l'ame tout de même que s'il étoit préſent. On croit partout aux fantômes, aux revènans, aux ſpectres; parceque partout les hommes ſe ſont fait des idées fauſſes qui leur impriment de la frayeur & du reſpect, qui pénêtrent leur ame de terreur, & qui ſont le tourment des eſprits foibles. La peur des ſpectres eſt générale enfin, parceque très-peu de perſonnes ont aſſez de raiſon & de philoſophie pour examiner, de ſang froid, la cauſe de ces terreurs, quand elle agit, le principe de ces vaines images, quand on croit les appercevoir, le méchaniſme de ces apparitions, quand elles viennent glacer le cœur d'effroi. D'ailleurs, comment ne pas

croire aux fantômes ; on en rapporte tant de faits, on en raconte tant de choses ; & ces faits, ces recits sont constatés par tant de preuves ? Comment ne pas croire aux apparitions, on y a cru dans tous les tems, & elles sont autorisées par tant de grands exemples, & par l'expérience de tant d'hommes éclairés ?

Avant que de parler des exemples particuliers, j'examinerai par les faits mêmes, à quelles causes cette superstition doit & son origine & son autorité.

La crainte de la mort si naturelle à l'homme, & la conviction intime, ou le desir pressant de l'immortalité de l'ame & de sa réunion future avec le même corps qu'elle a animé sur la terre, ont fait partout instituer des fêtes funéraires & de lugubres cérémonies. Ces fêtes, ces cérémonies furent d'abord tout aussi simples

que ceux qui les avoient instituées. Peu à peu on ajoûta à ces premières fêtes, soit pour rappeller plus fortement l'idée de la réunion de l'ame avec le corps, soit par des motifs d'intérêt & de domination de la part des innovateurs; on y ajoûta, dis-je, des décorations imposantes, des tableaux funèbres, de plus tristes cérémonies; enfin un appareil plus terrible, plus ténébreux, & dont l'effet fut d'étonner l'esprit, & d'effrayer l'imagination. C'étoit jadis, par exemple, une cérémonie bien solemnelle, bien auguste aux yeux des peuples idolâtres, que l'usage où ils étoient d'offrir de somptueux repas aux dieux des enfers. La superstition qui va toujours croissant, quand elle s'est une fois introduite, inspira bientôt à ces mêmes peuples de rendre aux mânes des morts les mêmes honneurs qu'on avoit rendus jusqu'alors à

la cour infernale. L'ignorance, ou plutôt la bisarrerie humaine offrit des festins aux morts pour appaiser leurs ames. L'appareil de ces festins, le silence profond qui y régnoit, l'obscurité du lieu où se faisoit cette cérémonie, les spectacles des tombeaux, des ossemens, des crânes, des corps à demi consumés qu'on y voyoit à la pâle lueur des torches funéraires; l'abbatement, la consternation des convives, leurs soupirs & leurs gémissemens, les bras qu'ils tendoient, en pleurant, vers le cadavre, à qui ils sembloient demander de venir prendre part au festin : quels objets plus capables d'épouvanter la multitude ! Aussi regarda-t'on comme un des plus sacrés devoirs de la religion, l'usage & la solemnité de ces fêtes nocturnes. Comment cette cérémonie s'est-elle communiquée d'une nation à une autre ? Les dif-

férens peuples anciens & modernes qui sont dans l'usage constant de manger sur les tombeaux, ont-ils puisé cette coutume dans le délire de leur propre superstition? C'est ce qu'il n'est pas possible de découvrir à travers le nuage qui dérobe même à leurs yeux l'origine de ces tristes festins. En Egypte, où l'on avoit tant de respect pour les morts, & où les tombeaux inspiroient tant de vénération, l'usage des repas funèbres & nocturnes étoit inviolablement observé. C'étoit par là que les Egyptiens terminoient toujours la solemnité des enterremens. A Rome également, les funérailles étoient toujours suivies d'un repas taciturne que l'héritier donnoit aux parens & aux amis du mort, dans le lieu même où reposoient ses cendres.

Jadis dans la Courlande & dans la Sémigalle aussitôt qu'un citoyen

avoit rendu le dernier soupir, on le paroit de ses plus beaux habits, on mettoit dans ses mains, ou à côté de lui une somme d'argent fixée par la coutume, & quelques alimens; on l'enfermoit dans un cercueil, & on le portoit au tombeau, qui étoit toujours loin des villes, dans un champ, ou dans une forêt. Là on découvroit le cercueil, & l'on offroit à manger au cadavre : pour l'engager à prendre de la nourritute les conducteurs du convoi funéraire mangeoient, & régaloient tous ceux qui avoient été invités; & c'eut été une indécence, si quelqu'un d'eux eut manqué, la coupe à la main, de saluer le défunt, & de l'inviter à boire.

Dans les premiers tems on n'offrit aux ames que du miel, du vin, de la bierre, du lait, des œufs, du pain, de la viande, & de l'eau: mais à mesure que les ténébres

de l'ignorance devinrent plus épaisses, les mœurs furent moins simples, & la superstition donna de la férocité aux hommes. Ils crurent que les ames de ceux qui s'étoient plu dans le carnage, aimeroient beaucoup mieux humer du sang que de manger des légumes. Cette folle & cruelle idée inspira d'abord aux peuples l'idée de répandre sur les tombeaux quelques gouttes de sang humain: bientôt les femmes, les esclaves, les captifs, & les concubines qui avoient appartenu à ceux dont on vouloit honnorer la mémoire, expirèrent sous les couteaux des sacrificateurs. C'étoit au milieu de ces affreuses hécatombes, au bruit des gémissemens des victimes, & sur leurs membres palpitans que les amis du mort faisoient les repas funéraires : c'étoit alors qu'animés par le vin & par l'horreur du spectacle, ils appelloient le

mort : c'étoit alors que croyant voir ſon ame ſous la forme d'un ſpectre hideux, d'un fantôme effroyable, ils lui diſoient d'un ton lugubre & mal aſſuré : *ami, ſpectre, fantôme ! tu t'es lève du fond de ton tombeau ; eſt-ce pour venir avec nous, pour boire, & manger comme nous ?* Quand ce feſtin barbare étoit fini, qu'on croyoit l'ombre ſatisfaite, qu'il n'y avoit plus de malheureux à immoler, & que les convives peut-être ſentoient au fond du cœur le tourment du remords, ils quittoient bruſquement la table, conjuroient le fantôme, que leur imagination fortement échauffée leur montroit comme s'il eut été préſent, de ſe retirer, & ſurtout de ne pas nuire aux plantes des jardins, aux fruits de la campagne. Ces mêmes cruautés, ces mêmes cérémonies étoient religieuſement obſervées par les Sauvages de l'Amérique.

Encore dans quelques contrées de la Louisiane, aussitôt qu'une femme, *chef* de la peuplade, ou *noble*, c'est-à-dire, de la race du soleil, est morte, on étrangle sur sa tombe douze petits enfans & quatorze grandes personnes pour être enterrés avec elle; & la même superstition qui a fait immoler ces victimes, les change en autant de fantômes que les Sauvages de la peuplade croyent voir toutes les nuits errer sur les tombeaux.

Les coutumes les plus bisarres sont fondées sur quelque principe : celui de ces repas funèbres est, comme je l'ai dit, la conviction, ou le desir de l'immortalité de l'ame. De cette opinion les Anciens, ainsi que les Sauvages des tems modernes, ont conclu que puisque l'ame est immortelle & toujours sensible, elle doit donc être flattée des honneurs qu'on lui rend. Une autre erreur est venu gros-

sir, & rendre plus féroce cette superstition. Les Anciens croïoient que les ames séparées des corps, se plaisoient aux lieux où leur première enveloppe étoit ensévelie : ils croyoient qu'errant sans cesse autour des sépulcres, & la fatigue de cet exercice diminuant leurs forces, elles avoient besoin d'alimens; enfin, qu'elles humoient le vin des libations, qui, répandues sur la poussière, étoient bientôt absorbées, & ne laissoient sur la surface du sol aucune trace d'humidité. Ils pensoient encore que les ames entendoient & recevoient avec reconnoissance les prières & les alimens qu'on leur offroit : qu'elles fécondoient les terres de ceux qui les avoient honnorées; & que spectres dévastateurs, elles s'attachoient à tourmenter par de soudaines apparitions, ceux qu'elles avoient quelques raisons de haïr, ou dont elles vouloient se

venger. Enfin, ce n'étoit pas assez pour les Anciens que de donner aux ames dégagées de la matière, toutes les passions qui les avoient agitées, quand elles avoient été unies avec les sens ; ils étoient persuadés encore qu'elles lisoient dans l'avenir comme dans le passé ; qu'elles annonçoient à ceux dont elles avoient reçu des bienfaits, les événemens futurs, les disgraces, les revers, les maladies, la mort même, & toujours par des apparitions.

Quelle folie autorisoit ces fables ? L'avarice des Prêtres qui régnoient par la crainte sur la superstition ; leur orgueil qui étoit intéressé à laisser végéter le peuple dans la terreur & l'ignorance. Ils étonnoient sans cesse l'imagination des foibles par des contes effrayans, & souvent par des tours de charlatanisme dont eux seuls connoissoient & faisoient agir les

ressorts. Pour comprendre aisément combien les ténébres du paganisme ajoûtoient de préjugés aux erreurs de l'ignorance, il suffit d'observer quelle est encore de nos jours l'opinion du peuple sur les apparitions. Il suffit d'examiner s'il est quelque village, quelque hameau où la plûpart des Laboureurs ne soient pas persuadés du retour des ames sur la terre : les apparitions sont fréquentes chez eux: il en est peu qui n'aient vû des spectres, ou revènans. Eh comment ne croiroient-ils pas en avoir vû ? Sont-ils plus éclairés, plus courageux, plus intrèpides que les Anciens qui leur ont transmis ces chimères & ces superstitions ?

Quand, barbare à force de vertu, le féroce Brutus eut résolu de poignarder César ; quand à l'instant de cet assassinat, & prêt à se couvrir du sang de son ami, de son bienfaiteur, de son pere,

ſuivant l'opinion commune: quand Brutus échauffé par le patriotiſme, accablé par avance ſous le poids des remords, vit, ou crut voir un ſpectre s'attacher à ſes pas, lui reprocher l'horreur du parricide qu'il alloit commettre, & le dévouer aux furies; ſon imagination étoit aſſez troublée pour lui repréſenter des ſpectres, des fantômes. Il racontoit cette effroyable apparition à Caſſius, qui moins criminel que lui, & n'ayant pas dumoins à craindre d'outrager la nature, dit à Brutus, ſuivant Plutarque; *je ſuis perſuadé, ô Brutus! que vous avés cru voir un ſpectre vous demander compte du ſang que vous allés faire couler: mais ne penſez-vous point auſſi que les ſoins qui agitent votre ame, que le trouble de votre eſprit, que l'extrême fatigue de vos ſens, les ténèbres de la nuit, l'humanité & le patriotiſme qui combattent dans votre cœur, ne*

soient pas asses forts pour altérer vos idées, pour exalter votre imagination au point de créer des fantômes, des spectres, des furies? Pour moi qui ne crois pas aux démons, & moins encore qu'ils se rendent visibles &c. Cependant, ce même Cassius, si fort au-dessus de la crainte, si fort persuadé qu'il n'existe ni dieux ni démons, & que la vision de Brutus n'a été que l'effet du trouble de son ame; ce même Cassius a t'il eu dans la suite plus de courage, plus de constance & de fermeté que Brutus? Guerrier jusqu'alors intrépide, fier ennemi d'Antoine & du Triumvirat, ne crut-il pas aussi voir un spectre dans sa tente; & ce fantôme produit par les mêmes causes qu'il avoit dévoilées avec tant de vérité dans l'aventure de Brutus, jetta la terreur dans son ame, enchaina sa valeur, & le lendemain son bras jusqu'alors indomptable,

resta sans force dans le champ de Philippes, & se laissa ravir l'honneur de la victoire.

Drusus, l'un des plus grands hommes que l'ancienne Rome ait produits, avoit porté ses conquêtes jusqu'aux rives de l'Elbe, lorsqu'une femme d'une taille gigantesque, & habillée à la manière des Barbares, se présentant soudainement à lui: *que cherches-tu*, lui dit-elle, *insatiable conquérant, fuis, & vas loin d'ici terminer le cours de ta vie, que la Parque s'apprête à te ravir*; & le spectre disparut. Dion & Suètone, qui rapportent cette apparition, croyoient l'un & l'autre aux fantômes, ainsi que Drusus, qui, à supposer la certitude de ce fait, avoit trop entendu parler à Rome, d'auspices, de prodiges, de fantômes & de genies malfaisans, pour se douter, comme l'observe M. Bayle, " que quelqu'un d'une

taille extraordinaire parmi les habitans du pays où il étoit, se fut présenté comme un spectre ; car il est ttès-vraisemblable qu'on a eu plus d'une fois recours à un pareil stratagème. "

Mais pourquoi chercher de tels exemples chez des peuples dont le culte, la religion & les Prêtres ne tendoient qu'à accréditer cette superstition ? Il est tout naturel que remplis de la fausse doctrine du retour habituel des ames sur la terre, les Egyptiens, les Grecs & les Romains crussent, ainsi que la plûpart des nations sauvages, aux apparitions, aux spectres, aux fantomes. Mais ce qui ne me paroit point du tout naturel, & ce qui néanmoins est vrai, tant sont inconcevables les caprices de la raison humaine, c'est que les mêmes fables, les mêmes préjugés, repandent parmi nous tout autant de terreur. Ce que j'aurois encore de la peine à ctoi-

re, si les faits n'étoient bien constatés, c'est que parmi nous, des hommes qui se sont rendus célèbres par leurs lumières, & plus encore par les efforts qu'ils ont faits pour combattre les opinions reçues, ayent été les plus susceptibles de ces sortes de terreurs paniques; qu'ils n'ayent pû s'empêcher de frémir aux seuls mots de fantômes, de revènans, de spectres. Tel a pourtant été, dit-on, le fameux Hobbes, l'honneur de l'Angleterre, & l'un des plus célèbres écrivains du dernier siècle. Hobbes, cet homme que la liberté de sa philosophie, la nouveauté & la hardiesse de quelques-unes de ses propositions, firent passer pour athée; ce même Hobbes, dit l'estimable Auteur qui a écrit sa vie, a été accusé d'avoir eu peur des fantômes, de ces même fantômes dont il a nié l'existence; & sa crainte étoit telle,

telle, qu'il n'osoit demeurer seul, quoiqu'il fut, disoit-il, bien persuadé qu'il n'y a point de substance distincte de la matière.

Si l'on dit que naturellement timide, quoiqu'assés courageux pour lutter contre la vérité, Hobbes n'a pas trouvé dans sa raison asses de force pour s'élever dans sa conduite, comme il s'est élévé dans ses ouvrages, au-dessus des premières impressions qu'il avoit reçues; comment conciliéra-t'on l'inconcevable contradiction qui règne dans les écrits d'un homme moins célèbre que Hobbes, mais aussi sçavant & tout au moins aussi philosophe? M. Hanov, illustre Professeur & Bibliotécaire à Dantzic, a combattu avec tout l'avantage que peut donner la vérité, les superstitions & les préjugés de la plûpart des Peuples anciens & modernes, au sujet du retour des ames & des apparitions: toute-

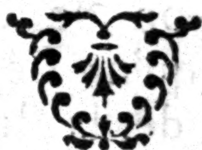
fois dans ce même ouvrage paroissant oublier ses réflexions & ses raisonnemens, il raconte avec la gravité d'un ancien habitant de Sémigalle, la fabuleuse aventure, suivant lui, arrivée à Flaxbinder, plus connu sous le nom de *Johannes de curiis*. L'inconduite, dit M. Hanov, l'intempérance & la débauche furent la seule occupation de Flaxbinder dans sa jeunesse. Un soir, tandisqu'il se plongeoit dans l'yvresse des plus sales plaisirs, sa mere vit un spectre, qui ressembloit si fort par la figure & par la contenance à son fils, qu'elle le prit pour lui-même. Ce spectre étoit assis près d'un bureau, couvert de livres, & paroissoit profondèment occupé à méditer & à lire tour-à-tour. Persuadée qu'elle voyoit son fils, & agréablement surprise, elle se livroit à la joye que lui donnoit ce changement inattendu, lorsqu'elle en-

tendit dans la rue la voix de ce même Flaxbinder qui étoit dans la chambre. Elle fut horriblement effrayée ; on le ſeroit à moins : cependant ayant obſervé que celui qui jouoit le rôle de ſon fils, ne parloit pas ; qu'il avoit l'air ſombre, hagard & taciturne, elle conclud que ce devoit être un ſpectre ; & cette conſéquence rédoublant ſa terreur, elle ſe hâta de faire ouvrir la porte au véritable Flaxbinder. Il entre, il approche ; le ſpectre ne ſe dérange pas. Flaxbinder pétrifié à ce ſpectacle, forme, en tremblant, la réſolution de s'éloigner du vice, de renoncer à ſes deſordres, d'étudier ; enfin d'imiter le fantôme. A-peine il a conçu ce louable deſſein, que le ſpectre ſourrit d'une horrible manière, jette les livres & s'envole. On ſent qu'un homme qui raconte d'un ton auſſi perſuadé de telles viſions, eſt bien près de voir

des fantômes : aussi ne serois-je point étonné si dans la suite des ouvrages posthumes de M. Hanov, & qui doivent, dit-on, paroitre incessament, on lit quelques rècits d'apparitions. M. Hanov avoit, malgré la supériorité de ses talens, tout autant de préjugés, d'imagination & de crédulité qu'il en faut pour voir des spectres.

Je dirai donc avec M. Bayle, qu'il ne faut point accuser d'imposture tous ceux qui protestent avoir vû des fantômes : car les contes qu'ils ont lûs, ou qu'ils ont entendu faire de ces sortes d'apparitions, ont pu laisser dans leur cerveau une trace si profonde, que les esprits animaux n'y sçauroient plus tomber, sans exciter fortement l'idée d'un spectre.« Si une vive attention à ces objets, accompagnée de crainte, ébranle l'imagination, soyez assuré que l'action des esprits animaux sur cet-

té trace, sera plus forte que l'action de la lumière sur les nerfs optiques. L'imagination alors sera plus forte que la vue, & peindra les objets comme présens; desorte qu'encore qu'on soit éveillé, on croira voir une chose qui n'est point présente aux yeux, mais seulement aux sens internes,,. Qu'étoit-ce donc jadis, quand on laissoit croire au peuple, soit à Rome, soit ailleurs, & surtout au peuple de la campagne, non-seulement la possibilité du retour des ames sur la terre, mais encore la fréquence de ces retours, & toujours pour demander, disoient les sacrificateurs avides, de riches Hécatombes, des secours mercenaires, de vénales expiations ?



CHAPITRE XI.

Les erreurs & les superstitions sont-elles toujours pernicieuses? Les plus cruelles ont-elles été toujours aussi, & sont-elles encore les plus généralement répandues?

MACHIAVEL, je ne me souviens plus dans quel de ses discours politiques sur Tite-Live, prétend que quand les mœurs publiques sont tout-à-fait corrompues, c'est du sein même de leur corruption qu'on peut tirer des moyens propres à ramener les cœurs à la vertu. Il dit encore que quand les loix ont été violées, méconnues, outragées; c'est aussi sur les vices, le desordre & la confusion de cette espèce d'anarchie; qu'un Législateur habile peut fonder la stabilité d'une législation nouvelle. Mon dessein n'est pas d'examiner ici la justesse

ou la fausseté de ces opinions. Je demande seulement si on ne peut pas dire la même chose des superstitions accréditées chez les peuples de l'antiquité, & de celles qui sont adoptées par quelques Nations sauvages de nos jours ; de ces superstitions, qui ne sont qu'une violation manifeste de la saine raison, un oubli du bon sens? Ne pouroit on pas du sein des abus même & des maux que produisent les superstitions reçues chez ces peuples, tirer le plan d'un nouveau culte, mieux dirigé, mieux ordonné, plus raisonnable, & plus avantageux à la société ? Si cela est, les superstitions, ces maladies populaires, ces préjuges vulgaires, qui ne sont tout-au-plus qu'une preuve sensible de l'extrême foiblesse de l'esprit humain, ne sont pas en elles mèmes aussi pernicieuses qu'on le dit communement. Presque tous les Sçavans

ont néanmoins soutenu le contraire: on a même pensé si singulièrement à ce sujet, que bien des Auteurs, d'ailleurs très-estimables, ont regardé comme un problême difficile à résoudre, la question de sçavoir si l'irréligion est plus à craindre que la superstition? Ce qui me paroit étonnant, c'est que les Ecrivains les moins exempts d'erreurs, de préjugés, de superstition, tels que Plutarque & la plûpart de ceux dont il s'appuye, soient précisément ceux qui décident avec le plus de confiance que l'athéisme est incomparablement moins dangéreux que la superstition. Lipse, qui croit qu'à tout prendre, l'athéisme est plus pernicieux, met cependant la superstition au rang des plus grands maux: (*o! utraque magna pestis, sed illa crebrior, hæc deterior*). Bayle qui, très souvent, pense & décide avec justesse, mais qui plus souvent encore ne cherche

qu'à donner des doutes, fait à ce sujet un argument qui me paroit très-foible. "La superstition, dit-il, qui s'insinue sous le masque de la piété, n'étant qu'une image de la religion, séduit l'esprit de l'homme de telle sorte, qu'elle le rend son jouet : d'où il est clair qu'elle est plus pernicieuse que l'irréligion; car elle pousse au crime, non seulement sans remord, mais en persuadant qu'on obéit à Dieu; ensorte qu'elle fait franchir les barriéres de la raison, & tous les sentimens d'humanité ; & qu'il n'y a plus bientôt de ravage qu'elle ne fasse dans l'esprit & dans le cœur".

Mais, sont-ce là les caractères de la superstition ? Ne sont-ce pas les effets de la superstition irritée par la contradiction, & non la superstition en elle-même, que Bayle a confondu avec le fanatisme ? Or, qui ne sçait que la supers-

tition cesse où le fanatisme commence ; qu'il y a autant de distance de l'un à l'autre, que de la vivacité à l'extrême folie, de la chaleur tempérée du printems, à l'ardeur brûlante de la canicule ? Qui ne sçait que si c'est par la superstition que les peuples ont quelquefois été mènés, c'est presque toujours par le fanatisme que les séditieux sont parvenus à rompre les fers dont ils se sont cru chargés ? Qui ne sçait que si le fanatisme est le plus dangereux fléau de tout gouvernement, la superstition en a été souvent l'appui le plus solide, comme je le prouverai bientôt par des faits authentiques. Fondés sur de mémorables exemples, des Ecrivains judicieux ont avancé que rien n'est plus nécessaire dans les Etats. *Nulla res*, dit Quinte-curce, *efficacius multitudinem regit quam superstitio*. Quelque inconstant que soit le Peuple,

ajoute-t'il ensuite, s'il a une fois l'esprit frappé d'une vaine image de religion, il obéira mieux à des fourbes qui se diront inspirés, qu'a ses Chefs & à ses Magistrats.

Toutefois, est-ce là encore le caractère de la superstition ? il me semble que non; que Quinte-curce s'est trompé, ainsi que Bayle, & qu'il a, comme lui, confondu la superstition avec le fanatisme. Je conviens qu'il faut beaucoup d'attention pour distinguer ces deux mobiles des actions des hommes. l'un dangèreux & perfide, l'autre utile, quand il est conduit par une main habile. Encore même est-il arrivé dans mille circonstances, que la superstition s'est changée fanatisme, quelques précautions qu'on ait prises pour la contenir dans ses bornes; c'est une matière inflammable, toujours prête à s'embraser, pour si peu qu'on approche le flambeau de l'enthousiasme.

Il est vrai qu'il y a des préjugés populaires si stupides & si minutieux, que leur progrès est peu à craindre : bien des gens pensent même que fussent-ils généralement adoptés, ils ne pourroient jamais être d'aucune facheuse conséquence. Qu'on prenne garde cependant : plus ces superstitions sont absurdes, plus elles disposent les esprits à en recevoir de plus insensées, & plus aussi elles préparent les voyes du fanatisme, & de la sédition. Ainsi la plus petite conduit à la plus grande, & toutes, tôt ou tard, au détestable fanatisme, où elles vont se perdre, com- les eaux des fleuves dans le vaste océan. C'est d'ailleurs, c'est précisément par ces minutieuses & stupides opinions qu'on a toujours conduit les hommes, dans les tems d'ignorance ; c'est par elles qu'alors l'ambition s'est préparé des soldats, les usurpateurs des complices, les factieux des bras ac-

coutumés au meurtre, au parricide... Je m'arrête, Lecteur, ai-je besoin de citer des exemples?

Il suffit, comme l'ont observé les Ecrivains les plus sensés, d'avoir eu une fois l'art de persuader les simples; il suffit d'être parvenu à aveugler le patriotisme des bons citoyens, pour les rendre bien-tôt les défenseurs des propositions les plus cruelles, les plus féroces même, soit en matière de culte, soit en matière de gouvernement. Ce fut par les prestiges de la superstition que dans ces tems de trouble & de sédition, si funestes à la France, des factieux parvinrent à inspirer au peuple les idées les plus fausses de la divinité. *Les uns*, disoit alors Montagne, *font accroire au monde qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas; les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mémes, ne sçachant pas pénétrer ce que c'est que croire. Les hommes dirigent comme*

ils veulent, ce qu'ils nomment la foi; ils se servent de la religion: ce devroit être tout le contraire. Sentez, si ce n'est par nos mains que nous la menons, à tirer comme de cire, tant de figures contraires, d'une régle si droite & si ferme. Ceux qui l'ont prinse à gauche, ceux qui l'ont prinse à droite; ceux qui en disent le noir, ceux qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes entreprises, s'y conduisent d'un progrès si conforme en débordement & injustice, qu'ils rendent doubteuse & malaisée à croire la diversité qu'ils prétendent de leurs opinions, en chose de laquelle dépend la conduite & loi de notre vie, . . Voyez l'horrible impudence de quoi nous pelotons les raisons divines, & combien irreligieusement nous les avons & rejettées & reprinses, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publiques, &. &c.

Graces à la Philosophie & à

la décadence, au discrédit des Lettrés des siècles d'ignorance, nous n'avons plus à les craindre, ces jours de fanatisme, ces tems d'orage & de sédition; mais pourquoi ne les craindrions nous plus? N'est-ce pas parceque leur cause n'a plus la même activité? Toutefois, qu'on laisse s'accréditer encore les préjugés éteints, & l'on éprouvera bien-tôt la même fermentation, & l'on verra les mêmes sçènes.

C'est une vérité, dit Ciceron à Atticus, que nous cherchons envain à nous dissimuler; nous sommes aujourd'hui tels que les hommes ont été dans tous les tems: fiers, audacieux & insolens dans la prospérité; timides, lâches & stupides au plus leger revers. Nous sommes éclairés, mais c'est par cela même que nous pouvons être éblouis. Sçavans & philosophes, nos peres se croyoient au-dessus de la

crainte ; mais leurs yeux étoient-ils frappés de quelque phénomène étonnant, extraordinaire, & dont jamais il n'y eut eu d'exemple ; on voyoit aussitôt le peuple consterné, courir en foule aux pieds de ses Devins, aveugles interprêtes des décrets du destin, & qui, suivant l'usage, ne manquoient pas de prononcer qu'il n'étoit pas possible que, corrompus autant que les Romains l'étoient, le ciel irrité contre eux, ne leur envoyât le fléau qui les affligeoit.

Mais n'est-ce pas, disoit Lucien, le plus cruel & le plus dangereux des fléaux que cet empire absolu qu'ont toujours eu les imposteurs sur la crédulité publique ? Non, la docilité de tous les peuples de l'antiquité & leur soumission à la témérité des opinions, à la bisarrerie des interprétations de ceux qui se sont dit inspirés ; le despotisme de leur autorité, malgré la petitesse de leurs idées,

l'inconséquence de leurs décisions, & l'absurdité des erreurs qu'ils ont repandues, suffisent, ce me semble, pour prouver la nécessité des préjugés & des erreurs populaires.

En effet, si elles n'étoient pas nécessaires ces erreurs, d'où viendroit cette unanimité de tous les peuples de la terre, à les admettre, à les autoriser, & à les respecter ? Je ne parle pas ici seulement des peuples sauvages, mais des Nations les plus instruites, le plus sagement gouvernées & les mieux policées. Quelle étoit à ce sujet, la manière de penser des Romains, de ces hommes si fiers de leur grandeur, si vains de leurs connoissances, si orgueilleux de la sagesse de leur gouvernement ? Elle étoit mille fois plus absurde que celle de nos paysans les plus grossiers; & cependant elle étoit un des plus solides appuis de la

sûreté publique. Quelle voix impérieuse convoquoit les assemblées du Sénat & du peuple ? La superstition. Quelle force irrésistible arrêtoit tout-à-coup ces mouvemens séditieux, ces guerres intestines, ces terribles dissentions qui menacèrent tant de fois d'une ruine entière la république & l'empire ? La superstition ? A Rome, libre, indépendante & jalouse de son autorité, quel étoit l'arbitre de la guerre & de la paix ? Qui concluoit les traités, qui les faisoit exécuter ? N'étoit-ce pas aussi la superstition ? Mais à qui la république confioit-elle les droits de répandre l'erreur ? Aux plus illustres & aux plus distingués de ses citoyens, soit par l'éclat de la naissance, soit par la célébrité des talens.

On sçait que les fonctions comiquement sublimes des Augures ne se bornoient pas à contempler

le vol des oiseaux, à interprêter leur chant, leur manière de boire & de manger. On sçait que les Aruspices tiroient aussi des conséquences des accidens les plus communs; qu'ils trouvoient des présages dans les événemens les plus ordinaires; & que les oracles qu'ils prononçoient, quelque insensés qu'ils fussent, étoient reçus avec vénération, & leurs ordres remplis avec exactitude. On sçait enfin que tout chez les Romains, comme parmi beaucoup de Nations modernes, offroit à l'imagination des présages heureux ou malheureux: une coupe fortuitement renversée, de l'huile répandue, la rencontre d'un lièvre ou d'un serpent, l'entrée inopinée d'un chien noir dans une maison, la fuite d'un loup ou d'une bèlette de la droite à la gauche, &c. Qu'étoit-ce encore quand quelque Visionnaire venoit dire

au peuple assemblé, qu'il avoit entendu un bœuf articuler des mots, ou qu'il étoit tombé une pluie de sang, une grêle de pierre; que sans nulle apparence d'orage le tonnerre avoit grondé, &c.

Les Romains que nous trouvons si foibles, si timides à cet égard, différoient de quelques Nations modernes, en ce que chez celles-ci le peuple seul croit fortement aux préjugés les plus minutieux; aulieu que les Romains croyoient également à toutes les superstitions; aussi sur quels objets la législation des Augures ne s'étendoit-elle pas? Pline raconte qu'une de leurs loix les plus sacrées défendoit sévérement aux femmes de tourner leurs fuseaux en passant par les grands chemins, & de les porter découverts; parceque, disoit la loi, le mouvement des fuseaux découverts nuisoit infiniment à l'abondance & à la matûrité des fruits.

CHAPITRE XII.

Continuation du même sujet.

CEs Augures romains ne laissoient pas, malgré leur majesté, d'être souvent des personnages très-risibles. Ils étoient gravement fourbes, & même assez indécemment impies. Ce qu'il y avoit, à mon avis, de plus pénible dans leur charge, c'étoit d'être sérieux dans les fonctions les plus bisarres que la folie humaine ait jamais instituées. Ils ne rioient jamais dans l'exercice ridicule de ces fonctions; ils prononçoient d'un ton auguste, des oracles fort bouffons; & c'est là ce qui les distinguoit des interprêtes, ou plus cruels, ou plus comiques, des arrêts du destin chez la plûpart des autres peuples. Dans l'Isle Formose, ce sont toujours des femmes qui

remplissent cette importante dignité. Ce sont elles qui annonçent la volonté des dieux. Elles prononcent, ou plutôt elles balbutient des discours très-bizarres ; elles font des contorsions fort singulières; elles poussent des hurlemens affreux; & quand elles se sont bien échauffées à force de cris, de mouvemens rapides, & de gestes outrés, elles s'arrêtent tout-à-coup, s'écrient qu'elles voyent les dieux, se roulent violemment par terre, montent sur les toits des pagodes, se découvrent jusqu'au dessus de la ceinture, se fouètent jusqu'à se déchirer, lâchent tout aussi abondamment qu'elles peuvent, leur urine sur la foule dévote. Après cette opération, qui n'est pas la moins plaisante, elles se dépouillent entièrement, descendent toutes nues, & se lavent en présence des spectateurs émerveillés. A Madagascar ce sont en-

core les femmes qui ont l'avantage, exclusif de parler à la divinité; & c'est par leur bouche que la divinité ne manque pas de recommander au peuple de croire aux jours, aux heures, aux instans heureux ou malheureux. Aussi les femmes de Madagascar croiroient-elles avoir commis un crime presque impossible à expier, si ayant eu le malheur d'accoucher dans un tems déclaré sinistre, elles avoient négligé de faire dévorer leur enfant par les bêtes féroces, de l'avoir enterré vivant, ou au moins de l'avoir étouffé.

Ainsi l'homme toujours aveugle, & partout stupidement féroce, a constamment aimé à se représenter l'Etre suprême sous les traits d'un tyran destructeur, avide de carnage, & toujours altéré du sang de ses enfans, comme si Dieu pouvoit se plaire à voir égorger en son nom, ses plus parfaites

créatures. C'étoit, dit Hérodote, ce principe farouche qui inspiroit aux Scythes d'immoler la centième partie de leurs prisonniers à Mars exterminateur. C'étoit également cette fausse & cruelle idée qui engageoit les Gétes à renoncer, une fois tous les ans, à la douceur & à la bienfaisance de leur caractère. Ils s'assembloient, & celui d'entr'eux que le sort désignoit pour porter les vœux de ses concitoyens au barbare Zamolxis, étoit précipité tout nud du faîte d'une tour sur un bataillon hérissé de javelots ; si la victime expiroit à l'instant, la Nation enchantée croyoit que Zamolxis étoit satisfait de l'hommage; mais si le malheureux respiroit après sa chûte, les Gétes consternés le regardoient comme un méchant réprouvé par Zamolxis, & l'affreux sacrifice recommençoit encore. Jamais pendant son régne, raconte

raconte Diodore, Amestris ne négligea de faire enterrer, une fois chaque annèe, douze hommes vivans, ni de sacrifier quatorze enfans des plus illustres & des premières Maisons de ses états; & jamais ses stupides Sujets ne manquèrent d'attribuer le bonheur de ce régne & la gloire de l'empire à la réconnoissance des dieux pour la piété de la Reine. Oléarius observe qu'autrefois les Sybériens se disputoient l'honneur de périr sous le couteau des Prêtres, que les plus Riches même corrompoient pour en être égorgés. Une suite de désastres que le sang des citoyens sacrifiés n'avoit pû arrêter, fit changer l'ordre des sacrifices : le peuple décida que ce seroient les Prêtres qu'on immoleroit ; parceque leurs ames plus pures étoient aussi plus dignes d'aller offrir aux dieux les vœux de la patrie. Voyez, s'écrie Ka-

empſer, les fanatiques Japonnois entourer & ſuivre le char qui porte dans les rues la ſtatue d'Amida, idole affreuſe & toujours enſanglantée: voyez les plus zélés de cette troupe frénétique céder à leur yvreſſe, accourir, percer la foule, ſe jetter ſous les roues du char, qui écraſe leurs membres, & trouver de grandes douceurs dans la plus cruelle des morts. D'autres, ajoute Villela, croyant devoir à Amida ou à Xaka un ſacrifice ſolemnel, aſſemblent leurs amis, leurs parens, les Prêtres & le peuple; ils ſe font attacher une énorme pierre au col, & on les lance dans la mer. Quelques-uns aiment mieux mourir publiquement de faim; quelques-autres penſent qu'en s'étranglant ils ſe rendront plus agréables à la divinité; d'autres en avalant du poiſon; pluſieurs en ſe perçant le ſein d'un poignard, conſacré dans le

temple à ce barbare uſage. Phillips, Roger & Baldæus racontent qu'ils ont vû les imbéciles habitans du Maduré & des rives du Gange aller interroger leurs Prêtres, pour ſçavoir d'eux qu'elle eſt l'auſtérité, & quels ſont les tourmens qu'ils doivent éprouver, afin de deſarmer les dieux : les uns ſont condamnés à reſter aſſis ou dèbout, dans la même attitude, pendant pluſieurs années ; les autres à porter des chaînes accablantes ; quelques-uns à reſter pendant un tems fixé, ſuſpendus par les pieds au-deſſus d'un bucher embraſé;les plus opulens finiſſent par aſſouvir l'avarice des Prêtres qui leur font croire qu'ils ont reçu du ciel la permiſſion de tranſporter ſur les vaches les péchés des riches Indiens; expiation ruineuſe, puiſqu'elle coute, pour la faute la plus légère, deux cens vaches au moins, qui, une fois

chargées des fautes des pécheurs, appartiennent aux Bramanes. Ces Prêtres imposteurs n'ont-ils pas persuadé encore aux habitans du Maduré que le démon se plait à entrer dans le corps des plus riches, d'où il ne pourra sortir qu'à force de trésors, de terres & de vaches qu'on offrira aux Prêtres, & de coups de bâton que ceux-ci donneront dans le temple aux prétendus possédés ? Le dernier des trois Voyageurs, Baldæus, dit qu'il y a à Canara, entre Cananor & Mongalor, une espèce d'ordre religieux, fort puissant, & respecté jusqu'à l'idolâtrie : tous ceux, ajoute-t'il, de cet ordre ont tout ce qu'ils désirent, & ne font rien: leur unique occupation est de rester dans les pagodes, &, à des jours marqués, de sortir nuds dans les rues, les parties de la génération ornées de sonettes ; lorsqu'on les entend passer, les femmes

de toute condition, la Reine même & ses filles se hâtent d'accourir à eux, de s'incliner, de prendre, & de baiser . . . Quel monstrueux mêlange de zèle & d'indécence, de vice, de crapule & de dévotion! Que font ces Hottentots, serrés les uns contre les autres, les bras croisés, les yeux stupidement baissés, dans un profond silence, & prosternés devant un vase plein de lait? Ils demandent au ciel, répond Choisy qui les a vus, de la pluye & des paturages.

Combien la superstition a dégradé les hommes; jusques à quels excès de folie & de barbarie elle les a portés! Il y a dans le Pégu un temple où l'on renferme les filles les plus belles & de la plus haute naissance: ces vierges sont servies avec le plus profond respect; elles jouissent des honneurs les plus distingués; mais tous les

ans une d'elles est solemnellement sacrifiée à l'Idole de la nation. C'est un beau jour pour tout le peuple, excepté pour la victime, que le jour de ce sacrifice : c'est communément la plus belle des vierges consacrées qui a l'honneur d'être choisie : le prêtre la dépouille, & le barbare l'étrangle, fouille dans son sein, en arrache le cœur, & le jette au nez de l'Idole.

Dans cette Isle Formose dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, il y a encore une superstition qui mérite d'être rapportée : il est défendu aux femmes d'accoucher avant l'age de 35 ans, & c'est le comble de l'abomination que de violer cette loi : toutes celles qui deviennent enceintes avant le tems prescrit, courent se prosterner aux pieds de la Prêtresse, qui les foule inhumai-

nement à ſes pieds, juſqu'à ce qu'elles ſoient avortées.

Les ſuperſtitions des Giagues ſont moins douces que celles des habitans de l'Iſle Formoſe & du Pégu; auſſi y ſont-ils plus fortement & plus religieuſement attachés; car il eſt bon d'obſerver que, par une raiſon inconcevable, plus un culte eſt abſurde & cruel, plus le peuple le pratique. Un Giague ſe croit invulnérable quand, après avoir pilé un de ſes enfans dans un mortier, & l'avoir fait bouillir avec quelques racines, de l'huile & quelques végétaux, il en a compoſé une pâte, dont il a eu ſoin de ſe frotter. Le Roi des Giagues ne ſort qu'une fois l'année de ſon palais, ou, pour parler plus juſte, de ſon antre. Cette fête eſt ſolemnelle & attendue par ſes courtiſans avec d'autant plus d'impatience, que le Prince fait égorger, ſuivant l'uſage, tous

ceux qui se rencontrent sur son passage, & qu'il donne gracieusement à manger à sa suite. La Reine des Giagues (ce peuple est plus souvent gouverné par des Reines que par des Souverains) observe aussi fort réligieusement un autre usage très-ancien dans ses États. Quand elle a déclaré la guerre à quelque puissance étrangère, avant que d'entrer en campagne, elle fait assembler devant elle ses plus belles Sujettes & ses plus beaux guerriers; là, sous ses yeux, ils jouissent dans mille différentes attitudes, des plaisirs de l'amour: le peuple & la Souveraine croyent que rien n'est plus propre à se rendre le ciel favorable que cette singulière cérémonie. Les Giagues pensent, à cet égard, comme pensoient jadis les Babyloniens; car on sçait que chez eux les femmes étoient obligées de se prostituer au moins pendant tout un

jour dans le cours de la vie, en expiation de leurs fautes : ce préjugé étoit même si fort, & il alla si loin, qu'une femme, de quelque haut rang qu'elle fut, ne pouvoit, sans crime, se refuser aux desirs du premier Etranger qui vouloit jouir d'elle pour se purifier. Or, qui a dit aux Giagues qu'ils ne font qu'imiter les Babyloniens ? Les habitans de la Grande-Java vont, à la plus légère incommodité, trouver leurs Prêtres, qui leur demandent s'ils ont envie de mourir ; au moindre signe de consentement que donnent les malades, les Prêtres se jettent sur eux, les égorgent, & se répaissent de leur chair. A Lao.... Mais mon dessein n'est pas de rassembler ici toutes les superstitions qui inondent la terre. Je n'écris que pour m'amuser, pour m'instruire, & ces images affligeantes ne peuvent me plaire, ni m'éclairer.

CHAPITRE XIII.

Si par-tout où il y a des hommes, il y a aussi des superstitions? quels avantages procurent-elles? de quel bien peuvent-elles être?

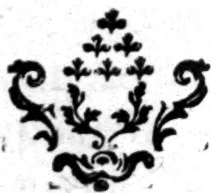
D'UNE très-grande utilité. Je conviens qu'à considérer seulement les maux que la superstition a causés, elle est très-pernicieuse; mais si je fais attention aux ressources qu'elle offre pour réunir les hommes divisés, irrités, & prêts à s'entre-détruire, aux moyens qu'elle présente de rétablir l'ordre & les loix, où regnoient l'anarchie & la confusion, aux projets qu'elle dicte pour fonder ou étendre de nouveaux gouvernemens: si je réfléchis aux voyes qu'elle prépare à sa propre destruction, quand le culte qu'elle a institué, est dégénéré en pratiques

totalement absurdes; quand ses ténèbres épaissies ont aveuglé tous les yeux, & abruti tous les esprits. Alors je vois, alors je suis forcé de convenir que les superstitions sont tout au moins aussi utiles qu'elles ont d'abord été pernicieuses. C'est ainsi que dans les mains d'un habile Chymiste les poisons se changent en remèdes actifs. Heureuse la Nation, qui, lorsque son ignorance, ses préjugés, ses superstitions sont parvenues à leur plus haut dégré d'aveuglement & de stupidité, produit un imposteur, un ambitieux, un homme de génie qui par de nouvelles erreurs, moins grossières & moins avilissantes, tire ses compatriotes de l'abime où ils étoient tombés; quand même par la séduction de l'imposture & de l'enthousiasme, il les conduiroit dans un précipice nouveau, mais moins profond & moins affreux que celui dans lequel ils

ont été ensevélis. Tels étoient les Arabes, quand Mahomet forma l'audacieux projet de fonder un puissant empire sur les débris des superstitions publiques, d'opposer l'erreur à l'erreur, de placer & l'autel & le trône sur les ruines des anciens préjugés, & de donner à ses concitoyens une législation nouvelle, de les assujettir au joug du despotisme. La législation qu'il leur donna, la doctrine & la religion qu'il rétablit, sont, à la vérité fortsuperstitieuses; mais cette doctrine & ces loix, sont aussi plus élevées, plus nobles, moins absurdes que le culte bisarre & le gouvernement insensé des tribus qu'il se proposa d'asservir. Mahomet réussit au-delà de ses espérances: le génie de sa nation, l'éclat de la vérité, les charmes de l'erreur, tout le servit, tout le favorisa, tout concourut à l'exécution de ses hardis pro-

jets. Il n'eut été qu'un enthousiaste ridicule, ou un factieux redoutable partout ailleurs qu'en Arabie: le hazard le plaça dans une époque heureuse, & la seule qui put seconder ses vûes; car s'il fut né plutôt, son hypocrisie & son ambition eussent échoué contre le fanatisme des superstitions, qu'il lui fut plus aisé d'éteindre, quand le feu de leur première fermentation fut passé; & s'il fut né plus tard, les Arabes plus éclairés n'eussent jamais voulu se prêter à ses visions. Il suffit en effet de sçavoir dans quel siècle Mahomet naquit, & quel étoit à sa naissance le peuple qu'il subjugua, pour se convaincre de la justesse des moyens qu'il prit, les plus surés qu'il put mettre en usage pour établir sa domination. J'avoue que plus sage, plus modéré, plus vertueux, il eut pu, ingénieux & éloquent comme il l'étoit, éclairer l'Ara-

biedu flambeau du catholicisme; mais il est vrai aussi que Mahomet vouloit regner; & le catholicisme ne l'eut pas élevé sur le trône. Dailleurs, les Arabes abrutis par la grossièreté de leurs vieilles superstitions, eussent-ils eu la force de soutenir l'éclat de l'auguste vérité? C'est ce qui reste à décider d'après une esquisse légère, mais exacte, des préjugés reçus & respectés alors chez les Arabes, & un recit abrégé des premiers succès de Mahomet, inconnu presque à tous ceux qui ont écrit sa vie; les uns trop prévenus en sa faveur, & les autres trop animés contre ses impostures.



CHAPITRE XIV.

Des Arabes lors de la naiſſance de Mahomet.

LA religion des Arabes, leur culte, leurs cérémonies étoient plus biſarres encore que leur légiſlation, plus ridicules que la forme de leur gouvernement. Eſclaves & républicains en même tems, ſoumis au joug du deſpotiſme, & fiers des loix qu'ils impoſoient à celui qui étoit revêtu de la ſouveraineté, ils avoient un Roi, & n'avoient point de maitre. Le hazard qui plaçoit le Prince ſur le trône, y élèvoit auſſi ſon ſucceſſeur; car la couronne n'étant point héréditaire, il n'y avoit aucun ordre de ſucceſſion, à moins qu'on ne veuille donner le nom d'ordre & de régle à la coutume inſenſée qui diſpoſoit de

la suprême autorité. Quand le Prince étoit parvenu au trône, le premier enfant qui naissoit dans une des familles nobles de l'Arabie, étoit aussitôt déclaré l'héritier présomptif du sceptre. Dès l'instant que le Prince recevoit la couronne, on inscrivoit sur une liste toutes les femmes nobles qui se trouvoient enceintes : on les gardoit avec soin, elles étoient servies respectueusement ; & la première qui accouchoit d'un enfant mâle, donnoit un Roi à la Nation. Cet enfant, désigné successeur du Prince régnant, recevoit une éducation peu conforme à la sublimité du rang qu'il devoit occuper ; c'est-à-dire, une éducation presqu'aussi grossière & tout aussi superstitieuse que le reste des Arabes. Le bonheur d'être né le premier pendant le régne du Souverain, assuroit, il est vrai, des droits au trône, mais ne suffisoit

pas pour s'y aſſeoir. Le peuple s'aſſembloit, & après une courte délibération, il conféroit ſolemnellement la ſouveraineté à l'enfant indiqué par le ſort. Le jour du couronnement arrivé, le peuple s'aſſembloit encore, & remettoit le ſceptre dans les mains du nouveau Souverain, qui dès ce même jour perdoit entièrement la liberté. Auſſitôt qu'il étoit proclamé, il lui étoit défendu de ſortir de ſon palais, où il étoit de la décence que la Nation le crut inceſſamment occupé à tenir les rênes du gouvernement. Cette loi de vivre renfermé dans ſon palais, étoit ſi forte, ſi ſacrée pour le Roi, que ſes Sujets ſe croyoient dans la néceſſité de le lapider, ſi dans quelque circonſtance que ce fut, méditée, ou fortuite, il entreprènoit de l'enfreindre. Mais s'il rempliſſoit cette obligation dans toute ſa rigueur, il étoit aſſuré de

trouver dans ses peuples la fidelité la plus inviolable ; il étoit obéi, quels que fussent ses ordres ; sa puissance étoit absolue, & l'exécution de ses volontés n'éprouvoit aucune contradiction.

Les Mahométans donnent le nom d'*état d'ignorance* au tems qui précéda la mission de leur Prophète : ils ont raison ; quoique ignorans encore, ils sont fort éclairés, eu égard aux Arabes de ces siècles Jamais la superstition ne fut portée aussi loin, & jamais elle ne regna aussi impérieusement sur les esprits, qu'elle regnoit en Arabie avant la naissance de Mahomet.

En effet, les Arabes végétoient dans les ténébres de l'idolâtrie ; ils adoroient les étoiles, & rendoient un culte tout extraordinaire aux anges. Les images de ces deux ordres de divinités subalternes étoient les grands & perpétuels

objets de la vénération publique. Les Arabes prioient ces images de vouloir bien s'intéresser pour eux auprès des signes qu'ils représentoient, afin que ceux-ci, anges, étoiles, ou planettes, présentassent les prières publiques & les vœux particuliers au grand Allah, Taahla, seul Dieu suprême, immense, éternel, infini.

Quelques Auteurs très-éclairés sur la plûpart des usages de cette nation, mais très peu sur son culte, & que M. Sale a trop litteralement suivis, ont prétendu que, suivant les Grecs, les Arabes n'adoroient que deux divinités, Orotalt & Alilat, ou Bacchus & Uranie. Jamais les Grecs n'ont écrit rien de semblable sur le culte de cette Nation : ils sçavoient que les Arabes n'admettoient qu'un dieu supérieur, & qu'ils reconnoissoient une quantité prodigieuse de déesses inférieures, (*Alilakal*) divi-

sées en étoiles, en planêtes, en anges.

A l'étonnante bisarrerie de ce culte, à la grossièreté de la doctrine des Arabes, qui croiroit que leur superstition s'établit sur les débris d'une sçience utile & longtems florissante chez eux ? Qui croiroit qu'ils ne devinrent insensés, stupides, fanatiques que quand ils commencèrent à préférer l'obscurité de l'ignorance à la lumière des arts ? Il y a bien de l'apparence que ce ne sera point Mr. Rousseau de Génève, qui a fait avec tant d'éloquence & des preuves si fausses la satyre des sçiences. Que pourroit-il répondre à des faits qui lui démontreroient que les mœurs des Arabes ne se sont corrompues qu'à mesure qu'ils sont devenus ignorans ? Car, avant ils ne consultoient les astres, & n'observoient leurs changemens, qu'afin de se guider dans

leurs courses maritimes, & de régler, suivant la variété des saisons, la suite intéressante de leurs travaux champêtres. Quand le goût pour le luxe, leur molesse, & l'activité des Nations voisines eurent restraint le commerce des Arabes, & que l'expérience leur eut appris à connoitre les tems des opérations rustiques, ils cessèrent de consulter les astres ; ils cessèrent aussi de cultiver les sçiences & les arts, & ne manquèrent pas, confondant par ignorance, les effets avec les causes, d'attribuer la variété des saisons, les tempêtes, les naufrages, toutes sortes d'événemens à la diversité des aspects des corps célestes. Chacune des sept planêtes eut un temple; les murs de la Mecque furent élevés dans la suite des tems sur les fondemens d'un temple érigé dans son origine à Saturne, ou Zolial. Il est vraisem-

blable que cette idolâtrie étoit déjà d'une très-grande antiquité quand les Pélasges vinrent s'établir dans la Grèce, puisque Pausanias assure que longtems avant, les fondateurs des Républiques grecques, les Arabes étoient dans l'usage de consacrer, soit dans les temples, soit dans les places publiques des statues aux étoiles.

Ce n'étoient là que les objets généraux de la superstition des Arabes. Ils adoroient encore d'un culte tout particulier quelques étoiles fixes, de même que quelques planètes. Masam, ou le Soleil, étoit la grande idole des Hamyarites, qui rendoient aussi un culte solemnel à l'étoile Al Deboram, ou l'œil de taureau, & à Laklim, Jadam, Al-Mohstari, ou Jupiter.

Abu Calsha, qui, suivant beaucoup d'Orientaux, a été le grand-pere maternel de Mahomet, con-

damna hautement cette vénération de ses compatriotes pour les étoiles indistinctement; & à la prodigieuse quantité d'objets de ce culte, trop étendu, disoit-il, pour être bien dirigé, il voulut qu'on y substituât l'étoile Syrius, la seule, suivant lui, qui méritât des temples, des Prêtres, des autels. Abu Calsha n'étoit ni fanatique, ni éloquent, ni imposteur; c'étoit un homme simple & seulement superstitieux, il ne réussit pas; les Arabes continuèrent d'avoir la plus haute idée de la puissance des étoiles qu'ils croyoient influer immédiatement sur la pluye, les vents, les ouragans; enfin sur tous les changemens qui arrivoient dans l'athmosphère.

L'ordre des divinités angéliques étoit beaucoup moins nombreux; les Arabes n'en adoroient que trois; *Allat-Al-Uzza* & *Manah*, qu'ils désignoient, ainsi que

leurs images qu'ils croyoient animées, sous le nom de Déesses.

Le systême philosophique des mondes habités n'est rien moins que moderne; car c'étoit un des points les plus sacrés de la doctrine des Arabes, qui ne doutoient pas que le soleil, la lune & les étoiles fixes ne servissent de demeure à des intelligences d'une nature moyenne entre l'homme & l'être suprême, qui dirigeoit les mouvemens de ces intelligences, comme l'ame gouverne le corps humaïn. Mais comme ces corps célestes ne se montroient pas toujours sur l'horison, les Arabes suppléerent à leur présence par des images qu'ils consacroient solemnellement comme nous l'avons dit, & où ils se persuadoient que ces intelligences venoient se renfermer, pour envoyer de-là leurs influences sur la terre & dans l'air, comme de leurs orbites mêmes.

Telle

Telles étoient les superstitions générales & communes à toute la nation : ce n'en étoit là cependant qu'une foible partie, & la plus raisonnable : car il y avoit encore parmi les Arabes, une étonnante quantité de superstitions d'une autre espèce, & bien plus inconcevables. Je ne m'arrêterai qu'à un très-petit nombre de ces préjugés; ils suffiront pour donner une idée de l'ignorance extrême des Arabes. Le détail de toutes ces absurdités a trop fatigué ma patience, pour que je veuille rendre à mes Lecteurs l'ennui que m'ont causé les Historiens de cette nation.

Plusieurs tribus Arabes, & principalement celles de Koreish, de Kénanah & de Salim, avoient pour objet de leur culte un arbre appellé *Acacia*. Celles de Hodhai & de Khozaah adoroient une large pierre sur laquelle le sang des victimes couloit presque sans cesse.

La tribu de Calb reconnoissoit pour dieu suprème le ciel, qu'elle représentoit sous la forme d'un homme : & l'idole *Sawa* étoit, sous les traits d'une femme, l'objet de la vénération de la tribu de Hamadan : quelques-uns ont prétendu que cette idole des Arabes n'étoit autre que le démon. *Yaghuth*, idole en forme de lion, étoit le dieu de la tribu de Madhai ; tandisque le dieu de celle de Morad, *Yaûk*, étoit adoré sous la forme d'un cheval. Enfin, la tribu d'Ad mettoit au premier rang des dieux, *Săkia*, *Hâfedha*, *Râzeka* & *Salema*. Ils croyoient que le premier leur donnoit la pluye, que le second détournoit les dangers, qu'ils tenoient les alimens du troisième, & ils attribuoient au quatrième le pouvoir de guérir les hommes de toutes sortes de maladies. Jupiter-Ammon & Bacchus étoient encore

en Arabie deux puissantes divinités.

Je ne finirois pas si je voulois nommer tous les dieux, toutes les idoles qui avoient des statues, des temples, des autels & des prêtres chez cette nation. Je dirai seulement que les objets de ce culte imbécile étoient infiniment plus nombreux que les divinités égyptiennes, grecques & romaines: je dirai que l'Arabie avoit une si grande quantité de dieux, que chaque Arabe en avoit un, & souvent deux pour patrons; qu'ils comptoient trois cent soixante idoles principales; ensorte qu'ils pouvoient changer d'objet de culte chaque jour de l'année. De toutes ces idoles celle que les Arabes adoroient avec la plus profonde vénération, étoit *Hobal*: son image sculptée représentoit un homme, d'une taille avantageuse, d'un air fier & maestueux, débout, & tenant dans

sa main sept fléches pareilles à celles dont les Arabes se servoient dans leurs dévinemens. *Hobal*, ainsi représenté, étoit environné d'anges & de prophêtes, qui paroissoient ses subalternes.

Outre ce dieu & ce grand nombre d'idoles, chaque Arabe, chef de famille, avoit une divinité, indépendante des autres, pour lui seul, dont il prenoit congé toutes les fois qu'il sortoit de sa maison, & qu'il ne manquoit pas de saluer également, aussitôt qu'il y rentroit.

Faut-il des preuves plus frappantes du goût excessif des Arabes pour la superstition ? Qu'on consulte les ouvrages de leurs Auteurs les plus anciens ; on y verra que toute pierre, pour si peu qu'elle fut large & applatie, étoit un dieu pour eux, & qu'ils n'eussent osé passer outre, sans lui renbre tous les honneurs divins : on y

verra que la tribu de Hanifa s'étoit stupidement fait un dieu d'une masse de pâte, paitrie solemnellement, & ridiculement consacrée.

Il est vrai que les Perses éclairèrent un peu ce culte ténébreux par les principes de la religion des Mages ; religion moins absurde dans ses dogmes ; mais qui au fond n'étoit ni plus satisfaisante, ni moins chargée de superstitions ; car personne n'ignore ce qu'il y avoit de raisonnable, & ce qu'il y avoit d'absurde dans la doctrine de Zoroastre, ou des deux principes.

Quoique l'Arabie eut plus de dieux que d'habitans, il y avoit pourtant une très-grande multitude d'Arabes qui ne croyoient ni aux idoles, ni aux dieux, ni aux superstitions de leur pays. Mais par un préjugé plus impie que ceux de leurs concitoyens, ils

n'admettoient ni une création passée, ni une résurection future; la formation de toutes choses devoit être, suivant eux, attribuée à la nature, & leur dissolution au tems. Quelques autres, & ceux-là passoient pour les plus sages, croyoient non-seulement à une résurection à venir; mais encore au rétablissement parfait de tout ce qui avoit existé sur la terre depuis l'origine du monde. Aussi, lorsque quelqu'un de cette secte périssoit, les autres avoient soin d'attacher près de son sépulchre le plus beau & le plus vigoureux de ses chameaux: on l'y laissoit mourir de faim, afin qu'il put porter le Rescussité dans l'autre monde, & le suivre partout où son destin le conduiroit. Quelques uns, mais ceux-ci étoient en petit nombre, avoient, en l'adoptant, totalement défiguré le sistême de Pythagore; ils étoient persuadés

que du sang qui est le plus près du cerveau, il se formoit un oiseau qu'ils nommoient *Hamah*, & que cet oiseau venoit à la fin du dernier jour de chaque siécle, visiter le tombeau de celui dont le sang avoit servi à le former. Il y en avoit même qui prétendoient que lorsque cet oiseau avoit été formé du sang de quelqu'un qui avoit été tué injustement, il étoit animé de l'esprit de vengeance qui eut agité celui qui l'avoit engendré, s'il ne fut pas mort; & c'est par un effet, disoient-ils, de ce ressentiment, qu'on l'entend répéter sans cesse ces terribles paroles : *oscûni*, *oscûni*, c'est-à-dire, *donnez-moi*, *que je boive le sang du meurtrier.*

Le judaïsme, ainsi que la religion chrétienne, avoit aussi percé en Arabie : mais le christianisme n'y garda pas longtems la pu-

reté de son éclat ; il y fut à-peine connu, qu'il y fut obscurci par les superstitions nationales.

Au-reste, les Arabes n'avoient pas autrefois ignoré l'art d'écrire; mais cet art, comme le reste de leurs connoissances, s'étoit totalement perdu dans les ténébres de l'ignorance : ensorte que les lettres y furent dans la suite méconnues, au point que Mahomet lui-même, qui reçut néanmoins une excellente éducation, n'en avoit aucune idée, & qu'il ne sçut pas même lire. Ce n'est pas que les Arabes n'ayent été dans tous les tems ingénieux, légers, & d'une imagination prompte, forte, élèvée : mais toute leur sçience se bornoit à composer sur le champ, ou des harangues, ou des piéces de poësie : on prétend même, mais il n'existe pas des preuves de cette assertion, que leurs discours étoient harmonieux & cadencés.

Leurs Écrivains postérieurs assurent que ceux dont l'éloquence parvenoit à engager le peuple à tenter quelque grande entreprise, ou à renoncer à quelqu'autre qui eut été trop périlleuse, étoient tout de suite honnorés par la nation du titre de *Khatel*, ou orateur; c'est encore le nom que les Mahométans donnent à leurs prédicateurs. On dit aussi que les Arabes, même dans leur état d'ignorance, ne discontinuèrent jamais de cultiver trois connoissances qui peuvent s'acquérir, dumoins imparfaitement, sans le secours des lettres; leur généalogie, l'histoire de leurs principales révolutions, & tout autant d'astronomie qu'ils croyoient en avoir besoin pour prévoir les changemens de tems, & pour interpréter les songes.

A l'excès de ces superstitions & de mille autres qu'il eut été trop accablant de raconter, on

sent déjà combien cette confusion de dieux, cette foule d'idoles, cette variété de sectes disposoient les Arabes à recevoir un nouveau culte, pour si peu qu'il se rapprochât de ce délire général. Une doctrine nouvelle, telle que celle qui fut reçue bientôt après, étoit d'autant plus aisée à se répandre, que les qualités morales des Arabes concouroient à l'accréditer. Il résulte, en effet, des écrits de leurs propres Auteurs, qu'à un très petit nombre de vertus les Arabes joignoient une corruption extrême & des vices grossiers. Les loix de l'hospitalité étoient pour eux des loix sacrées; ils recevoient avec les mêmes graces, la même générosité, les hommes de toutes les nations qui arrivoient dans leur pays, ou qui s'y égaroient. Ils regardoient comme le plus affreux des crimes, la dureté envers les malheureux. A-

fin que les Voyageurs pussent plus aisément reconnoitre les tentes pendant la nuit, les Arabes avoient soin d'entretenir de grands feux sur le sommet des montagnes. Ils ne promettoient pas facilement, mais leurs promesses étoient inviolables : jamais on ne vit un Arabe manquer à sa parole. Chez eux aussi la tendresse paternelle & l'amour filial étoient portés au plus haut dégré.

Mais ces vertus respectables étoient ternies par des vices odieux. Un esprit indomptable de rapine & de cruauté animoit les Arabes. Afin de se livrer impunément à ces penchans, & s'enrichir sans crainte d'être poursuivis, ils avoient creusé de distance en distance, des citernes dans leurs vastes deserts ; & ces citernes n'étant connues que d'eux seuls, ils étoient assurés que les armées ennemies qui voudroient venir à eux, périroient bien-

tôt de soif & de fatigue. En un mot, le brigandage & la piraterie leur étoient si naturels, qu'ils n'avoient point des termes pour exprimer le vol : ainsi, aulieu de dire : *j'ai enlevé*, *j'ai pris*, *j'ai volé*, un Arabe disoit ; *j'ai acquis*, *j'ai gagné*, *j'ai recueilli*. Qui croiroit qu'entrainés par une inclination aussi vile, aussi irrésistible, les Arabes étoient cependant, les uns envers les autres, d'une probité sûre, exacte, inaltérable, & que le vol de particulier à particulier, étoit puni avec la plus grande rigueur ?

Après l'idée que ce bisarre mélange de vices, de vertus, d'esprit, & d'ignorance, me donne de cette nation, il ne me reste plus qu'à réfléchir sur sa docilité, sur son empressement à recevoir, à adopter les erreurs & les superstitions qu'inventoient l'imposture, le fanatisme ; alors je ne serai point

surpris de la facilité que Mahomet eut à tromper ses compatriotes, ni du succès prodigieux de sa folle doctrine.

Il falloit à Mahomet un peuple tel que les Arabes; mais il falloit aussi pour tirer cette nation des tènébres où elle étoit plongée, un homme tout extraordinaire; hardi dans ses projets, constant dans leur exécution, fourbe adroit, imposteur seduisant, doux, ou cruel, suivant les circonstances. Or, tel fut Mahomet, comme on en jugera par le rècit des moyens qu'il mit en usage pour fonder l'Islamisme, & pour en assurer la propagation.



CHAPITRE XV.

Des différentes opinions sur Mahomet.

DOUTER un peu de tout avant de rien admettre : cette maxime est bonne ; elle est, quoiqu'on en dise, utile & très-judicieuse : ce fut celle de Platon ; ce fut celle de Socrate ; ce sera toujours celle de quiconque voudra découvrir la vérité. La vérité que tant de monde cherche, & qui echappe presque à tous, n'est pourtant pas toujours inaccessible ; on peut aller jusqu'à elle ; mais ce ne sera qu'après mille efforts & avec une peine infinie ; ce ne sera aussi qu'en perçant à travers le nuage des doutes qui l'environne, qui la couvrent, qui la dérobent à nos yeux. En effet, comme

dit le ſceptique Montagne, *à bien conſidérer la branloire de ce monde*, de quoi peut-on s'aſſurer ? Y a-t'il quelque certitude dans les matières ſenſibles ? Il n'y en a aucune dans les faits: il y en a tout auſſi peu dans les queſtions, ainſi que dans les opinions philoſophiques. Eh qui jamais s'eſt aſſuré d'un fait ? Qui l'a connu dans ſon exacte vérité ? Deux ou pluſieurs Hiſtoriens ont raconté le même événement ; ſont ils d'accord entr'eux ? Il s'en faut bien. Demandez à mille perſonnes quel fut le caractère d'un homme, qui s'eſt rendu célèbre par ſes vertus, ou par ſes crimes. Vous en aurez à coup ſûr mille differens portraits, & qui n'auront l'un avec l'autre aucun trait de reſſemblance. Il en eſt de même de tout: rien n'eſt ſûr, rien n'eſt évidemment démontré, unanimement décidé, quoique la vérité exiſte.

Il y a plusieurs personnages illustres de qui on n'a cessé de dire beaucoup de bien, & plus de mal encore. Ces deux opinions contraires sur le même sujet, sont répandues, & soutenues avec la même chaleur : chacun écoute, & adopte, non celle qui après un examen réfléchi, exact, impartial, lui paroit la plus sûre & la mieux prouvée; mais celle qui s'accommode le mieux à la paresse ou à la vivacité de son esprit, à ses passions, à ses préventions, à son attachement aux anciennes autorités. Nous, par exemple, nés sous un gouvernement sage & modéré, élevés dans les principes d'une religion toute pure, toute sainte, comment oserions-nous ou dire, ou croire que Mahomet n'a pas été le plus méchant & le plus scélérat des hommes? On nous l'a si souvent répété

pendant que nous ne pouvions faire aucun uſage de la raiſon ; on a pris ſoin de nous le dire tant de fois, pendant que nous n'avions aucune force pour diſcerner le vrai du faux ; on nous a tant de fois irrités contre lui, quand il ne nous appartenoit pas d'accuſer d'ignorance, de haine, ou de préjugés ceux qui nous inſtruiſoient ? Nous croyions, à cet âge, tout ce que l'on vouloit que nous cruſſions. Enſuite, les paſſions, les habitudes de l'enfance ſe ſont emparées de nous, avant que nous ayons eu le tems d'apprécier la valeur de ce qu'on avoit fait entrer dans notre eſprit. Depuis, quand la raiſon toute empreinte des contes dont nous avons été bercés dans nos premières années, on nous a appris la ſçience menſongère à laquelle les hommes donnent ſi mal-à-propos le nom *d'art*

de penser, art dont on a grand soin de ne nous donner les principes qu'après nous avoir ôté toute justesse de pensée, toute exactitude d'esprit ; alors, dis-je, nous entendons des gens à qui nous supposons de la raison & du bon sens, répéter, comme autant de vérités, les mêmes fables qui ont égaré notre enfance : que faire alors ? Comment échapper à l'erreur, quand tout vient l'étayer, & confirmer nos premiers préjugés ?

Mahomet a été un habile législateur ; il a fondé un vaste empire ; mérite-t'il l'estime ou l'exécration de la terre ? Plusieurs l'ont regardé comme un des plus grands hommes qui ayent paru dans le monde ; ils ne voyent en lui qu'un génie sublime, un jugement sain & toujours infaillible, mille excellentes qualités, toutes les vertus morales, toutes les vertus sociales : ses instructions, disent-ils,

étoient d'une profonde ſageſſe, ſes principes d'une ſolidité inébranlable, la religion qu'il annonça, vraie, pure, ſimple, & auguſte par ſa ſimplicité.

Quelques autres moins éblouis des ſuccès de Mahomet, qu'indignés de ſes fourberies, le peignent comme un impoſteur. Ce fut, s'il faut les en croire, un ſcélerat couvert de crimes, plein de vices, d'ambition, d'hypocriſie ; il fut cruel, ſanguinaire, barbare, audacieux, diſſimulé juſqu'aux derniers excès de la perfidie, corrompu, débauché juſqu'au dernier dégré de la dépravation. L'une de ces opinions eſt certainement fauſſe ; quelle des deux choiſir ; à quelle s'arrêter ? Ni à l'une ni à l'autre : l'enthouſiame a dicté la première, le fanatiſme, la ſeconde.

Mahomet ne fut, à mon avis, ni un monſtre, ni un homme de bien.

Il fut ambitieux, & pour le malheur du monde, il nâquit dans un tems & chez une nation très-favorable à ses hardis projets. Je n'entreprends point de combattre ses principes, sa doctrine & ses instructions; son édifice croule par sa propre foiblesse. Je ne veux me rétracer quelques traits de sa vie, qu'afin de me convaincre que c'est bien moins à ses talens, à son génie qu'il doit le succès de ses vües, de ses complots, de ses crimes, qu'à la disposition du peuple qu'il s'étoit proposé de subjuguer, au penchant des Arabes pour la superstition, à la molesse des Grecs, à la décadence de l'empire Persan, à la corruption générale des mœurs de ses compatriotes, à l'ignorance, aux préjugés & aux divisions qui régnoient alors parmi les Chrétiens d'Orient. Car ce furent là les principales causes qui concoururent à

l'établissement, aux progrès & à la stabilité de l'Islamïsme.

CHAPITRE XVI.

De la naissance de Mahomet.

LEs Editeurs de *Moreri*, sçavans fort estimables, mais souvent très-mal informés & trop légers dans leurs assertions, prétendent que Mahomet est né dans la lie du peuple : c'est un erreur, & ce n'est pas la seule qu'on trouve dans ce Dictionnaire, qu'on eut dû rédiger avec un peu plus de soin. Mahomet est sorti d'une des premières familles de la tribu de Koreish, qui étoit la plus ancienne & la plus distinguée des tribus Arabes. Ce fut méme l'élévation de sa naissance, le rang & l'autorité des parens du Prophète qui sécondèrent ses premières entreprises. Tous les Ecri-

vains raisonnables conviennent, d'après les Historiens orientaux, que Mahomet descendoit de Galeb, fils de Fahr, surnommé *Koreish*, guerrier puissant & rédouté. Il est aisé de voir les preuves de cette descendance dans Abulfeda, Pocock, Gagne, Al-Janabi, le Comte de Boulainvilliers, &c., Auteurs qui me serviront de guides dans la plûpart des faits que j'ai à raconter.

Abd'allah, pere de Mahomet, étoit fils d'Abd'al Motalleb, fils de Hashem, Prince des Koreishites, Gouverneur de la Mecque & Intendant de la Caaba. Les vertus de Hashem, sa générosité, ses exploits héroïques lui avoient fait donner le surnom d'*Alola* (*le sublime*) : il avoit de l'autorité sur les Chefs des tribus du voisinage, & tous les Grands de la nation le reconnoissoient pour leur superieur. Abd'allah qui é-

toit le mieux fait & le plus agréable des Arabes, épousa la belle Amenah, & non Emina, comme dît M Bayle dans son *Dictionnaire(art.* MAHOMET). Aménah étoit la plus aimable, la plus sage des jeunes filles de l'Arabie, & d'une des premières Maisons de sa tribu.

Ce fut de ces époux que Mahomet réçut le jour; il nâquit à la Mecque le premier lundi du mois que les Arabes appellent le *premier Rabi.* Cette époque se rapporte au 22 Avril de l'année 578 de l'ére chrétiènne, 6163 ans depuis la création. Quand Mahomet eut commencé de répandre sa doctrine, il dit à ses confidens, & tous les Ecrivains de sa religion n'ont pas manqué de dire d'après lui, que sa naissance avoit été précédée & suivie d'une étonnante quantité de prodiges, plus extraordinaires les uns que les autres. Je n'en rap-

porterai que quelques-uns, afin de donner une idée de la crédulité des Arabes, & du génie de l'imposteur qui les persuadoit.

Au même instant, disent tous les Auteurs Mahométans, où le Prophète sortit du sein de sa mere, une lumière éclatante brilla d'un feu tout extraordinaire dans la Syrie entière; elle éclaira les villes, les villages, les châteaux, & les places publiques. Mahomet, continuent-ils, sorti à peine du sein de la belle Amenah, s'échappa des mains de l'Accoucheur, & se jettant à génoux, le visage élevé vers le ciel, il prononça d'une voix ferme & distincte, ces mots sacrés, *Allah, Achar, Allah, &c*; c'est-à-dire, *Dieu est grand: il n'y a qu'un Dieu, & je suis son Prophéte.* Ceux qui furent témoins de ce prodige, restèrent pendant quelques momens tout surpris, tout stupefaits

faits de crainte, de respect & d'admiration. Revenus de leur premier étonnement, ils prirent ce merveilleux enfant, l'examinèrent, & le considérant avec attention, ils observèrent qu'il étoit circoncis, & qu'il étoit venu au monde, les vaisseaux ombilicaux coupés. Tout le monde convient que la seconde fois que Mahomet articula des sons, les démons, les mauvais génies, les esprits de ténébres furent précipités du haut des étoiles & des signes du zodiaque, dans les abymes éternels, & que dès-lors seulement ils cessérent d'animer les Idoles, de rendre des oracles, de séduire & de pervertir l'espèce humaine.

Ce fut aussi dans les mêmes circonstances, disent toujours les Docteurs Mahomètans, que les Persans virent pour la première fois s'éteindre sur l'autel le feu sa-

cré de Zoroastre, qui pendant plus de mille ans avoit brûlé sans interruption. A l'instant même où ce feu s'éteignit, une partie du palais du Roi de Perse s'écroula, & la sécousse fut si violente, que quatorze fortes tours qui composoient cette partie, tombèrent sur leurs fondemens. Cosroés qui régnoit alors, fut effrayé de ces prodiges : il appella le *Mubadam*, ou le grand Pontife des Mages, & lui ayant demandé ce que lui présageoient ces désastres : grand Roi, répondit le Mubadam, écoute, & tremble. J'ai eu la nuit dernière un songe dont le souvenir remplit mon cœur de trouble & mon ame de terreur. J'ai vû un chameau vigoureux & plein de fierté, combattre quelque tems, & terrassé bientôt par un cheval Arabe. Je pleurois sur le sort du vaincu, quand un nouveau spectacle est venu m'agiter. J'ai vû le

Tigre impétueux enfler ses flots, surmonter ses bords, & inonder la campagne. Malheureux Roi ! ce songe est peut-être un avertissement que les dieux m'ont envoyé, pour t'apprendre par ma bouche, que dans peu tu recevras quelque funeste nouvelle du côté de l'Arabie. Cosroés plus effrayé du songe du Pontife que de la chute de son palais & de l'extinction du feu sacré, dépêcha promptement un messager vers Nooman, Prince Arabe, auquel il ordonna de venir incessamment, & d'amener avec lui un habile Interprêtedes songes. Nooman vint, accompagné du sçavant Abd'al Mallih. Cosroés raconta à l'Interprête Arabe tous les prodiges qui venoient d'arriver. Abd'al ne se sentant pas assez illuminé pour expliquer tant & de si surprénantes choses, pria Cosroés de lui permettre d'aller consulter son on-

cle, l'infaillible Satih, qui étoit le Devin le plus célébre de l'Arabie. Cosroés y consentit, & Satih répondit à son neveu : dis au Roi Cosroés; ô Roi ! voici ce que le dieux t'annoncent: la chute de ces quatorze tours, ce tremblement de terre, l'extinction du feu sacré, ce fier chameau terrassé par un cheval Arabe, ce débordement du Tigre signifient visiblement la chute de la famille royale des Sassanides, & la conquête de l'Empire Persan, après les régnes de quatorze Rois.

Pendant que ces phénomènes & ces présages sinistres affligeoient Cosroés, la joie pénétroit de ses transports la famille du nouveau prophète. Le septième jour après sa naissance, Abd'al Motalleb, son grand pere, invita les principaux Koreishites à un grand festin; ils s'y rendirent tous : sur la fin du répas, ils prièrent le sa-

ge Motalleb de donner, suivant l'usage, un nom à son petit-fils. Je le nomme Mahomet, s'écria le Vieillard d'un ton d'inspiration. Pourquoi donc, dirent les Koreishites, vous éloigner ainsi de nos anciennes coutumes, & par quelle raison refusez-vous de donner à cet enfant le nom de quelqu'un de sa famille? *Puisse*, répliqua Motalleb, *puisse le Très-haut glorifier dans le ciel celui qu'il a créé sur la terre! car* Mahomet *signifié* LOUÉ, GLORIFIÉ.

Un malheur imprévu vint changer en tristesse & en larmes les douceurs que goûtoit Motalleb, & le bonheur de sa famille. Mahomet n'avoit que deux mois quand Abd'allah, son pere, mourut à Yathreb, petite ville qui depuis a pris le nom de *Médine*, c'est-à-dire, la Ville du prophête. Je ne sçais dans quels Auteurs Bayle a trouvé que ce fut deux mois a-

vant la naissance de son fils qu'Abd'allah mourut : quels qu'ils soient, ils se sont trompés ; les Ecrivains orientaux sont tous d'accord sur la date de cette mort, qu'ils placent à la fin du second mois de la vie de Mahomet.

Accablée de la perte qu'elle venoit de faire, tout entière à la douleur, & noyée dans ses larmes, Amenah dans le trouble qui l'agitoit, n'étoit point en état d'allaiter son fils ; elle le confia d'abord à Thawiba, Servante de son oncle, & ensuite à la jeune Halima, de la tribu des Saadites. Celle-ci emporta son nourisson dans le désert, où son mari vivoit avec la petite tribu des Saadites, séparée du reste des Arabes.



CHAPITRE XVII.

De l'enfance de Mahomet.

BIEN des Philosophes prétendent que tous les hommes naissent avec le même caractère, les mêmes dispositions, en un mot, la même inclination au bien & au mal ; & que ce n'est que l'éducation qui les rend vertueux ou méchans, doux ou cruels, impies ou réligieux. Une foule d'exemples semblent prouver le peu de certitude de cette opinion; car on ne voit que trop souvent la même éducation inspirer à un enfant le goût de la vertu, & développer dans le cœur de l'autre l'amour & le germe des vices. Mais quelle éducation n'eut point échoué contre l'irrésistible penchant de Mahomet à l'imposture & à l'ambition? Ce penchant

étoit en lui si fort, si naturel, que sa langue n'étoit pas encore déliée, qu'il faisoit des efforts pour exprimer les idées de fraude dont son ame étoit occupée; ses premiers sons furent des expressions de fourberie & de mensonge. Soit que son imagination fut frappée des contes effrayans qu'il avoit entendu raconter aux Arabes qui l'entouroient; soit que dès-lors il voulut essayer ce que peut l'imposture sur des esprits crédules, il en imposa un jour à Halima & à son époux, qui s'étant éloignés pendant quelques heures, le trouvèrent étendu par terre, le corps couvert de sueur, la bouche écumante, les yeux égarés, ses vétemens déchirés, dans un désordre extrême. Etonnés de le voir dans cet état, ils l'intérrogèrent, & il leur répondit que deux hommes grands & robustes étoient venus à lui, qu'ils l'avoient obligé de lut-

ter contr'eux ; que malgré la foiblesse de son âge, il avoit longtems combattu, mais qu'enfin ils l'avoient terrassé, & lui avoient ouvert le ventre. Ce discours plus étonnant dans la bouche de cet enfant, que la violence de l'état où il paroissoit avoit été, fit croire à Halima que Mahomet avoit eu quelque vision extraordinaire, & déjà elle ajoûtoit foi à cette folle rèlation, quand son époux moins crédule, & l'examinant de plus près, dit à sa femme qu'il falloit au-plutot porter cet enfant à sa mere; parcequ'à cette écume, à la sueur dont il étoit couvert, & aux convulsions qui l'avoint agité, il ne doutoit pas que ce ne fut là une attaque d'épilepsie. La suite prouva la justesse de cette observation.

Halima se hâta de rendre Mahomet à sa mere, qui mourut trois ans après, & le laissa occupé de

grandes vûes, quoiqu'âgé à-peine de six ans, & dans la plus dure indigence. Motalleb, son grand-pere, le prit dans sa maison, & l'aima plus tendrement que ses propres enfans. Deux ans aprés, la mort enleva Motalleb, qui avant d'expirer, chargea Abu-Taleb, l'ainé de ses enfans & frere utérin d'Abd'allah, de prendre soin de Mahomet. Abu-Taleb eut pour son jeune pupille des sentimens vraiment paternels; il l'aima autant qu'un pere tendre peut aimer son fils unique, & il prit lui-même le soin de l'élever dans le commerce; car les Arabes ne connoissoient alors d'autre profession que le commerce d'échange; & comme il étoit la seule source de leurs richesses, ils étoient tous commerçans, principalement les Chefs des tribus & les plus distingués de la nation.

Quand Mahomet fut parvenu

à l'âge de douze ans, Abu-Taleb, afin de le perfectionner dans l'état qu'il désiroit de lui faire embrasser, le mena voyager avec lui dans la Syrie. Arrivés à Bostra, ils allèrent visiter un monastère, & furent accueillis par un Moine Nestorien, qui passoit pour être le sçavant du canton, & qui, à la vérité, étoit l'honneur & le flambeau de ce couvent, habité par une troupe d'hommes grossiers, & presque sauvages. Ce Moine, plus superstitieux qu'éclairé, plus fanatique que pieux, ignorant plein d'imagination, s'est rendu dans la suite fort célèbre sous le nom de *Sergius*; il a eu aussi beaucoup de part à la composition de l'Alcoran. L'extrême vivacité de Mahomet, son air fourbe & orgueilleusement modeste, frappèrent Sergius, qui dès lors s'intéressa pour lui, & reçut les deux Voyageurs avec distinc-

tion. Comme c'eſt Mahomet qui a rendu compte de ce qui ſe paſſa dans cette première viſite; on peut, je crois, ſe diſpenſer d'ajouter foi au recit qu'il en fait; car il dit que Sergius, en le voyant, apperçut une nuée lumineuſe & tranſparente au-deſſus de ſa tête : que s'étant approchés l'un de l'autre, & Mahomet s'étant aſſis, les arbres ſous leſquels il s'étoit repoſé, s'étoient au même inſtant revêtus de feuilles; qu'enfin ſurpris de ces prodiges, Sergius l'avoit prié de ſe laiſſer examiner, & que l'ayant conſidéré, il avoit vû entre ſes deux épaules le ſigne de la prophétie; qu'alors le Moine pénêtré de reſpect, s'adreſſant à Abu-Taleb, retournés-vous en, lui dit-il, amenez cet enfant; prenez garde ſurtout qu'il ne tombe entre les mains des Juifs, & ſonges qu'il deviendra un jour un homme extraordinaire, qu'il s'élévera même au-deſſus de

l'humanité. Sergius n'a jamais démenti cette fable ; il n'avoit garde ; il étoit attaché à Mahomet par des liens trop forts, pour qu'il osât le démasquer.

CHAPITRE XVIII.

Des premières actions de Mahomet.

FLATTÉ de l'amitié du Moine Sergius, & tout enorgueilli des grandes choses qui lui avoient été prédites dans le couvent de Bostra, Mahomet de retour à la Mecque, jugea, quoique bien jeune encore, qu'il étoit tems d'en imposer à ses grossiers concitoyens. Riche des dons de la nature, il se distingua bientôt de tous ceux de son âge, & par les qualités les plus rares de l'esprit, & par sa force & son adresse dans tous les exercices du corps. Il n'étoit pas seulement le

plus fort & le plus infatigable de tous les jeunes gens de sa tribu, mais il avoit encore au dessus d'eux & de tous ceux de sa nation, des vertus inconnues depuis longtems en Arabie. Judicieux dans ses propos, énergique dans ses expressions, fidelle à ses amis, & plus encore à ses promesses, plein de candeur dans ses actions, il évitoit avec un soin extrême tout ce qui eut pû faire soupçonner en lui quelque goût pour le vice, quelque penchant à la licence. Etonnés d'une conduite aussi sage, aussi soutenue, les Koreishites, quoique méchans & corrompus, respectèrent Mahomet : ils ne se doutoient pas de l'étendue des projets, de l'excessive ambition, de la profonde hypocrisie que le pupille de Taleb renfermoit dans son cœur ; ils ne se doutoient pas qu'en lui tout étoit faux, perfide, dangereux.

C'étoit ainsi qu'enveloppé du voile de la sagesse, & sous prétexte de s'instruire, il préparoit les esprits à recevoir ses impostures, à adopter la législation qu'il se proposoit de donner, & à embrasser la nouvelle doctrine & la religion qu'il vouloit établir sur les ruines de l'idolâtrie, sur les débris de tous les cultes reçus en Arabie, & s'il le pouvoit même, sur le renversement de la réligion naturelle, qui cependant devoit être la base de sa morale & de ses dogmes.

Il ne suffisoit pas à Mahomet de passer pour le plus sage & le plus religieux de ses concitoyens ; il étoit nécessaire de leur donner aussi une haute idée de sa valeur dans les combats, & de sa profonde habileté dans l'art de gouverner ; car il étoit important d'intimider par avance les ennemis que la hardiesse de ses projets

pourroit lui susciter, & de décourager les rivaux qui voudroient lui disputer un jour les rênes de l'état. Courageux, parcequ'il falloit l'être pour remplir ses projets, Mahomet profita de la première occasion que la fortune lui offrit de donner des preuves éclatantes de son intrépidité. Les Koréishites avoient déclaré la guerre aux Tribus de Kénan & de Hawazan, & ils marchérent contr'elles commandés par Abu Taleb. L'armée des deux Tribus réunies, étoit infiniment supérieure à celle de Koreishites, soit par le nombre, la force & la bravoure des soldats qui la composoient, soit par l'exacte discipline qui regnoit dans leur camp. Mahomet seul balança tous ces avantages, inspira par sa confiance, de la valeur à ses compatriotes, qui honteux de voir le plus jeune d'entr'eux, (il n'avoit alors que 20 ans) s'exposer

aux dangers, & leur donner l'exemple, fondirent sur les ennemis, & précédés de Mahomet, battirent les deux Tribus, les disperserent, & en firent un horrible carnage.

Les lauriers que le neveu d'Abu-*Taleb* cueillit dans cette guerre, l'éclat de ses exploits, sa modestie, & son humanité dans le sein même de la victoire, le firent regarder comme le plus grand des Héros qui eussent jusqu-alors illustré l'Arabie: une nouvelle circonstance acheva de lui concilier l'estime & l'admiration de ses concitoyens. Les Koreishites avoient fait démolir la Caaba, maison quarrée du Temple de la Mecque, dans le dessein de l'aggrandir & de lever. Quand le nouveau batiment se trouva à la hauteur prescrite pour placer la pierre noire, idole principale du temple, les habitans de la Mecque divisés

pourroit lui susciter, & de décourager les rivaux qui voudroient lui disputer un jour les rênes de l'état. Courageux, parcequ'il falloit l'être pour remplir ses projets, Mahomet profita de la première occasion que la fortune lui offrit de donner des preuves éclatantes de son intrépidité. Les Koréishites avoient déclaré la guerre aux Tribus de Kénan & de Hawazan, & ils marchérent contr'-elles commandés par Abu Taleb. L'armée des deux Tribus réunies, étoit infiniment supérieure à celle de Koreishites, soit par le nombre, la force & la bravoure des soldats qui la composoient, soit par l'exacte discipline qui regnoit dans leur camp. Mahomet seul balança tous ces avantages, inspira par sa confiance, de la valeur à ses compatriotes, qui honteux de voir le plus jeune d'entr'eux, (il n'avoit alors que 20 ans) s'exposer

aux dangers, & leur donner l'exemple, fondirent sur les ennemis, & précédés de Mahomet, battirent les deux Tribus, les disperserent, & en firent un horrible carnage.

Les lauriers que le neveu d'Abu-*Taleb* cueillit dans cette guerre, l'éclat de ses exploits, sa modestie, & son humanité dans le sein même de la victoire, le firent regarder comme le plus grand des Héros qui eussent jusqu-alors illustré l'Arabie : une nouvelle circonstance acheva de lui concilier l'estime & l'admiration de ses concitoyens. Les Koreishites avoient fait démolir la Caaba, maison quarrée du Temple de la Mecque, dans le dessein de l'aggrandir & de lever. Quand le nouveau batiment se trouva à la hauteur prescrite pour placer la pierre noire, idole principale du temple, les habitans de la Mecque divisés

en plusieurs Tribus, ne furent pas d'accord sur le choix de celui qui auroit le bonheur de placer cette pierre. Après beaucoup de discussions, on consentit à s'en rapporter à celui qui le lendemain paroitroit le premier à la porte du temple. Mahomet fut instruit de cette delibération, & il n'eut garde de manquer de se présenter le premier. Les Tribus s'assemblérent, & chacun attendoit en silence la décision de Mahomet : mais il étoit bien éloigné de céder à quelqu'autre un choix qu'il étoit maitre de faire tomber sur lui-même : il fit coucher la pierre noire sur un riche tapis, qu'il fit élever ensuite par deux Arabes de chaque Tribu, & la prenant alors, il la plaça lui même, au bruit des applaudissemens de tous les habitans de la Mecque, trop enchantés de la noblesse de cette action, pour démêler l'orgueil qui en avoit été le motif.

La vie de Mahomet, depuis cette époque juſqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de vingt-cinq ans, fut obſcure, ou dumoins ſes actions ont été inconnues même aux Docteurs Muſulmans, qui ſont très-embaraſſés de remplir ce vuide de cinq ans. Il eſt toutefois bien aiſé de comprendre par ce qu'il a fait dans la ſuite, qu'il employa tout cet eſpace de tems à préparer l'édifice de ſa fauſſe doctrine, & à chercher les moyens les plus propres à la faire adopter.

CHAPITRE XIX.

Du mariage de Mahomet.

ABU-TALEB enorgueilli de la gloire de ſon neveu, mais cependant trop peu favoriſé de la fortune pour lui donner un rang

distigué, lui fournit les moyens de s'enrichir par l'industrie. Il y avoit à la Mecque une Veuve très-riche, qui seule & sans enfans, ne pouvoit que difficilement veiller à son commerce, & mettre fin aux grandes entreprises que son mari avoit formées quelque tems avant sa mort. Khadija, (c'étoit le nom de cette veuve), quoiqu'elle eut près de 40 ans, étoit tres-belle encore, & le soin de conserver sa fraicheur & ses graces, ne laissoit pas de lui rendre très-génantes les opérations assidues & multipliées de son commerce. Abu-Taleb lui parla de l'intelligence & de l'activité de son neveu. Mahomet étoit beau, il n'avoit que 25 ans, ses traits & sa jeunesse n'avoient pas échappé au discernement de Khadija; elle convint sans peine que le fils de la belle Amenah devoit être un homme intelligent, fort actif, & très capable de conduire

les affaires de commerce les plus considérables. Elle commença par permettre, & finit par prier Abu-Taleb de lui améner son neveu le plutôt qu'il lui seroit possible: Abu-Taleb ne tarda point; il présenta Mahomet à la veuve, qui le retint chez elle en qualité de son facteur. *Bayle toujours trompé* par ses mémoires, prétend que Mahomet fut le conducteur des chameaux de Khadija : ce fait est aussi faux qu'il est peu vraisemblable: car comment supposer que Mahomet, déjà considéré à la Mecque, estimé par ses mœurs, admiré par son courage, l'un des principaux Koréishites par sa naissance, neveu d'un Général puissant, sorti d'une famille illustre; comment, dis-je, supposer qu'un tel homme à l'âge de 25 ans, eut accepté l'emploi, très-vil chez les Arabes, de conducteur de chameaux? On sçait d'ailleurs que l'or-

gueil a été la passion dominante de Mahomet : or, le moyen de concilier la fierté de l'ambition avec l'humiliation de la servitude ? Déjà depuis quelques années Mahomet songeoit à s'élever audessus de ses compatriotes, & le métier de conducteur de chameaux l'eut nécessairement contraint d'abbandonner ses projets, de renoncer à ses espérances.

J'ai dit en parlant des usages & des coutumes des Arabes, que chez eux le commerce consistant tout en échange, il leur suffisoit de connoitre la valeur réciproque des marchandises ; mais qu'il leur étoit tout-à-fait inutile d'être instruits dans les opérations de calcul, & de sçavoir écrire. Aussi quoique très-ignorant en écriture & en arithmétique, Mahomet étoit-il habile commercant. Il rendit par son activité & son intelligence des services si impor-

tans à la veuve Khadija qu'elle l'épousa, à son retour d'un voyage en Syrie, où elle l'avoit envoyé.

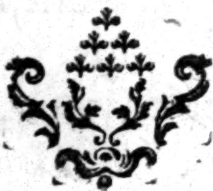
Ce mariage d'une veuve de 40 ans, très riche, avec un jeune homme fort beau à la vérité, mais très pauvre, eut été le sujet des entretiens de la Mecque, si Khadija n'eut eu de très-bonnes raisons pour s'unir avec Mahomet, qui étoit la sagesse même, & qui lui avoit dit que pendant ses courses dans la Syrie, deux anges l'avoient couvert de leurs aîles, pour le garantir de l'ardeur du soleil. Les Arabes eussent été bien méchans, bien impies d'oser, après cela, supposer quelque passion trop vive dans le cœur d'une femme, qui n'étant plus dans sa jeunesse, donnoit sa main à un jeune homme, visiblement protégé du ciel & des anges, comme il le disoit lui-même. Les Arabes gardèrent le

ſilence, reſpectèrent cette union, & crurent fort docilement aux anges conſervateurs du ſaint époux de Khadija.

Dans ce ſecond voyage en Syrie, Mahomet avoit rendu viſite à ſon ami, le Moine Sergius, qui l'avoit inſtruït des principes & des myſtères de la religion chrétienne, & qui, ſuivant tous les Auteurs, s'engagea à lui fournir des matériaux en abondance pour former l'édifice de l'Islamiſme. Echauffé par les diſcours & les exhortations de Sergius, Mahomet de retour à la Mecque, parla de ſes nouveaux ſentimens ſur la religion à quelques-uns de ſes amis, & leur fit part du deſir brûlant qu'il avoit de détruire pour jamais le culte des idoles & toutes les ſuperſtitions qui déshonnoroient ſa patrie. La docilité des Koreishites, & l'eſpèce d'approbation qu'ils donnerent à cette propoſition, firent

firent naître de grandes espèrances dans le cœur de Mahomet ; mais il jugea qu'il n'étoit pas tems encore d'exécuter son grand projet. Il ne songea qu'à s'attacher le plus d'amis qu'il lui seroit possible, & à se rendre le peuple favorable : il y parvint d'autant plus aisément, que l'immense fortune de Khadija lui permettoit de prendre un rang conforme à sa haute naissance & à l'élévation de ses vues. Il employa quinze ans à gagner, à force de contrainte, de dissimulation & de bienfaits répandus à propos, la confiance des différentes tribus qui vivoient à la Mecque. Ce ne fut qu'après ce long intervalle, & quand il crut s'être concilié l'estime & la bienveillance du plus grand nombre de ses concitoyens, qu'il publia hautement, qu'inspiré par Dieu lui-même, il alloit introduire une nouvelle religion ; ou plutôt, que

Dieu lui avoit ordonné de rétablir en Arabie, dans l'Orient, & sur la terre entière la religion d'Adam, de Noë, d'Abraham, de Moïse & de Jesus; que docile à ses ordres il vouloit tenter de détruire l'idolâtrie grossière de ses compatriotes, & rendre au culte du Dieu unique sa pureté primitive. Ces grandes promesses irritèrent quelques Khoreishites, jaloux peut-être de la gloire que Mahomet alloit acquérir: mais le peuple excité par les amis de l'imposteur, reçut avec transport la nouvelle de cette réformation prochaine, & attendit avec impatience l'exécution de ce vaste projet.



CHAPITRE XX.

Soins que Mahomet prend pour disposer les esprits à recevoir l'Islamïsme.

MAHOMET connoissoit trop l'importance & les difficultés du rôle qu'il alloit jouer, pour commencer son entreprise sans avoir prévu les obstacles qui pourroient l'arrêter, & sans avoir préparé tous les matériaux qu'il devoit employer. Il étudia les dogmes des Juifs; il médita ceux des Chrétiens; & quand il eut appris avec quelle fureur les diverses sectes de ces deux religions se déchiroient, il pensa, ce me semble, avec beaucoup de justesse, que le plus sûr moyen de réussir étoit de proposer une religion dont les principes fussent propres à séduire ce qu'il y avoit de plus relâ-

ché parmi les Juifs, les Chrétiens & les Idolâtres même. Ce moyen, très-condamnable, impie, sacrilége, infernal, si l'on veut, mais bien adroit & fort ingénieux, fut la base du sistême de Mahomet, de sa doctrine, de ses loix, & du culte dont il fut l'instituteur; il ne s'en éloigna jamais. La lecture de l'Alcoran suffit pour se convaincre de la vérité de cette observation, & pour y découvrir l'esprit de l'Islamïsme, qui n'est qu'un mêlange bisarre de tout ce qui peut irriter & flatter la sensualité; un assemblage, monstrueux en apparence, mais d'un art infini, de quelques principes hètèrodoxes pris de diverses sectes hérétiques, de quelques préceptes sur les devoirs moraux, & de rites empruntés du judaïsme & du paganisme. Une telle doctrine démontre, à mon avis, que l'entrèprise de Mahomet ne fut rien moins qu'un effet de son enthousiasme,

qu'elle fut & plutôt une suite très-naturelle de son ambition. Il vouloit dominer, & donner aux Arabes une législation : mais pour les assujétir à l'empire qu'il se proposoit d'établir, pour les rendre dociles à ses loix, il comprit qu'il étoit nécessaire de flatter leurs passions, & de ne pas contraindre leurs desirs ; projet rèfléchi de sang froid par un imposteur habille, adroitement couvert du masque de la religion.

Veut-on sçavoir combien une telle doctrine devoit plaire aux Arabes, & s'assurer de la facilité qu'elle eut à se répandre dans l'Orient ? Qu'on examine à quel dégré d'ignorance & de corruption les Arabes étoient parvenus; qu'on songe à leur ardeur pour la débauche & les débordemens ; qu'on jette un coup d'œil seulement sur l'étonnante quantité & sur la bisarrerie de leurs superstitions ;

qu'on se fasse une idée de leur empressement à croire, à adopter tout ce qui pouvoit flatter la perversité de leurs inclinations; & l'on conviendra que Mahomet eut bien moins de génie que d'adresse; qu'il eut l'art de profiter des circonstances, auxquelles il fut redevable de ses premiers succès & de la rapidité des progrès que fit sa doctrine, quand la force & le bonheur de ses armes lui eurent fait franchir les bornes de l'Arabie. J'ai aucontraire bien de la peine à comprendre pourquoi les progrès de l'Islamisme ne furent pas plus rapides, quand je me représente la foiblesse de l'empire Romain & la confusion qui régnoit dans la monarchie des Perses, qui, s'ils eussent conservé quelques restes de leur ancienne force, eussent été l'inébranlable écueil contre lequel tous les efforts de Mahomet seroient venus se briser

& s'anéantir. Mais comment ces Puiſſances, jadis ſi rédoutables, euſſent-elles alors pu ſervir de barrière aux Arabes? Des guerres inteſtines, le feu des factions, une foule de fanatiques diviſés en pluſieurs ſectes, les deſordres de l'anarchie, agitoient, déchiroient le royaume des Perſes. L'empire d'Orient étoit plus foible encore. La Grece étoit plongée dans une molle léthargie, d'où elle ne devoit ſortir que pour tomber dans les chaînes fletriſſantes du deſpotiſme. L'Arabie profitoit des malheurs de ces états; elle devenoit floriſſante à meſure que la Grece & la Perſe penchoient vers leur deſtruction; & Mahomet ſeul connoiſſoit les cauſes de l'accroiſſement de ſa nation. Il ne s'agiſſoit donc que de perſuader à ſes concitoyens que ce ſeroit à leur zèle pour la religion qu'il ſe propoſoit de fonder, qu'ils devroient le ſuc-

cès de leurs armes & la conquête des nations.

Telle étoit la situation de l'Arabie & de l'Orient, quand Mahomet jugea qu'il ne falloit plus différer l'exécution de ses projets. Les plus grands obstacles qu'il avoit à surmonter, étoient l'attachement des Koréishites à leurs anciennes erreurs, la difficulté de leur persuader qu'il étoit envoyé du ciel pour leur donner un nouveau culte, les efforts des chefs des tribus qui ne manqueroient pas de s'opposer à son élévation, & de lui refuser le titre de Prophète : car s'il pouvoit parvenir à être regardé comme tel par le peuple, il ne doutoit pas d'asservir l'Arabie, qui une fois soumise, le rendroit en peu d'années maître de l'Orient. Voici par quelles fourberies, par quelle chaîne de grandes actions, & de crimes plus grands encore, il remplit l'im-

mense & périlleuse carrière qu'il avoit à parcourir.

CHAPITRE XXI.

Premières impostures de Mahomet favorisées par la superstition des Arabes.

CE fut sur l'esprit de sa femme que Mahomet crut devoir faire le premier essai de l'empire qu'il se proposoit d'exercer sur la crédulité publique. Cette expérience lui parut d'autant plus importante, qu'il étoit assuré, s'il pouvoit réussir, d'avoir bientôt pour prosélytes tous ceux qui composoient sa nombreuse famille. Il se retira donc avec Kadija dans une caverne du Mont Hara, dans le voisinage de la Mecque. Ce fut là, où après avoir passé la nuit, il confia, le lendemain, à sa

femme le secrèt de sa mission, en lui jurant par la sublimité de sa mission même, que l'Ange Gabriel lui étoit apparu, & l'avoit assuré qu'il étoit l'Apôtre de Dieu. Il s'est montré à moi, lui dit-il, sous sa forme naturelle ; elle étoit si brillante, que je suis tombé en foiblesse ; ce qui l'a obligé de prendre une forme humaine : alors il s'est approché de moi ; nous nous sommes avancés jusqu'au milieu de la montagne, où j'ai distinctement entendu une voix venant du ciel, & qui disoit : *ô Mahomet ! tu es l'Apôtre de Dieu, & moi je suis Gabriel.* Les Mahométans croyent que ce fut aussi pendant cette nuit même, que l'Alcoran descendit du ciel pour la première fois tout entier, & qu'il y remonta ; car depuis, suivant eux, il n'en descendit plus que par parties, durant l'espace de vingt-trois ans.

Khadija étoit vieille, elle idolâtroit ſon époux, & elle jura par celui qui tenoit ſon ame en ſes mains, qu'elle étoit convaincue qu'il ſeroit le Prophète de la nation Arabe. Tranſportée de joye & toute glorieuſe d'être la femme d'un Apôtre, Khadija courut faire part de ce qu'elle venoit d'apprendre à ſon couſin Waraka, mauvais chrétien, qui, quoiqu'inſtruit, deshonnoroit ſes connoiſſances par l'excès de ſa ſuperſtition & les vices de ſes mœurs. Waraka crut, & dit à ſa couſine qu'il ne doutoit pas un inſtant que Mahomet ne fut le grand & vrai Prophète, prédit autrefois par Moïſe, *fils d'Amram.*

Encouragé par ce premier ſuccès, Mahomet s'attacha à ſe faire des proſélytes par la voye de la perſuaſion; il réuſſit beaucoup dans ſa famille; & quand il crut pouvoir s'expliquer plus ouverte-

ment, il fit préparer un festin, auquel il invita les enfans & les descendans d'Abd'hal-Motalleb, son grand-pere : ils ne vinrent pas tous ; environ quarante seulement s'y rendirent. J'ai quelque chose de plus précieux qu'un repas à vous offrir, leur dit Mahomet, c'est le bonheur dans ce monde, & la certitude de la fécilité dans l'autre. C'est par un ordre exprès de Dieu que je dois vous conduire, vous & tous les hommes au ciel : qui d'entre vous aura l'ambition, le zèle & le courage d'être mon *Wazzir*, ou mon aide, mon frere & mon *Kalife*, ou mon lieutenant ? Ils restoient tous dans le silence ; Ali seul répondit ; Ali le plus jeune de tous, prosélyte fanatique de Mahomet, qui depuis plusieurs jours l'instruisoit en secrèt : *c'est moi*, s'écria-t'il, *ô Prophète de Dieu, qui veux être ton Wazzir : je casserai les dents, j'ar-*

racherai les yeux, je fendrai le ventre, & je romprai les jambes à tous ceux qui te resisteront. Ali étoit impétueux, bouillant de fanatisme, jeune & très-vigoureux : pas un des convives n'eut garde de s'opposer à Mahomet. Ce doux Ali est regardé par les Persans comme au-dessus du grand Prophète; ils ont même une si grande vénération pour lui, que plusieurs l'adorent comme un dieu, ou du-moins comme très-peu inférieur à la divinité.

Soutenu par un tel Lieutenant, Mahomet ne se borna plus à des exhortations secrétes ; il se mit à prêcher publiquement. D'abord il ne se déchaîna que contre la corruption des mœurs, l'oubli & le mépris de la religion : on l'écouta paisiblement. Mais quand il reprocha à ses auditeurs leur idolâtrie, la folie & l'impiété de leur culte, leur endurcissement, & le

goût qu'ils avoient pour des superstitions plus sacriléges encore qu'elles n'étoient absurdes, le peuple s'irrita, les chefs des tribus s'indignèrent, la plûpart des habitans de la Mecque, à l'exception d'un petit nombre qui embrassèrent sa doctrine, se déclarèrent ouvertement ses ennemis. Abu-Taleb, quoique fortement ébranlé par l'éloquence de son neveu, ne laissa pas d'être allarmé du soulévement général des Koréishites : il conseilla sérieusement à Mahomet de renoncer à ses vues de réformation, & de se contenter des prosélytes qu'il avoit faits dans sa famille. *Je ne m'en contenterai pas*, répondit l'imposteur, *Dieu est pour moi, je ne crains ni mes concitoyens, ni les Arabes, ni tous les hommes ensemble ; quand ils poseroient contre moi, le soleil à ma droite & la lune à ma gauche, je ne demordrai point de ma sainte en-*

treprise. Abu-Taleb frappé de cette fermeté, ne douta plus que son neveu ne fût inspiré d'en haut ; il crut à ses révélations, & lui promit de le protéger contre quiconque oseroit le troubler dans le cours de sa mission.

Dès-lors le nouveau Prophète ne se contraignit plus ; il bravoit le murmure, méprisoit les clameurs de ses ennemis, rassembloit presque chaque jour le peuple de la Mecque, confirmoit sa vocation par le récit des visions qu'il prétendoit avoir toutes les nuits, & par le compte qu'il rendoit de ses conversations avec l'Ange Gabriel. La chaleur de ses discours, le zèle qui paroissoit l'embraser, l'activité du fanatisme dont la contagion est si rapide, le penchant si naturel à tous les hommes pour la nouveauté, en entraînèrent plusieurs ; & Mahomet comptoit déjà environ cent disciples ;

lorsque les Koréishites & les principaux habitans de la Mecque imaginèrent d'opposer la force, les défenses & la sévérité des chatimens à la propagation de la nouvelle secte. Ce fut alors que Mahomet ne douta plus du succès de ses espèrances ; il se flatta dès cet instant de régner dans peu sur l'Arabie, & de faire servir les Arabes soumis à la conquête de la Perse, de l'Empire Romain & de tout l'Orient. Peut-être il n'eut séduit que quelques femmes par ses superstitions, des enfans par ses fables, & quelques têtes foibles par les rècits de ses visions, si la rigueur des proscriptions ne fut venue au secours de sa religion naissante. Furieux, en effet, & plus jaloux peut-être que scandalisés des succès de Mahomet, les Koréishites proscrivirent tous ceux qui embrasseroient l'Islamisme : ils persécutèrent violemment ses

partisans, & le poursuivirent lui-même avec tant d'acharnement, qu'il prit la fuite, accompagné de quatre-vingt-trois hommes & de dix huit femmes, sans compter les enfans. Cette troupe fugitive alla chercher un azile dans les Etats de Najaski, Roi d'Ethiopie, qui la reçut avec bonté, refusa de la livrer aux Koréishites, dont il rejetta les présens & méprisa les menaces.

L'accueil que Najaski avoit fait à Mahomet, pénêtra les Koréishites de la plus vive indignation: ils s'engagèrent par un décrèt authentique, & qui fut solemnellement déposé dans la Caaba, à ne jamais contracter d'alliance avec les prosélytes du fils d'Abd'allah, & à n'avoir aucun commerce avec eux, ni avec le fondateur de la nouvelle religion.

La rigueur de ce décret n'inquieta pas Mahomet, qui dans le

décret même trouva quelque tems après, un moyen infaillible de confondre ses ennemis, & de grossir la foule de Musulmans, qui devenoit chaque jour plus considérable. Il avoit des intelligences secrétes à la Mecque, où ses parens avoient formé, en faveur de l'Islamisme, une puissante faction : enfin il s'étoit assuré, avant que de prendre la fuite, de la fidélité & du dévouement de tous ceux que le service des idoles attachoit à la Caaba. Avec de telles précautions qu'avoit à craindre Mahomet de la part des Koreishites ? Leur décret ne servit qu'à ajouter un triomphe de plus à la gloire de celui dont ils avoient juré la perte, & ce triomphe ne couta qu'une imposture à Mahomet ; imposture grossière à la vérité, s'il eut eu à tromper toute autre nation que celle des Arabes : mais une fourberie auroit été

conduite bien mal-adroitement, ſi elle n'en eut pas impoſé à ce peuple. Exactement informé de ce qui ſe paſſoit à la Mecque, de la haine mutuelle des deux factions oppoſées, de la ferme réſolution des chefs des Koreishites à ne jamais ſe départir de la ſévérité du décret, Mahomet fit paſſer ſes ordres aux gardiens de la Caaba, & quand il ſçut que ſes intentions etoient remplies, il envoya prier ſon oncle Abu-Taleb d'aſſembler les Koreishites & tous les habitans de la Mecque, & de leur dire de la part du Prophete de la nouvelle réligion, que Dieu venoit de donner une preuve évidente de ſon mécontentement au ſujet du décret, en envoyant un ver qui avoit rongé tout l'acte, à la réſerve du nom de Dieu. Abutaleb avoit une tres-grande idée de la ſainteté de ſon neveu; mais il craignit que cet avis ne partit d'un ex-

cès de confiance, & il ne parla qu'en tremblant aux Koreishites du ver déstructeur du décret. Si le fait est faux, ajouta t'il, ô Koreishites je m'engage à vous livrer mon neveu; mais si cet acte est réellement rongé, promettés à votre tour d'ouvrir les yeux à la lumière, de renoncer désormais à toute animosité, & d'annuller votre décret. Assurés de l'intégrité de l'acte, & convaincus de la fidélité de ceux qui en étoient dépositaires, les Koréishites ne balancèrent point à accepter les conditions qui leur étoient proposées. Ils allèrent en foule à la Caaba, ouvrirent la cassette où étoit le décret, & furent saisis de terreur à la vue de cet acte, qui n'étoit plus qu'un monceau de poussière, & dont il n'existoit en entier que ces mots: *en ton nom*, *ô Dieu*! Ce grand miracle, dont il est fort aisé de découvrir le méchanisme,

produisit les plus grands effets : le décrèt fut annullé, la mission de Mahomet fut reconnue par le plus grand nombre des spectateurs, qui dès-lors restèrent attachés à l'Islamïsme.

Il étoit tems que Mahomet fit quelque heureux prodige qui fortifiât la foi de ses disciples, & qui lui en attirât de nouveaux : car il fit, quelque tems après, deux pertes irréparables, & qui eussent porté la plus cruelle atteinte à sa doctrine, encore mal établie. Abu-Taleb mourut, & jusqu'alors Abu-Taleb avoit été l'appui le plus fort de l'Islamïsme. Mahomet eut encore la douleur de voir périr Kadija qui avoit si généreusement fait sa fortune, & qui mourut âgée de soixante-cinq ans. Kadija pénétrée de l'apostolat de son époux, faisoit beaucoup de prosélytes, surtout parmi les femmes, auxquelles elle rendoit compte des

visions de son mari, & de ses entrètiens avec l'Angge Gabriel. Kadija étoit fort respectée à la Mecque; & dans tout autre tems sa mort eut peut-être arrêté la propagation de l'Islamisme. Mais alors Mahomet étayé d'un miracle, n'avoit plus qu'à laisser agir le zèle de ses disciples, irrités par le ressentiment & les persécutions de quelques Koréishites, qui, soit qu'ils eussent démêlé l'imposture, soit qu'ils fussent intéressés à défendre l'idolâtrie, ne cessoient pas de s'opposer aux innovations, d'effrayer, par les proscriptions, les partisans du nouveau culte, & de former des factions puissantes contre celui qui vouloit l'introduire.

Mahomet n'avoit employé jusqu'alors d'autres armes contre ses ennemis, que celles de l'éloquence & de la persuasion; le succès du prodige opéré sur le décrèt des Koréishites, l'engagea à ten-

ter un miracle nouveau, ou pour parler plus juste, une imposture encore plus grossière que la première. Il choisit parmi ses disciples ceux qui lui parurent les plus propres à croire aveuglement tout ce qu'il leur diroit, même à se persuader d'avoir visiblement distingué ce qu'il leur ordonneroit de voir. Quelques momens avant une éclipse de lune, il leur montra cette planète, & leur dit, qu'en vertu du don des miracles qu'il avoit reçu de Dieu, il alloit partager la lune; & en effet, au moment de l'immersion, Mahomet fit un signe de la main, & bientôt une partie de la lune disparut, & l'autre resta. Les disciples témoins de ce grand prodige, se prosternèrent aux pieds de Mahomet, & allèrent publier que le grand Prophète avoit partagé la lune, & que même ils avoient distinctement vu le mont Hara entre les

deux fractions. Les Arabes qui s'étoient apperçus de l'éclipse, & qui étoient trop ignorans pour en connoitre la cause, ne manquèrent pas de l'attribuer à Mahomet, qui le lendemain prétendit avoir reçu du ciel le chapitre de l'Alcoran, intitulé, *la Lune*, & qui commence par ces mots. « L'*heure approcha, & la Lune fut fendue. S'ils voyent quelque signe, ils se retirent, & disent c'est un prestige. Ils prétendent que c'est une imposture. Ils suivent leurs passions; mais toute chose est immuablement établie, &c.*

Ce grand événement n'empêcha pourtant pas les Koréishites d'insulter Mahomet, de le traiter publiquement d'impie & d'imposteur. Sa douceur & sa patience ne lui réussirent pas; aussi prit-il bientôt une route opposée: le parti de ses ennemis fut plus fort que celui de

de ses partisans, il fut contraint pour la seconde fois de s'enfuir, & de se retirer à Tayef, ville distante de la Mecque de 60 milles à l'orient. Il fut d'abord reçu très-froidement, & même avec quelque mépris, par les habitans de Tayef; mais ses exhortations, l'attrait de sa doctrine & la châleur de ses déclamations contre l'idolâtrie, lui ramènerent quelques-uns de ceux qui avoint paru le plus opposés a ses dogmes. La populace eut moins de complaisance; elle se soulèva contre lui, & l'obligea de reprendre au plus vite le chemin de la Mecque. Il eut plus de succès à Yathreb, où il fit adopter sa religion aux deux tribus qui habitoient dans cette ville; en sorte que l'imposteur se vit suivi d'une innombrable foule de prosélytes, prêts à le soutenir, pour si peu qu'on les eut échauf-

fés, contre quiconque eut osé l'attaquer.

Instruit par l'expérience, & peut-être excité par son inclination naturelle à la perfidie & à la cruauté, Mahomet crut qu'il ne lui seroit pas possible de remplir les projets de son ambition, tant qu'il n'opposeroit à ses persécuteurs que la constance & la modération. Sa doctrine étoit assez accréditée pour faire de rapides progrès, si désormais elle étoit annoncée par la force des armes, au défaut de la vérité. Mais l'Apôtre étoit perdu, son édifice élévé avec tant de peine, & très-imparfait encore, ne pouvoit manquer de s'écrouler, s'il n'étoit soutenu que par le foible appuis de l'imposture, des fables & des visions. Ces moyens n'avoient réussi jusqu'alors que sur les plus foibles, qui même à chaque instant étoient prêts à l'abandonner

au plus leger revers. Il étoit donc essentiel pour lui de changer en armée invincible cette foule timide de prosélytes ignorans. Mais avant que d'en faire des Guerriers, il falloit les convaincre de l'interêt que le ciel même prenoit à celui qui les conduisoit; il falloit leur persuader que, chargés de la cause sacrée de la religion, ils marcheroient sous les drapeaux de l'Envoyé de Dieu; il falloit éteindre dans leur cœur tout sentiment d'humanité, de paix & de vertu; il falloit les animer de l'esprit de haine, de rage & de férocité. Ce n'étoit plus le tems de rendre compte des visites de l'Ange Gabriel; ces rècits trop usés auroient cessé de paroître merveilleux. Ce n'étoit plus le tems de prouver la folie des anciennes superstitions, l'absurdité du culte des idoles, l'impuissance & la grossiereté des dieux reçus en A-

rabie, la supériorité de la nouvelle religion sur les erreurs du paganisme : ces discours fréquemment répetés n'auroient plus eu ni l'attrait ni la force de la nouveauté. Il falloit pour échauffer les cœurs, accabler les esprits sous le poids de quelque événement inattendu, surprénant, extraordinaire, & qui donnât du grand Prophète la plus sublime idée. Si cet incroyable récit étoit reçu, s'il pouvoit être accrédité au point de devenir un des principaux articles de la foi Musulmane, tout obstacle étoit franchi, toute difficulté surmontée, & il ne restoit désormais qu'un pas à faire, qu'un crime de plus à commettre pour voler à la conquête & à l'empire de l'Orïent. Voilà, ce me semble, comment Mahomet raisonna, & voici par quel moyen, en subjugant ses prosélytes, il terrassa ses ennemis.

CHAPITRE XXII.

Vision de Mahomet. Progrès de l'Islamisme. *

ELLE est assurément fort ridicule, fort absurde cette vision de Mahomet; mais c'est par cela même qu'elle fit la plus grande impression sur les Arabes, qui ne pouvoient pas croire qu'un homme eut été capable de créer un si long tissu de fables, de mensonges & d'images disparates, s'il n'eut pas réellement assisté au spec-

* L'Archevêque Marsh, Primat d'Irlande, fut le premier qui porta en Europe une copie manuscrite de cette vision d'après l'*Histoire de l'Ascension*, par Abu-Horeira; copie exacte & très-différente de la même vision, publiée en François, par M. Gagnier, qui vraisemblement n'avoit pas consulté le texte original, ni cette copie, donnée par l'Archevêque Marsh à la bibliothèque Bodléïene d'Oxford.

tacle dont il leur rendoit compte. Aujourd'hui les Mahométans ont deux fortes raisons pour vouer à l'exécration éternelle quiconque ne croit pas à cette vision. La première, parceque ce beau conte leur a été fait par leurs peres, qui le tenoient de leurs Ancêtres, à qui leurs prédécesseurs l'avoient dit, autorisés & convaincus par les assertions de ceux qui avoient reçu cette fable immédiatement de la bouche du Prophête. Or, un récit transmis de race en race, & d'ailleurs consigné dans un livre dont, malgré leur extrême ineptie, tous les articles sont regardés comme écrits de la main de Dieu-même; un tel récit a, dis-je, beaucoup plus de force encore que la vérité la plus évidente, mais qui ne seroit point étayée du double titre de l'écriture céleste & de la tradition des hommes. La seconde rai-

son de crédibilité pour les Musulmans, & qui ne me paroit ni la moins forte, ni la moins determinante, c'est que, malgré le délire qui régne dans cette vision, elle ne laisse pas d'être fort amusante, d'égayer l'imagination, & d'être on ne peut pas plus analogue au génie des têtes orientales, par le merveilleux outré dont elle est remplie; & l'empire du merveilleux qui s'étend sur toute la terre, a, comme on sçait, des droits plus forts sur les peuples orientaux que sur le reste des nations. Voici en abrégé quel fut le rècit de Mahomet à ses imbéciles disciples.

« Il étoit nuit, j'étois couché à l'air entre les deux collines d'Alsafar & de Merwa, quand j'ai vu venir à moi Gabriel accompagné d'un esprit céleste. Les deux immortels se sont inclinés sur mon corps, l'un d'eux m'a fendu la poi-

trine ; l'autre en a tiré mon cœur ; l'a comprimé entre ses mains, en a fait sortir la goutte noire, ou le péché originel, & l'a remis à sa place. Cette opération ne m'a point causé de douleur. Ensuite Gabriel déployant ses cent quarante paires d'aîles, brillantes comme le soleil, m'a amèné la jument Al-Borak, plus blanche que le lait, à face humaine, &, comme tout le monde sçait, à mâchoire de cheval. Ses yeux étincelloient comme des étoiles, & les rayons qui en partoient, étoient plus chauds & plus perçans que ceux de l'astre du jour dans sa plus grande force. Elle a étendu ses deux grandes aîles d'aigle; je me suis approché : elle s'est mise à ruer : Gabriel lui a dit : *tiens toi tranquille, ô Borak, & obéis à Mahomet :* Borak à répondu : *le Prophête Mahomet ne montera pas sur moi, que tu n'ayes ob-*

tenu de lui qu'il me sera entrer en paradis au jour de la résurrection. J'ai dit: *Borak, sois en repos, tu viendras avec moi dans le paradis.* Alors Borak, a été fort paisible; je me suis élancé sur son dos, elle s'est envolée plus vîte que l'éclair, & dans l'instant je me suis vu à la porte sacrée du temple de Jérusalem, où j'ai trouvé Moïse, Abraham & Jésus. Une échelle de lumière est descendue tout-à-coup devant nous. J'ai laissé là Borak, &, à l'aide de cette échelle, nous nous sommes élevés Gabriel & moi jusqu'au premier ciel. L'Ange a frappé à la porte, a prononcé mon nom, & la porte, plus grande que la terre, a tourné sur ses gonds. Ce ciel est d'argent pur; c'est là qu'à une belle voute sont suspendues les étoiles par de fortes chaînes d'or. Dans chacune de ces étoiles est un Ange en sentinelle, pour empêcher

le diable d'escalader les cieux.

Un Vieillard décrépit est venu m'embrasser, en me nommant le plus grand de ses fils : c'étoit Adam : je n'ai pas eu le tems de lui repondre ; mon attention s'est fixée sur une multitude d'Anges de toutes formes & de toutes couleurs ; les uns ressemblent à des chevaux, les autres à des loups, &c. Au milieu de ces Anges s'élève un coq d'une blancheur plus éclatante que la neige, & d'une si surprénante grandeur, que sa tête touche au second ciel, éloigné du premier d'une telle distance, qu'il faudroit au plus rapide Voyageur cinq cens ans pour la parcourir. Tout cela m'étonnoit beaucoup ; mais l'Ange Gabriel m'a dit que ces Anges sous la forme d'animaux, intercédent auprès de Dieu pour toutes les créatures de la même forme, qui vivent sur la terre ; que ce grand

coq est l'Ange des coqs, & que sa fonction principale est d'égayer, tous les matins, Dieu par ses chants & par ses hymnes.

Nous avons quitté le coq, Adam, les Anges animaux, & regagnant l'échelle de lumière, nous nous sommes rendus au second ciel, éloigné du premier de cinq cens années de chemin. Ce ciel est d'une espèce de fer dur & poli; là, j'ai trouvé Noë, qui m'a reçu dans ses bras, Jean & Jésus qui m'ont appellé le plus grand & le plus excellent des hommes. Nous ne nous sommes point arrêtés, & d'échellon en échellon nous sommes arrivés au troisième ciel, plus éloigné du second que celui-ci ne l'est du premier.

Il faut être aumoins Prophête pour supporter l'éclat éblouissant de ce ciel, tout formé de pierres précieuses. Parmi les êtres immortels qui l'habitent, j'ai distin-

gué un Ange d'une taille au-dessus de toute comparaison : il avoit sous ses ordres 100000 Anges, chacun plus fort lui seul que 100000 bataillons d'hommes prêts à combattre. Ce grand Ange s'appelle le *Fidelle de Dieu* ; sa taille est si prodigieuse, que l'espace qui sépare ses deux yeux est au moins aussi étendu que 70000 journées de chemin. Devant cet Ange étoit un énorme bureau, sur lequel il ne cessoit d'ecrire & d'effacer. Gabriel m'a dit que le *Fidelle de Dieu* étant en même tems *l'Ange de la mort*, il est continuellement occupé à écrire les noms de tous ceux qui doivent naître ; à calculer les jours des vivans, & à les effacer du livre, à mesure qu'il découvre qu'ils ont atteint le terme fixé par son calcul.

Le tems pressoit ; Gabriel m'a averti : nous avons pris la route

de l'échelle, & nous sommes montés avec une inconcevable rapidité au quatrième ciel. Là j'ai trouvé Enoch, qui m'a paru tout transporté de joye de m'y voir. Ce ciel d'un argent fin & plus transparent que le verre, est le séjour d'une innombrable foule de créatures angéliques ; l'une d'elles moins grande que l'Ange de la mort, touche pourtant de sa tête au ciel supérieur ; c'est-à-dire, que débout, elle a d'élévation cinq cens journées de chemin. L'emploi de cet Ange est triste & fatiguant ; il est uniquement occupé à pleurer sur les péchés des hommes & à prédire les malheurs qu'ils attireront sur eux. Ces lamentations accabloient trop mon cœur pour les écouter plus longtems. Nous nous sommes rendus promptement à la porte du cinquième ciel : elle s'est ouverte ; Aaron est venu à nous,

& il m'a présenté a Moïse, qui s'est recommandé à mes prières. Ce ciel est tout d'or pur; les Anges qui l'habitent ne sont pas aussi joyeux que ceux des autres cieux; ils ont raison: car c'est là même que sont déposés les trésors des vengeances divines, le feu dévorant & éternel de la colere céleste, les supplices des pécheurs endurcis, & surtout les tourmens destinés aux Arabes qui refuseront d'embrasser l'Islamisme. Ce spectacle affligeant m'a fait hâter ma course, &, toujours escorté par mon guide Angélique, je suis monté au sixième ciel. Là, j'ai encore rencontré Moïse qui, en m'appercevant, s'est mis à pleurer; parceque, disoit-il, je conduirois en paradis plus d'Arabes qu'il n'y entreroit de Juifs. J'ai consolé, autant qu'il a été en moi, le pere des Israëlites, &, à mon grand étonnement, je suis

arrivé, d'un vol plus prompt que la pensée, au septième & dernier ciel : ce devoit être là le but de mon voyage.

Je ne puis, fidelles Croyans, vous donner une idée de l'ineffable richesse de la matière dont ce ciel est formé ; qu'il vous suffise de sçavoir qu'il est fait de *lumière divine.* La premiere des créatures qui m'a frappé, surpasse la terre en étendue ; elle a 70000 têtes, chaque tête a 70000 faces ; chaque face a 70000 bouches, chaque bouche 70000 langues qui parlent continuellement, & toutes à la fois, 70000 langages différens, dont cette vaste créature se sert pour célébrer, sans interruption, les louanges de Dieu. je considérois en silence cette énorme & céleste figure, lorsque je me suis senti enlever rapidement: j'ai traversé un espace incommensurable, & je me suis trou-

vé assis auprès du *Sédrat* immortel. Ce bel arbre placé à la droite du trône invisible de Dieu, sert de barriere aux Anges mêmes. Sous ses branches, plus étendues que le disque du soleil n'est éloigné du globe de la terre, est une multitude d'Anges prodigïeuse, & qui surpasse infiniment en nombre la quantité de grains de sable de toutes les mers, de tous les fleuves, de toutes les rivïères. Cette foule infinie pour des yeux mortels, est prosternée sous le feuillage du Sèdrat qui la couvre de son ombre; sur ses rameaux sont perchés des oiseaux occupés à considérer les passages sublimes du divin Alcoran. Les fruits de ce bel arbre ressemblent aux aiguières de Hajir, & ses feuilles a des oreilles d'éléphant: ses fruits sont plus doux que le lait; un seul suffit pour nourrir toutes les créatures de Dieu, depuis la

création des tems jusqu'à la destruction des choses. Du pied de ce merveilleux Sèdrat sortent quatre grands fleuves ; deux se répandent en torrent dans les plaines du paradis, les deux autres descendent sur la terre, & forment le Nil & l'Euphrate, dont personne, avant moi, n'avoit connu les sources. Ici Gabriël m'a quitté, parcequ'il ne lui est pas permis de passer jusqu'aux lieux où je devois pénètrer. Israfil a pris sa place, & m'a conduit à la maison divine d'Al-Mamur, ou du *Visité*: ce nom lui est donné, parcequ'elle est chaque jour visitée par 70000 Anges du premier ordre. Cette maison ressemble dans toutes ses parties exactement au temple de la Mecque ; & si elle tomboit perpendiculairement du septième ciel, où elle est, sur la terre, ce seroit necessairement sur le temple de la Mecque qu'elle tomberoit. A-pei-

ne ai-je mis les pieds dans Al-Mamur, qu'un Ange est venu m'apporter trois coupes; la première étoit pleine de vin, la seconde de lait, la dernière de miel. J'ai choisi celle où étoit le lait, & j'ai bu; aussitôt une voix aussi forte que dix tonnerres, a fait rétentir ces paroles : *ô Mahomet, tu as bien fait ; car si tu avois bu le vin, ta nation se seroit pervertie, & elle échoueroit dans toutes ses entreprises.*

Quel spectacle, ô Croyans, quel spectacle nouveau est venu éblouir mes yeux ! Toujours précédé d'Israfil, j'ai traversé, plus prompt que la pensée, deux mers de lumière & une toute noire, d'une immense étendue; je me suis comme senti attiré auprès du trône & de la présence immédiate de Dieu. La terreur s'est emparée de moi : une voix plus bruyante que celle des flots agités, m'a dit:

avance, ô Mahomet, avance; approche toi du trône glorieux. J'ai obéi. Sur le côté du trône j'ai lû le nom de Dieu & le mien écrits ainsi; *La Allah Illah Allah, wa Mohamed, Rasoul Allah*, c'est-à-dire, *il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet est son Prophète.* Au même instant où je lisois cette inscription sacrée, Dieu a étendu ses bras, & a mis sa droite sur ma poitrine, & sa gauche sur mon épaule. Un froid aigü s'est fait sentir par tout mon corps, & m'a glacé jusques dans la moële des os: mais dans le même tems une douceur inexprimable & inconnue aux fils des hommes, s'est répandue dans mon ame, qui s'en est enivrée. A ces transports a succédé une conversation familière & très-longue entre Dieu & moi, dans laquelle, après m'avoir dicté les préceptes que vous trouverez écrits dans l'Alcoran,

Dieu m'a expressément ordonné de vous exhorter à soutenir, à défendre par les armes, la force & le sang, la sainte religion que j'ai fondée, & que vous avez eu le bonheur de connoitre. Dieu a cessé de me parler, & j'ai songé à redescendre sur la terre pour sanctifier mes disciples. J'ai trouvé l'Ange Gabriel qui m'attendoit au même endroit où je l'avoïs laissé. Nous sommes revenus par les sept cieux; mais arrêtés à chaque pas par les concerts des esprits céleftes qui chantoient mes louanges. Parvenus à Jérusalem, l'échelle de lumière s'est réployée dans la voute des cieux. Al-Borak m'attendoit; je suis monté dessus : il étoit nuit encore, & les ténébres fort épaisses. Al-Borak m'a fait voir du haut des airs l'Arménie & Adherhijan, & de son second vol elle m'a rapporté jusqu'ici. En mettant pied à terre, je me suis tourné vers Ga-

briel : je crains bien, lui ai-je dit, que mon peuple ne me regarde comme un imposteur, & ne refuse de croire le rècit que je lui ferai de mon voyage dans les cieux. Rassure-toi, m'a repondu l'Ange Gabriel ; ton peuple doit ajouter foi à tout ce qui sortira de ta bouche : en tout cas, Abubecr, ton témoin fidelle, & Ali, ton Wazir, le fier & saint Ali soutiendront & justifieront toutes les circonstances de ce grand & merveilleux événement ».

Si tout autre que Mahomet eut osé hasarder cette fable insensée ; si quelqu'autre que lui eut entrepris d'accréditer ce monstrueux délire, il est très-vraisemblable que les Arabes, quelque grossiers qu'on les suppose, n'eussent vû dans l'Auteur d'une telle vision, que l'extravagance d'un fou qu'il falloit enfermer, & tacher de guérir, ou l'audace d'un fourbe qui

vouloit se jouer de la crédulité publique, & dont les impostures méritoient d'être réprimées. Mais la facilité que cette nation avoit montrée jusqu'alors à croire tout ce qu'il avoit plu à Mahomet de lui persuader, étoit pour lui un garant assuré du succès de cette fiction.

L'ignorance des Arabes & les fausses idées qu'ils s'étoient formées de la divinité pendant tant de siécles, avant la mission de leur nouveau Prophète, avoient fait recevoir, presque sans aucun obstacle, les premières superstitions que Mahomet avoit substituées aux anciennes erreurs. Un peuple accoutumé à voir, à adorer l'être suprême dans une pierre informe, à donner à un cheval, à un lion, &c., le nom sacré de Dieu, à invoquer les corps célestes & leurs représentations comme autant de divinités, avoit eu peu de

répugnance à adopter une religion fausse à la vérité, mais moins grossière, & plus propre à séduire des êtres raisonnables. Ce même peuple une fois bien persuadé que l'Apôtre d'une doctrine si différente de l'ancien culte, étoit le protégé, le confident, l'ami de l'Ange Gabriel, le lieutenant sur la terre, le prophète & l'envoyé de Dieu; il étoit, dis-je, naturel qu'un tel peuple se trouvât très-disposé à croire au voyage extraordinaire de son législateur dans les sept cieux, à sa conversation avec l'être suprême, à la réalité de tous les faits qu'il avoit racontés. Qui a cru dès son enfance que le soleil & les astres viennent animer des images, & s'y renfermer tout entiers, peut croire à plus forte raison, qu'un homme à qui tout semble obéir dans la nature; qui a eu la puissance d'envoyer un insecte ronger un décret injuste, & qui

ensuite d'un signe de sa main a partagé la lune ; une telle nation peut bien croire aussi que cet homme guidé par un Ange, a volé de ciel en ciel jusqu'au trône de Dieu. Ainsi, après avoir détruit, à la faveur de quelques superstitions, un culte tout superstitieux ; après avoir fondé sur des erreurs accréditées son empire & sa doctrine, il ne restoit à Mahomet qu'un ressort à mouvoir, pour donner au despotisme & à la religion, qu'il s'étoit proposé d'établir une force, une grandeur, une stabilité désormais inébranlables.



CHAPITRE XXIII.

Quel étoit le moyen le plus ſûr que Mahomet put mettre en uſage pour achèver d'aſſervir les Arabes ?

LE fanatiſme. Non que l'Ame éclairée de Mahomet fut ſusceptible des excès d'un zèle trop outré, d'une conviction aveugle, des paſſions impétueuſes qu'inſpire aux têtes exaltées le zèle mal conçu de la religion : non que ſon cœur ambitieux s'abandonnât aux deſirs violens, aux tranſports effrénés, aux ſentimens irréſiſtibles qu'excitent dans les hommes vulgaires des maximes mal entendues de culte & de dévotion : non que ſon imagination fut empreinte peut-être de toute l'atrocité qu'il inſpiroit à ſes ſectateurs; mais parcequ'il lui importoit de don-

ner à ses prosélités une valeur que la nature leur avoit refusée ; parce qu'il lui importoit de les rendre cruels, sanguinaires, féroces ; d'éteindre en eux tout sentiment d'humanité ; de les rendre inaccessibles à la pitié comme à la crainte, avides de carnage, altérés de sang & de crimes, insatiables de conquêtes, de meurtres, de dévastation. Eh quel autre ressort plus puissant que le fanatisme pour opérer cet affreux changement ? Quel ferment plus actif pour mettre en action des principes cruels, des préceptes atroces, de noires superstitions ? Ce n'étoit plus que par le fanatisme que Mahomet pouvoit inspirer à ses disciples d'aller, l'Alcoran d'une main & le poignard de l'autre, pleins du Dieu destructeur qu'il leur avoit représenté, sacrifier, assassiner leurs proches, massacrer leurs concitoyens, répandre la frayeur & l'illusion dans

l'Orient. Préparés depuis quinze ans à la barbarie des ordres qu'on venoit de leur dicter ; enflammés de desirs homicides, impatiens de signaler leur haine contre les ennemis du Prophète & de ses dogmes ; il étoit tems de donner de l'activité à l'ardeur qui les animoit tous, de faire briller à leurs yeux la première étincelle de l'incendie, qui bientôt excité par le souffle brûlant de cette troupe d'enthousiastes embraseroit la moitié de la terre ; il étoit tems de hâter par la terreur la soumission des peuples & la chûte des Rois.

La plus importante partie de la mission de Mahomet étoit remplie, dès qu'il avoit pu rassembler autour de lui quelques énergumènes : ils suffisoient pour grossir à chaque instant la foule de ses disciples, qui aveuglés à leur tour par les prestiges de la séduction, étourdis par les clameurs, égarés

par les transſports des défenſeurs de l'Iſlamïſme, répandroient, agités comme eux de paſſions noires & turbulentes, le vertige & l'épidémie dont ils ſeroient infectès. L'adreſſe & l'hypocriſie étoient déſormais inutiles à l'audacieux Mahomet; il pouvoit exécuter ſans crainte ſes farouches projets, & ſe livrer ſans retenue à la perverſité de ſes penchans, à la corruption de ſes mœurs, à la fougue des vices qui entraînoient ſon ame. Le barbare pouvoit ſe baigner impunément dans le ſang de ſes ennemis : Apôtre, légiſlateur, monarque, & ſacrificateur, il pouvoit paſſer impunément de crime en crime juſqu'aux forfaits les plus atroces; ſe délivrer par des meurtres ſécrets, ou égorger publiquement quiconque oſeroit condamner ſes vices, dévoiler ſes fourberies, ou divulger l'excès de ſes débordemens. Quel de

ses prosélytes eut été assez téméraire pour douter un moment de la sainteté d'un Prophète, qui, maitre impérieux des élemens comme des hommes, signaloit sa puissance par des prodiges éclatans; qui par le ministère d'une intelligence céleste recevoit chaque jour des parties détachées de la nouvelle doctrine, écrites de la main de Dieu lui-même, & dans lesquelles ses actions les plus bisarres en apparence & les plus criminelles, étoient expressément autorisées? Eh qui dans cette foule d'enthousiastes eut eu le pouvoir ou l'audace de se refuser aux mouvemens tumultueux qui agitoient tous les esprits, à ces transports qui s'accroissant par le trouble de chaque particulier, augmentoient l'effervescence du délilire général? Quel d'entr'eux eut pu méconnoitre le caractère d'Envoyé de Dieu dans celui qui ré-

gnoit avec tant d'empire sur les cœurs & les ames, dont la voix calmoit ou excitoit, à son gré, les passions les plus violentes; qui élevoit ses auditeurs au-dessus de l'humanité; qui peignoit avec tant de majesté les attributs & les vertus de l'être unique & suprême? N'étoit-ce pas à Mahomet que les Arabes devoient la connoissance d'un Dieu jaloux, terrible, implacable dans sa colère, & toujours altéré du sang des incrédules, dont il donnoit par avance les trésors & les possessions aux disciples de l'Alcoran? Tout autre qu'un Apôtre eut-il pu persuader à des hommes qui n'avoient point succé le lait des tigres ni des ours, que c'étoit appaiser le ciel, & s'assurer une éternité de plaisirs & de volupté dans tous les genres, que de massacrer quiconque ne s'empresseroit pas d'embrasser l'Islamisme? C'étoit donc obéir à

Dieu que d'aller, dociles à la voix de Mahomet, exterminer les peuples mécréans, ravager leurs contrées, uſurper le ſceptre de leurs Rois, & les précipiter dans la nuit du tombeau, ou dans l'horreur de l'eſclavage.

Quelle digue oppoſer à ce torrent impétueux ? Les peuples de l'Aſie & de l'Afrique réunis s'efforceront envain d'arrêter dans ſa courſe cette troupe de forcenés. Pouſſés par le fanatiſme, entêtés du dieu de Mahomet qu'ils croyent honorer à force de carnage, la réſiſtance ne fera qu'augmenter les flots de ſang qu'ils auront fait couler. Elle accroîtra la violence de leurs ſacriléges ſuccès, & hâtera la propagation des nouvelles erreurs. Bientôt l'épidémie étendant ſa funeſte influence de Mèdine & de la Mecque qu'elle aura dévaſtées, paſſera de ville en ville juſqu'aux extrémités de l'In-

de ; & son venin actif accablera la liberté, portera le ravage & la désolation dans tous les lieux où il pénêtrera. Encore quelques jours, & l'on verra les sectateurs de l'ambitieux Mahomet échauffés, éclairés des flammes du fanatisme, se partager la Grèce qu'ils auront dépeuplée, donner de tyranniques loix à l'Asie effrayée, & subjuguer par la force des armes & la terreur des superstitions les peuples Africains. Heureuses les contrées que des mers orageuses sépareront des enthousiastes armés par Mahomet ! Heureuses les nations que leur éloignement pourra mettre à l'abri de ce cruel fléau ! & plus heureux les Souverains qui n'auront point à combattre contre les étendarts de l'Islamïsme, ni à rédouter les usurpations de l'Empire du Croissant !

Mais quelles mers sont assez vastes, quelle distance assez considé-

rable pour arrêter les pas de l'horrible fanatisme ? Le fanatisme n'est-il pas cette infernale Athé qui marche sur la tête des hommes ? Le fanatisme n'est-il pas, comme la peint le Poëte, ce monstrueux géant dont les pieds touchent aux enfers, & qui cachant sa tête dans les nues, porte ses avides regards sur la terre, où il exhale sans cesse son soufle empoisonné ? N'est-ce pas lui qui plus prompt que la foudre, & plus dangereux qu'elle, parcourt dans un instant toutes les parties du globe, & répand en même tems de l'un à l'autre pole le fiel qui le dévore ? Du fond de l'Orient, où, à force d'impostures, d'illusions, de crimes il avoit fondé l'Islamisme, ne l'a t'on pas vû passer chez les nations Européanes, & sécouer sur elles ses flambeaux homicides, inviter par la voix de quelques enthousiastes, les peuples trop crédules à rompre les

liens de la fidélité qu'ils dévoient à leurs Souverains ? Et sans avoir recours au fanatisme, que ne peut point l'excès d'un zèle trop ardent sur l'imagination des hommes ! A ses cris, au prestige de ses motifs, à la rigueur de ses maximes, au zèle saint qui paroissoit l'animer, les Puissances se sont liguées, les Rois ont quitté leurs trônes, ils ont uni leurs armes ; suivis de nombreux bataillons ils ont abandonné leurs Etats dépeuplés, pénétrés de religion & croyant obéir au ciel, ils ont été se perdre, eux, leurs couronnes, leurs Sujets, dans ces vastes déserts où les avoient conduits un zèle respectable, mais trop souvent mal secondé. Guerriers trop imprudens, respectables Hermites, ce fut là votre ouvrage ; peuples pieux, mais trop aisés à émouvoir, vous crûtes obéir à Dieu, & trop foibles pour

soutenir une si belle cause, trop entrainés par vos passions, trop indisciplinés pour séconder le zèle & la valeur de vos augustes Chefs, vous allâtes, remplis d'une trompeuse espèrance, engraisser de votre sang les champs de la Palestine. Heureux ceux qui en périssant dans ces malheureuses contrées, purent se flatter d'obtenir la palme de martyre.



CHAPITRE XXIV.

Continuation du même sujet.

DE tous les hypocrites, de tous les usurpateurs qui ont affligé la terre, Mahomet a été celui qui a le mieux connu par quels moyens & jusqu'à quel dégré il est possible d'abuser de la crédulité publique, & d'exciter dans une nation ignorante & superstitieuse les transports forcénés d'un zèle outré, d'une dévotion mal dirigée & mal conçue: aussi quel autre s'est jamais servi plus adroitement du masque de la religion pour séduire, égarer & enchainer les hommes? Ce ne fut, comme je l'ai dit, qu'après avoir donné aux Arabes, ses prosélites les idées les plus fausses de Dieu, du culte qu'il exige de nous, du zèle que la Réligion doit inspirer, des délices du para-

dis, &c. qu'il irrita leurs passions par le levain du fanatisme. *Fidèles Musulmans, Dieu vous ordonne par ma voix de tirer le glaive contre tout incrédule, contre tout infidèle qui refusera d'adopter les vérités que j'annonce ; vous pouvez sans remords vous abreuver du sang des hommes ; n'épargnez que vos frères, les disciples du Prophète ; allez, frappez ; Dieu guidera vos coups ; tuez, exterminez quiconque osera résister à l'évidence de votre religion, ou à la force de vos armes.*

A ces teribles paroles, on eut dit qu'une furie vomie des enfers, agitoit ses serpens sur les soldats enthousiastes de Mahomet. Dévorés de la soif des combats, ils ne respirent plus que la destruction, le meurtre, le carnage : chacun d'eux aussi cruel aussi féroce que l'implacable Ali, brule d'impatience de signaler son zèle par le crime, le viol, le brigandage & les

assassinats. Qui pourra compter les victimes que les Barbares immoleront ? Qui pourra compter les esclaves qui périront dans les fers des Musulmans ? Quel homme, eut-il autant de langues que l'ange du septième ciel, pourroit raconter les erreurs & les superstitions que produisit alors cette fermentation, & que l'ardente imagination des Orienteaux a depuis si fort multipliées ? Il ne nous faut pas moins que l'évidence des preuves, le poids de l'autorité des sectateurs eux-même de l'Islamisme, pour nous persuader que l'absurde vision dont je viens de donner le récit, a été la trop funeste source des maux & des ravages qui pendant cinq à six siécles ont dévasté l'Orient. Il est vrai que Mahomet avoit fait précéder l'étrange relation de ce voyage céleste de bien des fables, de bien des fourberies, d'une étonante quantité

de superstitions ; mais ce fut cette derniere imposture qui acheva de troubler l'esprit des Arabes : elle fut le signal de la haine des Croyans contre les infidèles. Ce fut elle qui aiguisa les glaives des combats, qui forgea les chaines de la servitude, qui cimenta le trone du despotisme, qui arma avec tant d'inhumanité les citoyens de la même patrie, & les particuliers de la même tribu les uns contre les autres : ce fut elle qui rompant tous les liens de la nature, fit périr le fils par les mains du pere, le pere par le glaive du fils, le frere sous le poignard du frere : ce fut elle qui ranima la rage des tirans, la fureur des bourraux, l'atrocité des parricides. A ces traits, à ces horribles traits, qui pourra méconnoitre l'exécrable fanatisme ? Qui pourra le méconnoitre à ces traces souillées du sang des parricides, ou du

moins aux accusations non moins affreuses de parricide qu'il dicte aux frénétiques, agités de ses convulsions ? Eh ! quel autre que lui eut pu persuader de nos jours à une ville entière, d'accuser un vieillard, le plus vertueux des citoyens, le plus doux, le plus tendre des peres, d'avoir étranglé de sang froid, & je ne sçais sur quel prétexte de zèle & de dévotion, son fils, jeune homme plein de force, & dévoré depuis quelques années, de l'ennui de la vie ? Quel autre que le fanatisme.... Mais jettons un voile officieux sur cette sçène d'horreur. Laissons au spectre de Calas, le soin d'effrayer l'imagination du cruel qui l'assassina. O mes amis ! ô mes concitoyens, puissent l'Europe & la Terre, puissent les races futures oublier votre erreur !

Ouvrez les annales du monde, lisés, & vous verrez que tels ont toujours été les excès du fanatis-

me, ses progrès, sa trop cruelle histoire. Combien, plus redoutables doivent être les effets de ce farouche enthousiasme, quand un gouvernement tel que celui que Mahomet a établi, est fondé sur une religion toute superstitieuse? Ne faut-il pas que cette religion rende, par principe de zèle, le peuple ennemi irréconciliable du genre humain? Eh! comment les prosélites de Mahomet n'eussent-ils pas été cruels & sanguinaires? Outre l'atrocité des dogmes de la nouvelle religion, il leur étoit expressément enjoint de massacrer les incrédules; & tous ceux qui mouroient les armes à la main, étoient assurés d'une étérnité de bonheur. D'ailleurs, quel paradis que celui que Mahomet promet à ses sectateurs! Le plus capable de toucher, d'émouvoir, d'enflammer des ames sensuelles: une immortelle volupté, des fruits délinieux, des *Houris* toujours neuves

& toujours ravissantes, une vigueur inépuisable, des plaisirs sans interruption & sans satiété. Mais cette volupté, ces fruits, ces brillantes Houris, ces plaisirs continus, n'étoient promis qu'à ceux qui par la force & le nombre de leurs exploits, auroient signalé leur zèle: le ciel étoit fermé aux lâches & aux cœurs trop compatissans. Ce fut ainsi que les anciens Scandinaves, fatigués de la simplicité de leur religion, associerent à l'être suprême le sanguinaire *Odin*, idole mille fois plus féroce que l'antique *Moloch*. Bientôt ils ne connurent plus d'autre dieu que le fier Odin. Lui seul méritoit, suivant eux, l'hommage des mortels, parcequ'il étoit sévère, terrible & toujours occupé à verser le sang des hommes : aussi croyoient-ils l'honnorer par les noms de *Pere du carnage*, *Dieu depopulateur*, *agile*, *incendiaire*, *inflexible*, *bruyant*. Comme ils pensoient que le plai-

sir le plus doux pour Odin, étoit celui de désigner & de compter lui-même ceux qui devoient périr dans un jour de bataille; avant que d'engager le combat, ils promettoient solemnellement de sacrifier un certain nombre de victimes humaines à cette sombre divinité; parceque, disoient-ils, ces hommes immolés sont le droit sacré d'Odin. Quel puissant aiguillon excitoit la valeur de ces anciens Danois? Quel sentiment sublime élevoit leur courage? C'étoit le fanatisme; c'étoit l'idée folle & superstitieuse qu'ils se formoient d'Odin; c'étoit l'ambition de plaire à ce Dieu destructeur, qui ne prodiguoit ses faveurs qu'à ceux qui périssoient dans le feu des combats. Ils étoient persuadés que les ames des guerriers tués sur le champ de bataille, étoient reçues avec distinction dans la céleste *Valhalla*, où

Odin les combloit des plus brillantes récompenses ; & ces récomnenses étoient des éloges éternels sur leur bravoure, & la liberté de rester perpétuellement assis à la table d'Odin. C'étoit là le principe toujours actif, toujours pressant de l'héroïsme des Danois ; c'étoit cette douce espèrance qui troubloit leur imagination au point que dans la chaleur du combat, dans le feu de la mêlée, ils croyoient voir Odin lui-même ranimer la fureur des combattans, frapper ceux qu'il avoit dévoués à la mort, & emporter leurs ames dans l'immortelle *Valhalla*.

Si l'ambition de mériter d'aussi grossières récompenses avoit tant de puissance sur le cœur des Scandinaves ; à combien plus forte raison le ciel promis aux sectateurs de l'Islamisme devoit-il remplir leurs ames d'héroïques sentimens? Car il faut avouer que, malgré sa bi-

sarrerie, le paradis de Mahomet ne laissoit pas d'être flatteur pour des peuples corrompus, & qui ne connoissoient que les plaisirs des sens, ne respiroient que pour jouir, ne soupiroient qu'après la volupté. Aussi l'Apôtre de Médine eut à-peine donné à ses imbéciles disciples une légère idée des agrémens & du bonheur qu'ils goûteroient dans la vie future, que, transportés d'un zèle dévorant, ils ne songèrent plus qu'à marcher dans la carrière qui leur étoit ouverte : dangers, combats, supplices, rien ne les arrêta, rien désormais ne fut capable de rallentir leur ardeur meurtrière. En effet, comme le fanatisme étoit le grand ressort que Mahomet faisoit mouvoir, l'intérêt étoit l'ame qui donnoit à ce fanatisme le dégré de chaleur & de vivacité qu'il importoit au faux Prophète de lui donner pour arriver au but où

il tendoit. L'intérêt, ce mobile puissant des actions humaines, est mille fois plus fort, uni au fanatisme, que toutes les passions ensemble dans leur plus grande effervescence. C'est lui qui crée, qui soutient, augmente, & rend contagieux l'enthousiasme des fanatiques. Sans l'intérêt le fanatisme ou n'existeroit point, ou s'évanouiroit, & se consumeroit bientôt par sa propre activité: sans principe, sans objet, comment pourroit-il être épidémique? Comment pourroit-elle durer cette flamme brûlante qui gagnant de proche en proche, se nourrit de son propre feu, & qui au lieu de s'affoiblir en s'étendant, prend de nouvelles forces à mesure qu'elle se communique? Si ce n'eut été l'intérêt qu'elle auroit pu être jadis la cause de l'yvresse des Corybantes, qui s'irritoient à mesure de la violence des coups qu'ils

frappoient sur leurs tambours, & qui après d'effrayantes convulsions, des heurlemens affreux finissoient par s'immoler eux-mêmes? Si ce n'eut été l'intérêt, quel eut été le principe des transports des Bachantes, qui s'animant par dégrés à la lueur de leurs thyrses enflammés, passoient de folie en folie, jusqu'aux derniers excès de la fureur? Les uns étoient intéressés à faire respecter le culte de Cybelle, & les autres à célébrer les orgies de Bacchus par des fêtes licentieuses, & très-souvent mêlées des plus infames prostitutions.

Mahomet agissoit par le même motif : je veux dire, que par le fanatisme, il vouloit aveugler ses prosélites & troubler leur raison, au point de les rendre inaccessibles à la crainte, sévères & cruels jusqu'à la barbarie, invincibles à force de témérité. Son dessein

étoit encore de les rendre si superstitieux à son égard, qu'ils n'osassent jamais ouvrir les yeux sur sa conduite ; ou que, s'ils étoient frappés de l'énormité des crimes que l'intérêt de sa gloire le forceroit de commettre, ils les regardassent comme autant d'actes de rigueur que le ciel lui prescrivoit, & les excès de ses débordemens comme des preuves éclatantes de la faveur de Dieu, qui ne permettoit qu'à lui seul de violer les loix les plus sacrées, de se livrer à des amours adultères, de former des liens incestueux, & de s'unir indistinctement avec toutes les femmes qui exciteroient dans son cœur des desirs trop pressans.

Je n'ai rapporté de la vie de Mahomet que les traits qui m'ont paru les plus propres à prouver la justesse de mon observation au sujet de l'utilité qu'un homme de génie peut retirer de l'absurdité même

me des superstitions reçues. J'avois dit ; Chap. XIII, que le plus sur moyen d'éclairer & de policer un peuple devenu stupide & corrompu à force de superstitions, étoit, à mon avis, de lui faire adopter des superstitions moins grossières & plus séduisantes que ses anciennes erreurs, analogues à son caractère, à ses passions, à ses penchans, & toutes relatives à la législation qu'on vouloit établir & à la nature du gouvernement qu'on se proposoit de fonder. Par les faits que j'ai racontés je crois avoir prouvé que ce moyen fut celui que Mahomet mit en usage; ambitieux, & instruit du caractère des Arabes, il n'avoit pas d'autre route à choisir. Il est très-vraisemblabe que chez toute autre nation, moins ignorante & moins superstitieuse, il se fut bien gardé de recourir à tant de visions, à de si fréquens entrétiens

avec l'Ange Gabriel. L'imposture eut été trop frappante : mais en Arabie, il pouvoit hazarder tout : ce n'étoit même qu'à force de fourberies, de fictions, de contes, qu'il pouvoit persuader le merveilleux de sa mission. Sans l'autorité des miracles, sans l'intervention expresse d'une intelligence céleste, ses loix & sa doctrine eussent été mal reçues par des hommes accoutumés à construire de leurs mains, à voir, à adorer & à entretenir chaque jour une foule de dieux. D'ailleurs, entierement livrés au brigandage & aux débordemens, les Arabes n'avoint aucune idée, ou du moins, ils n'avoint qu'une idée très-imparfaite de Dieu, du paradis, de l'ame, de la vie future: ils n'aimoient, ne connoissoient, & ne goutoient que les plaisirs des sens ; ils ne concevoint rien au-dessus de ces plaisirs. Pour leur

plaire il falloit donc que la doctrine de Mahomet tint un peu à ce gout général & dominant pour la sale débauche. Le luxe & la licence avoient jetté les Spartiates dans la plus honteuse anarchie, quand Licurgue entreprit de leur donner une sage législation & de les ramener à la vertu : il y parvint : ses loix même étoient très-sévères ; mais elles permettoient le vol ; elles permettoient aux jeunes filles de Lacédemone l'indécence des vétemens ; car enfin, il falloit bien pour réussir, que Lycurgue se rapprochat par quelqu'endroit des mœurs des anciens Spartiates.

Comme je n'ai parlé de Mahomet que pour montrer les avantages & les dangers de la superstition ; il me suffit d'avoir suivi ses pas depuis sa naissance jusqu'à l'instant où il est parvenu à fonder par le secours de l'erreur & de l'im-

posture, l'Islamisme & un vaste Empire sur les débris des superstitions de ses contemporains; il ne me reste plus qu'à examiner la cause qui rendit ses sectateurs si indulgens pour ses crimes & pour ses vices.

CHAPITRE XXV.

Cruauté de Mahomet. Stupidité de ses Disciples.

PArce qu'un homme en a tué baucoup d'autres, il ne s'ensuit pas toujours qu'il soit cruel, sanguinaire, inhumain. Il faut avant de décider, examiner dans quelle position il s'est trouvé. Voilà ce que répondent les Musulmans, quand on leur parle de l'excessive sévérité de leur Prophète. Peuvent-ils le justifier? Y a-t'il quelque situation, à moins que ce ne soit celle de la défense de

soi-même qui excuse le meurtre ? Le fondateur de l'Islamisme étoit-il dans ce cas ? Non ; mais ces actes de barbarie le rendoient respectable ; son ardeur à les commettre, persuadoit au peuple qu'il étoit autorisé par le ciel, qui lui avoit donné le droit de vie & de mort sur les Croyans ainsi que sur les infidèles, & tout cela tournoit au profit de ses vûes. Mais, usa-t'il souvent de ce droit de vie & de mort ? On est assez dans l'habitude en Europe de regarder Mahomet comme le monstre le plus féroce qui ait paru sur la terre. On croit qu'il a été plus inhumain que Phalaris, plus atroce que Néron, Commode, & tant d'autres scélérats, dont les noms, pour l'honneur de l'humanité, devroient être effacés des fastes de l'histoire. On se trompe pourtant, il y a bien de la différence de lui à ces Tyrans. Mahomet, il est vrai, a

répandu beaucoup de sang ; il a sacrifié à son ambition un très-grand nombre de victimes ; mais beaucoup moins qu'on ne le pense, & qu'il eut pu en immoler. Il est bon d'observer encore, qu'à quelques homicides près, il n'a été cruel que dans des circonstances où il étoit bien difficile qu'il épargnât, sans se perdre lui-même, ceux qu'il faisoit assassiner. Veut-on qu'un conquérant, que le Fondateur d'un Empire & d'une religion telle qu'est l'Islamisme, ait toujours de la douceur, de l'équité, de la modération ? Veut-on qu'il laisse exister, au milieu d'une foule docile & qui lui est dévouée, quelques incrédules remuans & hardis, qui couvriront de ridicule, ses miracles, ses prophéties, ou qui dévoileront les vrais motifs de son zèle apparent, de son feint enthousiasme, & qui feront connoitre le danger de ses

préceptes, l'impoſture de ſes recits? Que ſeroit devenu Mahomet? Que ſeroit devenue ſa doctrine? Dans quel nouvel abîme d'idolatrie & de corrruption les Arabes, ſes diſciples, ſeroient-ils retombés, s'ils ſe fuſſent doutés de la fourberie de leur Prophête, de ſes deſſeins, de ſes vûes, du mépris qu'il faiſoit & du ciel & des hommes? D'ailleurs, pour aller juſqu'au trône, Mahomet n'avoit plus qu'un très-petit eſpace à franchir, & il falloit ou renoncer pour toujours à s'y aſſeoir, ou répandre le ſang de quelques obſtinés qui vouloient abſolument l'empêcher d'y monter. Quel parti devoit-il prendre? Il choiſit le plus ſur, parcequ'il vouloit règner; & voilà quelle a été la véritable cauſe des meurtres dont il s'eſt couvert. Toutefois eſt il bien prouvé qu'il en ait commis autant qu'on le dit? Il s'en faut, ſi l'on retran-

che de la nombreuse liste de ses assassinats, la quantité prodigieuse de Mécréans, que ses soldats ont égorgés, ou pour les convertir à l'Islamisme, ou sur le refus qu'ils ont fait de se convertir. Quant à ceux qu'il a tués lui même de sang froid, ou qu'il a fait tuer, je n'en trouve dans tout le cours de sa mission apostolique & conquérante, que sept cens vingt, ou sept cens vingt deux (car le nombre n'en est pas exactement fixé, même par les Docteurs Mahométans). Or, de ces sept-cens vingt-deux victimes, il n'y en a presque aucune que Mahomet n'ait fait mourir pour des raisons qu'il trouvoit très-plausibles, & qn'il avoir grand soin de faire expressément approuver par l'Ange Gabriel.

Le premier de ceux qui périrent par ses coups, ou par ceux de son fidèle Omar, fut un de ses

disciples, homme très-inconsidéré, & qui avoit osé appeller à Omar, d'une sentence que l'Apôtre venoit de prononcer. Omar ne jugea point l'appel; mais de son cimetere il fendit en deux l'appellant, pour le punir de n'avoir pas voulu acquiescer à la décision d'un Juge aussi intègre & aussi éclairé. Mahomet fut si content de cette décision, qu'il donna à Omar le surnom d'*Al Faruk* ou de *Séparateur*; puisqu'il sçavoit si bien, dit-il, distinguer le vrai d'avec le faux. Les Musulmans sont encore assez embarrassés de décider quel des deux a été le plus admirable dans cette occasion; d'Omar, qui a montré une si sainte indignation contre un homme qui osoit douter de l'équité du Prophête, ou de Mahomet qui en approuvant ce meurtre, a fait si éminemment connoitre son amour pour la justice & la certitude où

il étoit de l'équité de ses jugemens.

La seconde victime immolée à la gloire de Mahomet étoit bien plus coupable, il étoit important qu'elle périt. Mahomet récitoit quelques versets de l'Alcoran, très-sublimes comme ils le sont tous. Al-Nodar, jeune incrédule, écouta fort attentivement ces versets, & sortit : on lui demanda quel étoit le sens des paroles que Mahomet venoit de prononcer. L'impie répondit en jurant, qu'il n'y entendoit rien, & que l'Apôtre se mocquoit de débiter d'un air si grave, de si mauvais contes de vieille. On sent combien Mahomet étoit intéressé à ne pas laisser impunis des propos aussi licentieux. Dès le soir même il fit égorger Al-Nodar, & tous dirent; *le Prophête a bien fait; loué soit le Prophête qui a vengé le ciel, Auteur de l'Alcoran.*

Okba ne pouvoit éviter la mort

qu'il avoit bien méritée. Mahomet n'étoit encore qu'un particulier ordinaire, qu'Okba l'entendant parler de ſes vûes de réformation, eut l'inſolence de lui donner un coup de pied, & de lui cracher au viſage; Mahomet lui jura qu'il ſe vengeroit dans la ſuite, & qu'il lui couperoit la tête. Il lui tint parole; car Ali lui coupa la tête par ordre du Prophête. Il eut réellement été fort indécent, diſent les Muſulmens, que Mahomet publiquement reconnu Prophête & maitre de l'Arabie, eut laiſſé exiſter un homme qui l'avoit ſi cruellement outragé; la vie de l'impie Okba bleſſoit évidemment la religion.

Mahomet invita les Juifs établis à Médine, d'embraſſer l'Islamiſme: ils rejettèrent l'invitation. Le Prophête irrité, leur fit la guerre; ils furent obligés de ſe rendre à diſcrétion, au nombre de ſept

cens, & la discrètion de l'Apôtre fut d'ordonner qu'on les massacrât tous, sans distinction d'âge ni de sexe. Ces Juifs étoient fort riches; Mahomet reflèchit, & leur laissa la vie, à condition qu'ils lui remettroient tout ce qu'ils possédoient, & qu'ils s'en iroient exactement tout nuds; ce qui fut strictement exécuté. Il n'y a point de Derviche qui puisse retenir ses larmes à ce trait de clémence de Mahomet; ses disciples penserent comme les Derviches, & ils ne pouvoient assez admirer la douceur de l'Apôtre, qui maitre de prendre les biens & la vie de 700 Juifs, s'étoit contenté de s'emparer de tous leurs biens, leur avoit laissé la vie, & même la liberté d'embrasser l'Islamisme.

Caab, Poëte satyrique, ne se contenta point d'être incrédule, il eut la témérité de faire des vers très-mordans contre le Prophête

& contre l'Alcoran ; double atrocité qui méritoit, suivant les sectateurs de Mahomet, les plus cruels supplices. Mahomet fut cependant plus doux que ne l'eussent été ses prosélites ; il fit seulement assassiner Caab, qui fut trop heureux de ne pas perir d'une mort plus violente.

L'Islamïsme faisoit de rapides progrès ; tout le monde croyoit, toutes les villes de l'Arabie ouvroient leurs portes au Prophète ; un seul Arabe, Sofian, résista au torrent, & entreprit d'arrêter les armes de l'Apôtre. Mahomet envoya poignarder Sofian, & sa troupe fut dispersée. Les Musulmans eussent bien désiré que le Prophète, moins indulgent, eut exterminé les complices & les soldats de Sofian, mais plus humain qu'eux Mahomet fut satisfait du sang du plus coupable:

Saad, l'un des Généraux de

Mahomet, fut envoyé contre les Koréid'hites, qui renfermés dans une forteresse s'y défendirent pendant vingt-cinq jours ; mais ils furent alors obligés de se rendre. Saad les prit, les enchaîna, & décida que les hommes seroient passés au fil de l'épée, que les femmes & les enfans seroient esclaves, & que leurs biens seroient partagés entre le Prophète & ses sectateurs. On amena cette foule de malheureux devant l'Apôtre, qui s'écria que *Saad avoit prononcé un jugement divin*, & en conséquence il fit massacrer sous ses yeux sept cens Koréid'hites ; les femmes & les enfans furent tous emmenés en captivité. Les disciples de Mahomet furent d'abord surpris de cet acte de rigueur ; on dit même que quelques-uns d'entr'eux trouvèrent un peu dur ce massacre ordonné & exécuté avec tant de sang froid ; mais le Pro-

phète les convainquit sans peine de la grande équité de cette exécution ; il leur prouva que les Koréid'hites ayant été sommés de se rendre de la part de l'Envoyé de Dieu, & ne s'étant point soumis tout de suite, ils avoient été rébelles à Dieu lui-même, contre lequel ils avoient eu l'exécrable audace de combattre ; que ce crime étant irrémissible par sa nature, c'eut été en lui un crime plus grand encore, s'il eut pardonnné à ces sept cens coupables. La force de cet argument pénêtra si fort les partisans du Prophète, qu'ils s'étonnèrent de ce que les femmes & les enfans des Khoréihites, qui avoient en quelque sorte partagé leur faute, ne partageoient pas aussi leur chatiment. Mais il falloit que Mahomet laissât toujours, même dans ses vengeances, échapper quelque trait d'indulgence & de générosité. Les Musulmans ne

manquent pas de célébrer par de grandes réjouissances l'anniversaire de ce pieux massacre.

Salam étoit un Juif fort indiscret, & qui osa insulter Mahomet au sein de ses triomphes ; Mahomet simple particulier eut méprisé peut-être les injures du Juif ; mais Apôtre, il eut manqué au respect qu'il se devoit, s'il eut laissé une telle licence impunie ; il fit égorger Salam, & cet acte de justice fut & est regardé encore comme une des actions les plus illustres de son apostolat.

Huit Oraïnites vinrent à Médine, & embrassèrent l'Islamïsme ; ils y demeurerent quelque tems ; mais trouvant que l'air de la ville ne leur convenoit pas, ils se retirerent à la campagne, dans le lieu où paissoient les troupeaux de Mahomet, & par son ordonnance ils burent du lait de ses chamelles, & même de leur urine pour se gué-

rir, faveur que tout Arabe eut payé de ſon ſang. Mais par la plus noire ingratitude ils s'enfuirent, & emmenèrent les chameaux. Le Prophete informé du vol, envoya à la pourſuite des Oraïnites ; ils furent pris & conduits aux pieds de Mahomet. Il leur reprocha l'atrocité de leur crime, leur fit voir combien il étoit affreux de voler les chameaux d'un Apôtre, qui, comme tout le monde le ſçavoit, appartenoit au ciel, lui & conſéquemment tout ce qu'il poſſédoit. Enſuite pour expier cette horrible profanation Mahomet fit couper les pieds & les mains des huit Oraïnites, leur fit crêver les yeux, & les fit attacher à des croix, où ils expirerent. Cet exemple qui, comme on voit, étoit un peu ſévére, inſpira aux Muſulmans le plus grand reſpect pour les chamelles de Mahomet, & pour tout ce qui lui appartenoit. Les Der-

viches, toutes les fois qu'on leur a pris, ou qu'on veut leur prendre quelque chose, ont grand soin de citer la punition des Oraïnites; & comme ils prétendent appartenir aussi directement au Prophète, que ces chamelles appartenoient à Mahomet, cette autorité ne manque pas de faire une très grande impression sur l'esprit du Cadix.

Osaïr, homme ambitieux, vindicatif & fort entreprenant, résolut de venger le meurtre de Salam; il souléva par ses clameurs les Juifs de Khaïbar, qui éblouis par ses promesses, le nommerent leur chef. Mahomet averti du complot, envoya Abd'allah vers l'impie Osaïr. Abd'allah suivi de trente hommes, l'attira dans une embuscade, le perça de son épée, & massacra les Juifs de Khaibar. Dans cette occasion, Mahomet ne fit que se défendre contre Osaïr,

qui avoit mérité le sort qu'il éprouva.

Les Mecquois avoient longtems résisté à la force & aux exhortations du Prophete ; mais enfin ils furent, à l'exemple du reste de l'Arabie, obligés de se soumettre. Mahomet se rendit maitre de la Mecque ; sa victoire fut ensanglantée par le massacre d'une foule de malheureux immolés à la gloire de la nouvelle religion. Après ces premiers momens de carnage, Mahomet parut tranquile, & la fureur de ses partisans assouvie. Il déclara même publiquement que désormais la Mecque seroit un azile inviolable. Cependant aprés avoir été solemnellement inauguré sur la colline d'Al-Safar ; après avoir reçu le serment de fidélité du peuple, le ciel lui rappella le souvenir de quelques anciennes injures, & il jura au même instant de retracter sa pro-

messe; non qu'il ne put oublier des outrages; mais pour venger le culte qu'il avoit établi, & pour donner un exemple capable d'effrayer à jamais les impies. Il proscrivit donc ceux qui avoient témoigné le plus d'animosité contre lui. Quelques-uns des proscrits obtinrent grace; car quel homme, disent les Musulmans, fut plus doux que notre Prophète? On n'est pas d'accord sur le nombre de ceux qui furent égorgés. On sçait seulement que Mahomet fit poignarder Mekias, qui outre ses anciennes fautes, avoit eu la témérité de boire du vin, malgré la défense expresse que Mahomet venoit de faire de cette liqueur. Abd'allah, fils de Kathal, joignoit à un débordement scandaleux une irreligion outrée; il avoit tué un Musulman, & il menoit avec lui deux prostituées qui chantoient publiquement des vers satyriques

contre Mahomet : il fut proscrit, comme il le méritoit : il alla se cacher dans l'intérieur de la Caaba ; il y fut découvert, & tué par ordre du Prophete, qui avoit le privilége de violer les asyles, quand il étoit question de faire exécuter ses ordres. Ses sectateurs, même les plus zélés, murmurèrent, & trouvèrent barbare cet homicide, commis dans le sanctuaire le plus sacré de la terre. Mahomet leur déclara qu'il avoit reçu une permission particulière de violer l'immunité de la Caaba pour une heure. Les Musulmans admirèrent les priviléges de l'Apôtre, & gardèrent le silence.

Al Howaïreth, l'un des plus distingués Koreishites, haïssoit Mahomet ; il l'avoit insulté, & l'on assure même qu'il avoit outragé Fatime, & la belle Zeynah ses deux filles chéries : Al Howaireth fut traîné aux pieds de Ma-

homet. Celui-ci remit son glaive au redoutable Ali, qui d'un coup abbatit la tête du brutal Howaireth: grand & mémorable exemple contre les impudiques! Hareth qui n'avoit ni la naissance, ni le crédit d'Al-Howaireth, avoit tenu aussi des propos insolens contre l'Apôtre. Mahomet fit un signe, & Ali abbattit de son cimetère, la tête du coupable, dont le nom fut dès-lors en exécration parmi les fidéles Croyans.

Kariba, Ommsaad, & une servante d'Abdallah, expirerent dans les supplices, sous les yeux, & par ordre de Mahomet, qui punissoit dans la premiere, l'une des deux prostituées d'Abdallah, ses vices & les vers satyriques qu'elle avoit eu l'audace de chanter; dans la seconde l'indiscrètion qui lui avoit fait révéler quelques actions secrètes & galantes du Prophête; dans la troisième, les services

qu'elle avoit rendus à ſon maître, incrédule & proſcrit.

Voilà quels furent à-peu-près tous ceux que Mahomet ſe crut obligé d'immoler à ſa gloire & aux progrès de ſa doctrine, dont ces malheureux retardoient la propagation, autant qu'il leur étoit poſſible. Le danger qu'il y avoit à les laiſſer exiſter ne juſtifie point Mahomet ; mais ce danger pourroit dumoins prouver que des motifs indiſpenſables l'ont porté, ſans être barbare, à des excès de cruauté. D'ailleurs, ces injuſtices, ces meurtres, ces aſſaſſinats, rendoient ſi reſpectable celui qui les commettoit ; ſes proſélites avoient tant de docilité à les croire expſſément ordonnés par le ciel ; & cette erreur étoit ſi favorable à l'Iſlamiſme, que l'humanité eſt, en quelque ſorte, redevable à Mahomet, de n'avoir pas été plus féroce, & de n'avoir pas groſſi les flots de ſang qu'il a verſé.

CHAPITRE XXVI.

Débauches de Mahomet. Aveuglement de ses Disciples.

MAHOMET idolâtra les femmes : la beauté eut sur lui plus d'empire qu'il n'en avoit lui-même sur ses stupides sectateurs. Il ne fut ni inconstant dans ses amours, ni perfide avec ses Maitresses ; mais il lui en fallut plusieurs, & il les aima toutes éperduement & d'une égale ardeur. Si ce qu'on assure de lui à cet égard, est vrai, Mahomet fut un homme fort rare, fort extraordinaire. Les Docteurs Musulmans prétendent d'après lui, & ce qu'il y a de bien plus surprénant d'après ses femmes, qu'il avoit reçu de la nature la force & la vigueur de cent hommes robustes :

buſtes : on ſeroit tenté de le croire aux exploits étonnans dans ce genre qu'on raconte de lui. Quoiqu'il en ſoit, il eut, ſelon quelques Hiſtoriens Mahométans, 13 femmes légitimes, quelques autres diſent 15 ; Abulfeda & Gentius aſſurent qu'il en épouſa 26. On n'en connoit que 12, & chacune de ces 12 eut en lui l'amant le plus impétueux, le mari le plus riche des dons de la nature. Aucune d'elles n'eut le tems ni la liberté d'être jalouſe ; on prétend qu'il les voyoit toutes dans une même nuit, comme s'il n'en eut vû qu'une.

J'ai parlé de Khadija. Sawda fut la ſeconde femme du Prophète ; Ayesha, fille d'Abubecr, fut la troiſieme ; Mahomet eut toujours pour elle la plus vive paſſion, elle régnoit dans ſon cœur, elle occupoit ſon ame toute entiere ; dans les bras de ſes autres

épouses il soupiroit pour Ayesha; elle étoit son amie, sa maitresse, son idole, son dieu. Ghozia fut sa quatrième femme; il l'aima par caprice, l'épousa par amour, & la répudia par dégoût. Hassa, fille d'Omar, sa cinquième épouse, eut tour-à-tour sa haine & son amour, sa confiance & ses mépris; il finit par la respecter, & même par la consulter dans les difficultés les plus pénibles à résoudre. Il épousa la belle Zeinab, qui des bras du Prophète passa dans le tombeau, & laissa à son époux des regrets éternels; car Zeinab étoit aimable, vive & voluptueuse. Omm Salma fut l'épouse chérie de l'Apotre, & elle eut été peut-être celle qu'il eut le plus constamment adorée, s'il n'eut pas vû par hazard la belle Zenobie, femme de Zeid,* son affranchi & son fils adoptif: il ne pouvoit se marier avec elle; la loi le défen-

doit; c'étoit même, suivant sa doctrine, un sacrilége irrémissible que de convoiter la femme de son fils adoptif. Mais quand Mahomet avoit publié cette loi il ne connoissoit pas les graces de Zénobie: il la vit, son cœur soupira; Zeid s'apperçut de la passion naissante de son pere adoptif; il y alloit de sa vie; il feignit de n'avoir plus que du dégoût pour son épouse, & la répudia. Mahomet fit descendre du ciel un verset de l'Alcoran qui le dispensant de la loi, lui permettoit d'épouser Zenobie; il l'épousa, remercia le ciel, & idolâtra sa nouvelle conquête.

Mahomet vit en Ethiopie la jeune Habiba, femme d'Obeid'hallah; ses attraits le toucherent; il s'éloigna de cette femme, le cœur blessé; il apprit à Medine la mort d'Obeid'hallah; & il envoya aussitôt un Courier au Roi d'Ethiopie, pour le prïer de lui donner

Habiba en mariage. Le Roi y consentit, & Habiba vint à Medine, où elle vécut en Souveraine auprès de son amant, époux tendre pour elle, & toujours éperdu. Joweira, de l'état de captive, passa, grace à ses charmes & à l'amour qu'elle avoit inspiré au Prophête, au glorieux état de femme de Mahomet : il la chérit beaucoup, & les années ne firent qu'augmenter sa tendresse pour elle. Mahomet épousa aussi Safiya, Juive d'une beauté parfaite, remplie de talens, & à qui Mahomet découvroit chaque jour quelques graces nouvelles. Maimûna fut la douzième femme du Prophête ; c'est la dernière de celles dont on connoit le nom : elle avoit sur ses compagnes cet avantage, que Mahomet la respectoit jusqu'à la vénération, même dans des momens qui paroissent exclure toute espèce de respect.

Toutes ces femmes étoient on ne peut pas plus satisfaites de leur époux; jamais elles ne s'apperçurent d'aucun rallentissement. Toujours idolatrées, elles ne concevoient pas comment le Prophête pouvoit suffire à des travaux plus réels & plus pénibles que ceux de l'ancien Alcide : les Musulmans ne le comprenoient pas non plus ; & cet excès de forces ne contribuoit pas peu à leur faire regarder Mahomet comme un être tout extraordinaire, & visiblement protégé du ciel.

On fut d'abord un peu surpris que Mahomet violât aussi ouvertement la loi qu'il avoit faite ; & que n'ayant permis à ses Sectateurs, sous peine d'anathème, que quatre femmes ou concubines au plus, il grossit chaque jour d'une nouvelle épouse, le nombre de ses femmes. Cet exemple scanda-

lisoit ; mais le Prophête fit bientôt cesser le scandale. Il se fit accorder par le ciel un privilége exclusif de prendre tout autant d'épouses qu'il le jugeroit à propos ; & le même verset de l'Alcoran qui lui donnoit ce privilège, défendoit à qui que ce fut, de blâmer sa conduite, & de se scandaliser de son incontinence.

Mais envain Mahomet fit-il intervenir le ciel & l'Ange Gabriel ; envain profita-t'il des forces plus qu'humaines qu'il tenoit de la nature ; envain chercha-t'il par les preuves les plus convaincantes, à faire accroire à ses femmes qu'il les adoroit toutes, & que chacune d'elles étoit plus heureuse & plus favorisée que si elle n'eut été que la femme unique d'un autre : ni ses rares talens, ni ses visions, ni ses travaux, ni ses caresses ; rien ne put le mettre

à l'abri du ſort qu'éprouve communément tout époux adultère. Sa tête fut couverte d'opprobre, ſi c'en eſt un d'avoir une épouſe volage, infidèle, débordée. La plus chérie de ſes femmes, celle qu'il idolatroit pardeſſus tout, l'amie de ſon cœur, Ayesha, eut plus d'un amant; & ſoit qu'elle fut irritée des infidélités de Mahomet, ſoit qu'elle ne put réſiſter à l'ardeur du penchant qui l'entrainoit, elle combla de ſes faveurs beaucoup de Muſulmans. Ses aventures devinrent publiques; ſa réputation fut flétrie. On l'accuſa ouvertement d'adultère & de débauche outrée. Mahomet adoroit Ayesha; il ne pouvoit douter de ſes infidélités : la punir, la répudier, c'eut été s'expoſer à des reſſentimens; & d'ailleurs, il eut été dangereux à un Prophête, d'avouer qu'il avoit ignoré l'inconduite de ſa femme, lui qui ſe

vantoit de lire dans les replis les plus cachés des cœurs. Considérant combien cette accusation donneroit de l'avantage à ses ennemis, qui la regarderoient comme une tache à son honneur, & qui par-là pourroient affoiblir son autorité, il entreprit de justifier sa femme, malgré la publicité de ses débordemens. Il assembla ses Sectateurs, & leur rendit compte d'une révélation toute particulière & par laquelle Dieu l'avertissoit expressément de ne jamais rien croire des calomniesque l'on pourroit répandre contre l'honneur & la pureté d'Ayesha. Cette révélation qu'on lit dans le 24e. chapitre de l'Alcoran, fit tant d'impression sur les esprits, qu'Ayesha passa dès cet instant pour un modéle de vertu; & quelque tems après un Musulman indiscrèt ayant osé se vanter des bontés de cette femme, il reçut par ordre de

Mahomet quatre-vingt coups de fouët, ainsi que le ciel l'avoit ordonné, suivant la loi insérée dans le même chapitre.

Mahomet fut moins heureux avec la jeune Zenobie, cette belle Zenobie, qui étoit l'idole de son ame, & à laquelle il n'eut pas renoncé pour l'Empire de l'Orient. Ali avoit tué en combat singulier le frere de Zénobie. Mahomet refusa de punir le meurtrier. Zénobie, irritée, résolut de venger sur son époux, le sang de son frere. Elle empoisonna une épaule de mouton, & invita le Prophête à venir souper chez elle. Mahomet, qui préféroit les épaules de mouton aux mêts les plus délicieux, mangea avec avidité de celle qui lui étoit servie. Bashar, son favori, en mangea aussi, mais il tomba au même instant dans d'affreuses convulsions, & expira sur la place. Mahomet éprouva les mê-

mes convulsions, & parvint, à force de secours, à rendre le poison; mais le coup mortel étoit porté ; il mourut trois ans après Basshar. Les Mahométans assurent que l'épaule de mouton parla à Mahomet, dès le second morceau qu'il en mangea ; mais le miracle étoit inutile, le poison avoit opéré. Mahomet demandant à Zénobie quel motif l'avoit portée à cette atrocité ? *J'ai pensé*, repondit Zenobie, *que si vous étiez véritablement Prophête, vous vous appercevriez aisément du poison, & que si vous ne l'étiez pas, nous serions bientôt délivrées de votre tyrannie.* Ce raisonnement étoit fort, & surtout dans la bouche d'une amante adorée. Mahomet en fut pétrifié ; il soupira de rage, & n'osa se venger : cruellement offensé, mais éperduement amoureux, il se contenta de renvoyer Zénobie à ses parens. Quelque

tems après, & peu de jours avant que de mourir, Mahomet appercevant la mere de Bashar, il lui dit : *Hélas ! mere Bashar, le poison de Zénobie, qui fut si fatal à ton fils, n'a pas cessé de me visiter de tems en tems depuis ; mais à présent, je sens les veines de mon cœur se rompre par sa violence.*

L'activité de ce poison, ni les tourmens qu'éprouva Mahomet, ne l'empêchèrent pourtant pas de joindre à ses vingt-six épouses, un essain de concubines qu'il aima, qu'il idolatra aussi passionément qu'il adoroit ses femmes. Elles lui furent toutes fidelles & soumises. Aucune d'elles ne lui donna ni de rival ni du poison. Les plus distinguées, & celles que les Mahométans révèrent comme les confidentes & les dépositaires des secrets les plus intimes de Mahomet, furent, la séduisante Ribana, Juive d'une grande beauté,

qui persista quelque-tems dans le Judaisme, mais qui persuadée enfin par l'éloquence, l'énergie & les grandes actions de son amant, embrassa l'Islamisme, & devint un des Interprêtes les plus éclairés du divin Alcoran ; Shirim, belle Copte, dont les tendres baisers retiroient Mahomet de la profonde léthargie où l'avoit enseveli la présence soudaine de l'Ange Gabriel. Marie la Copte, plus radieuse que l'aurore, & dont les premieres faveurs avoient donné tant de chagrin à Mahomet ; car ayant défendu la fornication par un chapitre exprês de l'Alcoran, & ayant vu ensuite la belle Marie, il ne put résister au pouvoir de ses charmes, & malgré l'Alcoran, il coucha avec elle, une nuit qu'il avoit promis de donner à Ayesha & à Hassa. Celles-ci, inquiêtes de n'avoir pas vu le Prophête, découvrirent la cause

qui l'avoit retenu, on prétend même que Hafsa le surprit couché avec Marie. Elles lui firent des reproches si vifs, que Mahomet leur promit de ne plus voir Marie, & de la renvoyer; mais sa passion lui fit bientôt oublier ses sermens. Il revint à Marie, & passa un mois tout entier avec elle; ensuite, pour se justifier auprès des Musulmans & de ses femmes, qui murmuroient hautement de son inconduite, il fit descendre du ciel le chapitre 66e. de l'Alcoran, par lequel Dieu approuvant ses actions & ses amours, lui permet de se dégager de ses sermens, pour si peu qu'ils contraignent ses inclinations.

Outre la belle Ribana, Shirim & la Copte Marie, Mahomet fut encore l'amant de deux jeunes Egyptiennes, & d'une quantité prodigieuse d'autres concubines, que *sa main droite posséda*, selon

le stile de l'Alcoran, & qui regnérent tour-à-tour dans son cœur.

Tant de femmes, tant de maitresses, tant d'excès scandaleux, & que le Prophête lui-même eut puni dans tout autre, ne purent éclairer ses imbéciles Sectateurs. Il leur paroissoit étonnant, à la vérité, qu'un Prophête, un Apôtre, l'ami de Gabriel, le confident de Dteu, eut des mœurs en apparence aussi corrompues, qu'il enlevât à ses disciples, à ses amis, à ses esclaves, toute femme ou toute jeune fille qu'il trouvoit à son gré : mais ses révélations les arrêtoient, ses visions les désarmoient ; les chapitres de l'Alcoran, que le ciel envoyoit exprès pour le justifier, éloignoient d'eux toute idée prophane, tout jugement trop libre, & ils disoient : *il vaut beaucoup mieux croire que la concupiscence n'est pas un mal, l'impudicité un vice, l'adultére &*

l'inceste des crimes, puisque notre grand Prophéte y est sujet, que de penser que puisqu'il est impudique, adultère, incestueux, il n'est pas un grand Prophéte.

CHAPITRE XXVII.

Mahomet fut-il superstitieux, fanatique, ou imposteur? Son caractère.

UN Écrivain très-estimable, M. Deleyre a dit, dans l'article fanatisme de l'*Encyclopédie*, que *Mahomet fut d'abord un fanatique & puis un imposteur.* J'ignore sur quels faits l'Auteur de cet article a pu fonder ce prétendu fanatisme. Je ne vois dans la vie de cet homme hardi qu'une suite réfléchie d'actions éclattantes & de crimes heureux, de démarches sagement combinées, d'entrepri-

ses profondement méditées, exécutées à propos & conduites avec art. Dès ses premières années je le vois rassembler les divers matériaux de l'édifice qu'il se propose d'élever : il prévoit tous les obstacles qui pourront l'arrêter ; il les prévoit, & sçait les applanir. Il ne hazarde rien ; il commence, à l'exemple des grands Législateurs, par proposer en secret le plan de sa législation à quelques amis qu'il séduit, avant que de songer à éblouir la multitude. Il ne renverse les idoles qu'après avoir inspiré aux Arabes du mépris pour le culte que jusqu'alors ils leur avoient rendu. Il va, loin de la Mecque, s'éclairer chez le Moine Sergius, & puiser à Bostra les connoissances qui lui manquent, pour former un sistême de religion propre à lui captiver les différentes nations de l'Orient. Il étudie les vices & les préjugés de

ses compatriotes, les caracteres des peuples voisins de l'Arabie. Ce n'est enfin que quand il ne peut plus douter du succès, qu'il annonce sa mission, sa doctrine & ses loix.

Ce n'est point là, ce me semble, le caractère d'un fanatique. L'enthousiaste ne connoit ni les précautions, ni la prudence, ni les ménagemens. Le fanatique adopte avec transport les erreurs qui l'égarent ; mais il n'invente point ; il est trop agité, trop enflammé, trop plein des sentimens qu'on lui a inspirés pour avoir des idées à lui. Qu'on examine toutes les sectes qui ont égaré les hommes, & l'on n'en trouvera aucune qui ait été fondée par un fanatique ; quoique le fanatisme soit au progrès des sectes ce que les rayons du soleil sont à la végétation. Les innovateurs ont tous été ou des ambitieux, ou des four-

bes : Mahomet a été l'ambitieux le plus hardi & l'imposteur le plus adroit qui ait encore existé ; or, le fanatisme exclut essentiellement l'un & l'autre de ces vices. Le Vieux de la Montagne, qui du fond de son rocher envoyoit au-delà des mers poignarder les Souverains, n'étoit rien moins qu'un fanatique ; mais il avoit l'art d'inspirer le fanatisme à des superstitieux dont il faisoit des assassins, toujours prêts à immoler ceux qu'il leur désignoit. Si ce n'est pas d'après la frénésie de ses cruels émissaires qu'il faut juger le Vieux de la Montagne, c'est beaucoup moins encore d'après le zèle outré des Musulmans qu'on doit se former une idée de Mahomet. C'est d'après sa conduite, ses actions, ses conquêtes, sa législation ; & l'on verra alors qu'au lieu d'avoir été *d'abord un fanatique & puis un imposteur*, il commença

par être ambitieux, qu'il fut ensuite un fourbe, & qu'il finit par se jouer ouvertement & du ciel & des hommes. Mahomet, en un mot, avoit toutes les qualités, tous les talens & tous les vices qui lui étoient indispensablement nécessaires pour réussir chez les Arabes.

L'ambition & l'amour du plaisir furent les deux passions dominantes de Mahomet. L'étendue de ses projets, & le mépris qu'il eut pour l'honneur, la vertu & l'humanité même qu'il sacrifia à ses vues, prouvent assez l'excès de son ambition. L'étonnante multiplicité de ses femmes & de ses concubines est une démonstration complette de ses débordemens. Ses meurtres, ses assassinats, la quantité prodigieuse de malheureux qu'il immola, indiquent la férocité de son ame. Ses visions supposées, ses prétendues révé-

lations, & son attention à faire intervenir Gabriel & la Divinité en toute occasion, & toujours pour approuver ses crimes, découvrent son hypocrisie, son imposture & son impiété. Les Mahométans ne cessent de parler de sa profonde piété, de sa justice, de sa clémence, de sa sobriété: l'Alcoran & sa vie parlent plus hautement, & déposent en même tems & contre Mahomet & contre l'imbécile aveuglement de ses sectateurs. Je suis persuadé que tout entier à son ambition, & toujours occupé des moyens de remplir ses hauts projets, il ne se montra point aussi odieux que la plûpart des Ecrivains Européans l'ont dépeint: je crois même qu'il eut des vertus apparentes: eh s'il n'en avoit pas montré, pourroit-on le taxer d'imposture? eut-il joué le rôle d'un hypocrite? Il parloit

peu, disent encore les Musulmans, il étoit d'un humeur égale ; gai, & familier même dans le commerce ordinaire, accommodant, civil & complaisant : je le crois bien ; comment eut-il séduit les Arabes, s'il se fut montré à eux sous les traits d'un tyran? C'est par les dernières années de sa vie, & quand il eut réussi dans ses vues, qu'il faut juger de son caractère. Or, alors il ne contraignit plus ses penchans ; ce fut alors seulement qu'il se montra cruel jusqu'à la férocité vindicatif, infléxible, barbare ; ce fut seulement alors qu'il passa toutes les bornes de l'impiété, de l'audace & des débordeens. Mais pourquoi se seroit-il contraint ? Ses stupides Disciples étoient persuadés que Dieu lui-même envoyoit chaque jour l'Ange Gabriel approuver ses débauches, ses crimes & ses usurpations.

CHAPITRE XXVIII.

Si Mahomet étoit né de nos jours, dans quels pays pourroit-il se flatter de fonder sa religion?

PARTOUT où la superstition, l'erreur, les préjugés aviliroient les mœurs, dégraderoient la raison, étoufferoient la lumiere des arts, proscriroient la science, & régneroient impérieusement sur les esprits & sur les cœurs. Partout où plus puissante que les loix, la superstition seroit sans cesse en contradiction avec l'autorité suprême. Partout où la terreur & la crédulité de l'ignorance auroient permis à l'erreur d'élever son trône despotique au-dessus du trône légitime. Partout où volontairement assujetis à une législation qui ne seroit point celle de l'état, & qui

seroit opposée à celle de l'état, les auteurs, les défenseurs, les héraults des superstitions, plus craints, plus respectés que le Prince, les chefs & les juges de la nation, formeroient de proche en proche des essains dangereux, toujours prêts à se rallier, toujours prêts, au moindre signal, à souffler l'esprit de fanatisme, le poison de la discorde, le feu de la sédition. Partout enfin où ces pernicieuses associations seroient presque aussi nombreuses que le reste des classes des citoyens. Mahomet répandroit encore sa doctrine, annonceroit ses visions, persuaderoit ses dogmes dans un pays où le peuple irrité par l'orgueil, indigné par l'avidité, révolté par l'hypocrisie, l'ingratitude, l'injustice, & l'extrême licence de ceux qui devoient l'éclaircir, l'édifier, l'instruire, gémiroit sous le joug tyrannique qu'ils lui au-

roient imposé. L'Apôtre de Mèdine raconteroit avec succès ses fables & ses impostures dans ces malheureuses contrées où le peuple ne voit, aulieu de la vérité qu'on lui cache, que des erreurs grossieres qui lui font détester ceux qui les lui présentent. Mais Mahomet , ainsi que tout innovateur, échoueroit en Europe, où le culte le plus pur, une religion simple & auguste par sa simplicité, des dogmes lumineux, des préceptes sublimes, toujours d'accord avec les loix établies, avec l'attachement des peuples à leurs constitutions; enfin, où la tranquilité publique assurée par tant d'heureux moyens, ne lui laisseroient que la honte d'avoir formé d'audacieuses entreprises , des projets odieux. Eh ! quelle fourberie seroit assez séduisante , quel imposteur assez adroit pour former une secte nouvelle dans les lieux

lieux où le christianisme a porté ses rayons ?

C'est ailleurs, loin de l'Europe, c'est au-delà des mers, chez des peuples ensévelis encore dans les ténébres de l'idolâtrie & dans l'ivresse des superstitions, que Mahomet & ceux qui voudroient l'imiter, annonceroient avec succès une nouvelle doctrine. Voulez-vous sçavoir chez quelle nation pourroit facilement s'introduire un nouveau culte, quelque absurde qu'il fut ? Allez sur les rives du Gange, & voyez jusqu'à quel point la superstition peut abbrutir & subjuguer les hommes. Lisez Marini & du Halde: voici quelques-uns des traits qu'ils racontent au sujet des dangers de la superstition, quand elle est parvenue à un certain dégré d'autorité.

On trouve au-delà du Gange, dit Marini, le Royaume de Lao. Cette contrée située sous le plus

heureux climat, est habitée par les Lanjans, nation douce, simple, honnête envers les étrangers, bienfaisante envers tous, & qui seroit ingénieuse, si on ne prenoit soin de la laisser végéter dans l'ignorance, & de l'effrayer sans cesse par les superstitions.

Les Lanjans, mal instruits & plus mal gouvernés, sont indolens & ennemis de tout travail utile : ils ne connoissent que très-imparfaitement les arts & les sçiences : leur vie est molle, oisive ; ils aiment la débauche, & sont passionnés pour les femmes, jusqu'à périr d'épuisement. Un penchant plus pernicieux est leur extrême entêtement pour la magie & pour les sortiléges. Cette inclination est si forte en eux, & surtout chez les Grands, qu'elle leur fait commettre des crimes qui font frémir l'humanité. Ils croyent que le moyen le plus sur

de se rendre invincibles, est de frotter la tête de leur éléphant avec du vin où il y ait quelques goutes de bile humaine. Cette folle opinion engage les plus riches à employer des scélérats, qui, pour un très-petit salaire, vont dans les bois à la chasse des hommes. Ils tuent le premier qu'ils rencontrent, homme, femme, Prêtre, ou Laïque, lui fendent le ventre, & en arrachent la vessie du fiel. Si l'assassin est assez malheureux pour ne rencontrer personne dans sa chasse, il est obligé de se tuer lui-même, sa femme ou son enfant, afin que celui qui l'a payé, ait de la bile humaine.

A la doctrine de la métempsycose les Lanjans ont mêlé mille opinions ridicules sur l'état de l'ame après sa séparation d'avec le corps. Il y a cependant des écoles publiques a Lao, & ces écoles sont divisées en trois classes

principales. On enseigne dans la première une prodigieuse quantité d'absurdités sur l'origine du monde, des hommes & des dieux. Dans la seconde, on explique la religion de Chaca, ou la nouvelle loi. La troisième est remplie par les Illuminés, qui s'occupent à concilier les principes opposés & les opinions contraires, à interprêter les passages douteux, à applanir les difficultés, c'est-à dire, à surcharger la religion de fables monstrueuses.

Les Talapoins, Professeurs de ces écoles, sont aussi les Prêtres du pays & les maitres de tout. Ces Talapoins, fourbes insignes, forment dans le Royaume une classe aussi nombreuse que le reste des Lanjans : ils gouvernent cruellement le peuple, & font trembler le Prince sur son trône. Ils passent à Lao même, pour les hommes les plus perfides du Roy-

aume. Ils ſont tous, ou preſque tous, de la lie du peuple. Ils n'ont rien du tout à faire, & ils regardent l'induſtrie comme un vice deshonnorant. Leurs monaſtères, dit toujours Marini, ſont autant d'affreux repaires de débauchés, de vicieux, de ſcélérats dans tous les genres. Plus ils ſont ignorans & de naiſſance obſcure, plus ils deviennent inſolens, quand ils ſont revêtus du manteau de leur ordre. Ils ont l'ame féroce, le cœur dur & cruel. Ils ſe conſacrent à la vie religieuſe dès l'âge de quinze ans: leur noviciat eſt long; ils paſſent par beaucoup d'épreuves avant que de s'engager ſolemnellement à vivre déſormais parmi les Talapoins. Mais malgré la ſolemnité de leur profeſſion, ils peuvent, quand ils le jugent à propos, rentrer dans l'état ſéculier, ſe marier, & ſe re-

tirer ensuite dans leurs monastères.

Les couvens des Talapoins sont vastes, riches, décorés par le luxe, & toujours deshonnorés par le crime & les débordemens. L'appartement du Supérieur-Général de cet ordre est un palais superbe, plus somptueux que celui du Monarque, comme aussi le trône de ce Supérieur est de quelques dégrès plus élevé que le trône du Roi. Ce n'est pas le plus honnête des Talapoins, car aucun d'eux ne l'est; mais le plus intriguant & le plus débauché qui obtient cette importante dignité.

Les Talapoins exercent sur le peuple l'autorité la plus étendue, & la plus tyrannique: toujours graves, sévères, dédaigneux, ils affectent un air fier, & plus audacieux encore qu'ils ne le sont réellement, quoiqu'ils soient effrontès au-delà de toute expression. A-

vides d'honneurs & de richesses, ils veulent qu'on ait pour eux de la vénération, & qu'on soit toujours prêt à se dépouiller de tout en leur faveur. Ils ne demandent pas; ils exigent impérieusement, & malheur à quiconque hésiteroit de leur donner.

Ce sont là les Talapoins des villes; ceux des bois sont mille fois plus dangereux & plus insociables. Ils habitent, disent toujours du Halde, Kempfer & Marini, des souterreins creusés dans les forêts, lieux très-propres à cacher l'atrocité des crimes qu'ils commettent, & la brutalité de leurs débordemens.

C'est pour s'abandonner plus librement à leur perversité qu'ils se sont retirés dans ces antres; mais peu-à-peu les femmes s'y sont rendues en si grand nombre, qu'actuellement ces retraites forment des colonies fort peuplées, où il

ne manque que des mœurs & de l'humanité. En un mot, le nombre de Talapoins des villes & des bois s'est si fort accru, que craignant de devenir pauvres, ils apprennent, depuis quelques années, toute sorte de mêtiers, & qu'ils empêchent les citoyens d'exercer les mêmes professions.

Deux causes, observe Marini, conservent & augmentent la grande autorité des Talapoins, la haute idée qu'on a de leur habileté dans la magie, & la crainte perpétuelle qu'ils inspirent au Roi, qui, malgré lui, les protège & leur obéit, jusqu'à s'incliner devant eux toutes les fois qu'ils se présentent. Il est vrai que le Roi a sur eux une apparence de suprématie ; c'est lui qui fixe les jeûnes, les fêtes & l'appareil des cérémonies : mais il n'oseroit faire ces réglemens, sans avoir consulté les principaux de l'ordre.

Les Talapoins profitent, avec beaucoup d'adresse, de la crainte qu'on a de la puissance de leurs sortilèges, qu'ils donnent & otent à leur gré, & suivant les sommes qu'on leur offre. Ils se font regarder aussi comme de grands faiseurs de miracles; & c'est par miracle qu'ils prétendent guèrir toute espèce de maladie. Quand un Lanjan pauvre est malade, les Talapoins s'engagent à le guérir, pourvû qu'il leur donne du ris autant qu'il pèse; & alors ils lui envoyent un de leurs vieux habits, dont le seul attouchement doit retablir le malade, fut-il à son dernier instant Mais comme il est très-rare que cet habit miraculeux guerisse aucune maladie, les Talapoins ne manquent pas de s'en prendre à l'avarice du Lanjan, qui n'a pas donné assez aux saints Religieux, & à son incrédulité qui a repoussé le miracle.

Le peuple sçait à peu-près ce qu'il doit penser de cet excès d'hypocrisie & d'impiété ; mais il n'ose rien dire : son repos dépend de son silence & de sa soumission: elle est telle, que les Lanjans les plus distingués, s'empressent de rendre aux Talapoins les services les plus vils, & ces services sont reçus avec une arrogance mille fois plus humiliante que les services-mêmes. Les grands, les riches & jusqu'aux Princes, vont en hyver couper dans les forêts du bois qu'ils portent publiquement sur leurs épaules aux monastères ; & en Eté ils vont cueillir des simples & des plantes aromatiques, qu'ils donnent à ces Religieux, afin qu'ils puissent se baigner plus voluptueusement.

Le revenu le plus considérable des Talapoins, est l'offrande publique qu'ils reçoivent pour l'idole Chaca, vers le commencement d'Avril. Ce jour est ruineux

pour les riches Lanjans, parceque leur offrande doit être d'or, d'argent, ou tout au moins en étofes très riches.

Le peuple de Lao n'est pas précisément athée ; mais il n'a aucune idée fixe de l'être suprême ; il ne croit pas non-plus au pouvoir de Chaca; mais il fait semblant d'y croire, parcequ'il seroit dangereux de parler avec irréverence des fables & des aventures annoncées par les Prêtres, qui, au fond, pourvû qu'ils soient craints, s'embarrassent très-peu de la manière de penser des Lanjans : aussi tous leurs sermons tendent-ils à persuader à leurs auditeurs l'excellence & la sublimité des Talapoins, leur étonnante habileté dans la magie, la nécessité où l'on est pour vivre heureux dans cette vie, & beaucoup plus dans l'autre, de leur donner ses biens, ses soins, & s'il le faut, sa vie, de

ne point tuer, de ne pas commettre l'adultère, de ne point mentir, de ne point dérober, & de ne pas boire du vin. Quant à ceux qui ont transgressé ces commandemens, ou qui sont dans l'intention de les violer, il leur suffit d'aller trouver les Talapoins, & de leur en payer fort cher la dispense ou l'expiation. Ces Prêtres imposteurs n'accordent jamais de dispense que pour un seul précepte à la fois, & pour un certain tems; ensorte que quand le tems est passé, il faut venir encore demander la permission de tuer, de commettre l'adultère, de mentir, de dérober, ou de boire du vin. Ces dispenses sont des actes écrits, avec un stile de fer, sur des feuilles de palmier, en caractères tout-à-fait indéchifrables.

Je trouve dans Kempfer & dans Marini, deux faits qui peignent

bien l'insolence & la cruauté des Talapoins. Un jeune homme, dit Kempfer, occupé de quelque grande affaire, passa, sans y faire attention, devant un Talapoin, & il ne se prosterna point, suivant l'usage des Lanjans. Le Prêtre furieux l'envoya arrêter, & le fit mourir sous les coups de pieu. Les parens de ce malheureux se plaignirent de cette violence. Une foule de Lanjans ameutés par les Prêtres, prirent le parti du Talapoin, & forcèrent le Juge à prononcer en sa faveur; le Juge-même loua publiquement cet assassinat, comme une action généreuse, faite pour l'honneur de la religion & pour celui du sacerdoce.

Un Talapoin, raconte Marini, ayant formé le dessein de dérober des bracelets d'or qu'il avoit vus à deux jeunes personnes d'une naissance distinguée, se glissa dans leur

maison, à la faveur des ténèbres, vers les dix à onze heures de la nuit; les croyant seules dans leur appartement, il les poignarda l'une & l'autre, & puis il fouilla dans la chambre: mais il fut très-surpris de trouver une jeune fille cachée dans un coin; il alla à cette servante pour la poignarder aussi, quand elle s'élança par la fenêtre dans la rue. Cette fille donna l'allarme au voisinage: le Talapoin voulut prendre la fuite; mais il fut découvert & reconnu par plusieurs personnes, qui pourtant n'oserent aller à lui; car à Lao, c'est un crime d'arrêter ou de battre un Prêtre, quelque scélérat qu'il soit. Le Talapoin fut cité à comparoître devant le Roi; il nia, & offrit de subir l'épreuve. Le Roi ordonna qu'il passeroit sept jours dans les bois, & que s'il n'étoit point attaqué par les serpens, ni par les bêtes féroces, il seroit dé-

claré innocent. L'aſſaſſin eſcorté d'une foule d'eſclaves chargés de le défendre & de le garantir de tout accident, alla dans la forêt, & en revint ſans avoir éprouvé aucune facheuſe aventure. Le Roi bien convaincu cependant que c'étoit lui qui avoit poignardé ces deux jeunes filles, déclara qu'il falloit croire qu'un diable, en haine de la religion, avoit pris la figure de ce ſaint Talapoin, & avoit commis l'aſſaſſinat. Le Prêtre juſtifié fit condamner la ſervante à un eſclavage perpétuel, ſans que le Prince osât intercéder pour elle.

Quand un Lanjan diffère de païer le tribut, le Roi l'oblige de ſervir les Talapoïns, auxquels il donne auſſi des bourgs & des villes entières avec tous leurs habitans, qui dès-lors deviennent ſerfs des moines, ſervitude ſi cruelle, que pluſieurs aiment mieux ſe don-

ner la mort, que d'avoir de tels maitres. En 1640, pendant le séjour de Marini à Lao, on découvrit un Talapoin, qui, avec beaucoup de complices de son monastère, faisoit & repandoit de la fausse monnoie. Le Roi, menacé par le Général de l'ordre, fit cesser les poursuites, & par un édit exprès, il condamna l'avarice des Lanjans, qui ne subvenant pas aux besoins des saints Religieux, les avoit obligés de frapper de la fausse monnoie.

A ces traits, & à mille autres de cette espèce, rapportés dans les relations des Voyageurs que j'ai cités, il est aisé de voir combien la superstition est aujourd'hui plus accablante à Lao, qu'elle ne l'étoit autrefois en Arabie, quand Mahomet y fonda sa doctrine. Les Arabes dumoins ne gémissoient que sous leurs propres erreurs, sous le joug des préjugés publics,

que chacun avoit la liberté d'adopter ou de rejetter; aulieu que les Lanjans sont forcés d'obéir servilement à leurs Prêtres, & de croire à leurs fables, quelque contraires qu'elles soient au repos des particuliers. Aussi, pour renverser l'édifice sacrilège des Talapoins, Mahomet n'auroit-il pas besoin de l'autorité des miracles, ni de l'appui des visions, ni de l'intervention de l'Ange Gabriel. Il lui suffiroit de former une ligue entre le Prince & ses Sujets, contre un ordre également odieux à l'autorité royale, aux droits & à la liberté de la nation : il lui suffiroit de substituer à l'extravagance des dogmes annoncés par les Talapoins, des préceptes plus doux, plus analogues au caractère efféminé du peuple. Je crois même que comme il n'y a point de gouvernement plus vicieux, & où la superstition règne aussi despotique-

ment qu'à Lao, que comme il n'y en a point où le peuple souffre plus impatiemment l'orgueil & l'insolence des fourbes qui le gouvernent; je pense, dis-je, qu'avec moins de gènie, de talens, d'adresse & d'imposture que n'en eut Mahomet, il seroit très-facile de séduire les Lanjans, & de les disposer à recevoir un culte tout opposé à celui de Chaca. Mais la même cause qui rend Lao si favorable aux projets des innovateurs, rend actuellement, ce me semble, tout autre contrée peu accessible aux innovations en matière de culte.

Vers le commencement de ce siècle, il existoit au fond de l'Allemagne un canton où la philosophie n'avoit pas encore pénétré. Ce coin de terre habité par des hommes simples, ignorans & très-superstitieux, eu égard au reste des Europeans, sembloit offrir des

avantages à l'établiſſement d'une ſecte nouvelle. Un homme ambitieux, bizarre, & d'un jugement faux, s'imagina d'y fonder une législation, d'y établir, à la faveur de la ſuperſtition, de l'erreur & des vices, une doctrine impie, & de s'y attacher par l'attrait des plaiſirs, & par la ſéduction de l'enthouſiaſme, une foule de diſciples. Il ne réuſſit pas, ou du moins ſes ſuccès ne furent que momentanés: il avoit cependant tout autant d'éloquence, d'art & de fourberie qu'il en falloit pour embraſer ſes ſectateurs des feux du fanatiſme; mais il ne trouva point aſſez de ſuperſtition dans ſa patrie, ni chez les divers peuples où il alla porter ſes erreurs & ſes folies, pour faire adopter ſes dogmes, ſes opinions & ſes égaremens.

J'ai raconté ailleurs quelques traits de la vie de cet homme ſin-

gulier; je les rapporterai ici, parcequ'ils me paroissent très-propres à terminer un ouvrage dont le but est moins de combattre les erreurs & les superstitions, que de faire connoître leurs dangers, & les maux qu'elles peuvent causer.

CHAPITRE XXIX.

Quels furent les égaremens, les erreurs, les faux principes & les dogmes fanatiques du Comte de Zinzendorff, Chef de la secte des Hernhutes?

COMME il y a eu des malheureux que l'inconduite & la prodigalité ont plongés dans l'infortune, il y a eu aussi des hommes que des penchans trop faciles ont éloignés de la vertu. Sans doute ils ont été coupables; mais si dans leurs égaremens ils n'ont

point offenſé les loix de la nature ; ſi le torrent des paſſions humaines ne les a point entraînés dans le crime ; enfin ſi leurs defauts n'ont pas été funeſtes à la ſociété, c'eſt les punir avec trop de rigueur que de déchirer le voile qui couvre leur deſordre. S'il y a de l'injuſtice à publier leurs vices, n'eſt-il pas mille fois plus odieux encore d'aller fouiller dans leurs tombeaux, de chercher à les couvrir du mépris public, à les dévouer à la haine de leurs contemporains & à l'exécration de la poſtérité ? C'eſt l'outrage fait aux loix, ce ſont les efforts des méchans, les complots de l'impoſture, les fureurs du fanatiſme, qui doivent allumer la colère du Sage. Il eſt trop important de prémunir les hommes contre ces ennemis de l'ordre & de l'humanité, pour n'oppoſer qu'une pitié philoſophique aux progrès de leur

audace. Dévoiler leurs motifs, leur folie, & leurs crimes, c'est détruire par avance les erreurs que de nouveaux Enthousiastes voudroient répandre dans la suite.

Avec quelle barbarie ils ont ravagé la terre, ces tyrans, qui couvrant leurs vices du voile de la vertu, ont eu la perfide adresse de cacher sous les fleurs la profondeur de l'abîme où le prestige de leur séduction a entrainé la multitude!

Tel eut été le célèbre imposteur dont je vais tracer l'histoire, s'il n'eut eu d'autre obstacle à surmonter que ceux qui retarderent les premiers pas de Mahomet. Le monde étoit enséveli, comme je l'ai prouvé, dans les tenèbres de l'ignorance, lorsque le glaive en main, l'Inspiré de Medine alloit de contrée en contrée, persuader aux peuples ses relations intimes avec l'Ange Gabriel. Le flambeau

de la philosophie avoit fait dispa-roitre cette antique ignorance: de-puis près de deux siécles, les hom-mes éclairés n'étoient plus dispo-sés à respecter comme des vérités, les visions du fanatisme, quand M. de Zinzendorff foulant aux pieds les mœurs, les préjugés, l'au-torité de la tradition, jetta les pre-miers fondemens de son absurde systême. Ce fut alors qu'à la fa-veur des dèhors respectables de la religion, il entreprit de s'éri-ger en réformateur du culte, & d'établir une secte nouvelle. Son zéle feint, l'activité de ses démar-ches, l'impétuosité de son imagi-nation, ses talens, sa naissance, son caractère vicieux; que de moyens pour abuser de la crédu-lité publique! Il les employa tous. Avec moins de ressources il eut formé dans d'autres tems des li-gues redoutables. Son imposture n'a séduit qu'un petit nombre d'a-

mes foibles. Il s'est éteint lui même, & n'a laissé d'autres vestiges de son exissance que la crainte des maux qu'il a voulu causer.

George Louis, Comte de Zinzendorff, Conseiller Privé du Roi de Pologne, & la jeune Baronne de Gesdorff, son épouse, donnerent le jour à Nicolas-Louis, Comte de Zinzendorff, né le 29 Mai 1700. George-Louis étoit issu d'une ancienne Maison de la Basse-Autriche, où ses ayeux, Comtes de l'Empire, possédoient depuis très-long tems, la charge héréditaire de Grand-Veneur.

Six semaines après la naissance de Nicolas-Louis, George mourut : sa veuve s'affligea pendant près de quatre années ; mais fatiguée enfin de répandre des larmes, elle calma l'excès de sa douleur par un second mariage.

Le jeune Zinzendorff fut conduit

duit dans la maiſon du Baron de Geſſdorff, ſon ayeul maternel : il y fut accueilli avec tendreſſe, & élevé avec tant de ſoin, qu'à l'âge de dix ans on le jugea capable de faire des études qu'un enfant commence rarement avant que d'avoir atteint ſa quinzième année. Le Baron de Geſſdorff envoya ſon petit-fils à Halle, & confia ſon éducation au ſçavant Mr. Frankes, Profeſſeur auſſi diſtingué par ſon érudition & la variété de ſes connoiſſances, qu'il étoit reſpectable par ſes mœurs & ſa vertu. Mais Nicolas Louis eut à-peine quitté la maiſon de ſon Ayeul, qu'oubliant les principes qu'il y avoit reçus, il ne ſongea qu'à profiter de tous les agrémens que lui offroit l'indépendance. Son ame impatiente dévançoit, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, les plaiſirs que ſes ſens ne pouvoient connoitre encore. Son indocilité, ſes

goûts, son caractère firent bientôt repentir M. Frankes d'avoir admis un tel Elève au nombre de ses disciples : il se servit envain des moyens les plus propres à fixer cet esprit volage ; ses efforts furent tous inutiles. Eh que peuvent sur une ame déterminement vicieuse, les conseils de l'expérience, l'exemple des vertus & les leçons de la philosophie ?

Le jeune Comte de Zinzendorff nourrissoit dans son cœur des penchans trop opposés aux sentimens des Maitres qui veilloient sur son éducation, pour adopter des préceptes qui condamnoient tous ses desirs. On voulut réprimer le feu de ses passions : mais ce fut inutilement qu'on employa, pour les rectifier, & la douceur des remontrances & la rigueur des menaces : l'indulgence & la sévérité ne servirent au contraire qu'à développer plutôt

le germe de ses vices. Fougueux jusqu'à la folie, ennemi de toute espèce de subordination, inquiet, inconstant dans ses attachemens, qu'il formoit, ou rompoit suivant ses goûts capricieux, il avoit déjà l'art de cacher, sous les dèhors de l'indiscrétion & de la légèreté, la fausseté la plus perfide, la plus profonde dissimulation.

L'amour, si ce n'est pas prostituer ce nom que d'appeller ainsi l'instinct de la débauche & le dégoût de la satiété, l'amour acheva de corrompre le cœur de M. de Zinzendorff. Il n'avoit pas treize ans encore qu'il connoissoit déjà les excès de la licence, & les malheurs qu'entraine après soi le desordre. Quand la foiblesse de son âge, son inconstance naturelle, ou le desir d'en imposer à ses parens & à ses maitres, le forçoient d'interrompre le cours de ses plaisirs, il se livroit à l'étude. Extrê-

me dans tout ce qu'il faisoit, on ne pouvoit alors l'arracher de ses livres. La lecture des Poëtes exaltoit son imagination ; il aimoit infiniment surtout l'entassement des figures, la pompe des expressions, la hardiesse des images. Les hyperboles gigantesques, les métaphores outrées l'élevoient au-dessus de lui-même ; le stile oriental le faisoit tressaillir. Il composa sur ce ton, faussement sublime, des cantiques sacrés, si singuliers & d'une telle extravagance, qu'on soupçonna quelque dérangement dans la tête de l'Auteur.

Destiné par sa naissance & par le vœu de sa famille à remplir une place distinguée dans la magistrature, M. de Zinzendorff se rendit à Wirtemberg, & se fit inscrire sur les régistres de l'Université : mais bientôt la science des loix lui parut aride & rébutante. Il étoit naturel qu'un homme forte-

ment occupé du projet de renverſer les loix, & de n'en avoir d'autres que les égaremens de ſa raiſon, eut de l'averſion pour l'étude du droit. Auſſi le jeu fut pendant une année la paſſion dominante du Comte, il lui tint lieu d'étude & d'univerſité : ſon tems, ſes revenus, ſes meubles, ſa ſanté, tout fut ſacrifié à la fureur de ce nouveau penchant. Quand il n'eut plus d'argent, il joua ſes livres ; quand il n'eut plus de livres, il fit des réfléxions, & renonça au jeu pour le reſte de ſes jours.

Cependant à meſure que l'âge & l'expérience développoient les talens, & étendoient les connoiſſances du Comte de Zinzendorff, l'orgueil & l'ambition tiraniſoient ſon ame, & l'excitoient à s'élever par quelque action éclatante & hardie, au-deſſus de ſes contemporains. Son eſprit vif, impétueux, imagina bientôt les diffé-

rens moyens qui devoient concourir au succès de l'entreprise la plus folle qui put être formée dans un siécle éclairé. L'exécution de ses projets dépendoit seulement de son imposture & de son impiété ; il ne s'agissoit pour lui que de se jouer du ciel, & de tromper les hommes : il se flatta de réussir.

Un extérieur simple & décent, des mœurs en apparence austères & pieuses, des méditations profondes & fréquentes, un zèle pur & désintéressé, de longs discours sur la vertu : ce fut à la faveur de ce déguisement que M. de Zinzendorff crut pouvoir en imposer. Il annonça à sa famille qu'une vocation irrésistible l'engageoit à embrasser l'état ecclésiastique. Bientôt il crut, ou dumoins il voulut qu'on pensât qu'il étoit devenu sçavant controversite, grand Théologien : il se disposa même à donner publiquement des leçons de

théologie ; en fit afficher l'annonce, & fut très-étonné de n'appercevoir perſonne dans ſon auditoire. Il accuſa les Profeſſeurs de Wirtemberg d'avoir cabalé contre lui , & quittant cette ville ingrate , il commença le cours de ſes voyages.

L'indifférence des Hollandois pour tout ce qui n'eſt pas relatif à leur commerce, n'engagea point le Comte à faire un long ſejour dans cette République. Il vint en France, reſta quelque mois à Paris, y chercha des enthouſiaſtes, & n'y trouva que des hommes aimables, ingénieux ou ſçavans. Il paſſa en Angleterre, étudia les mœurs & le génie des Anglois, viſita toutes les égliſes, parcourut toutes les ſectes, fut introduit dans les cercles les plus brillans, parut à la cour, fut peu frappé de ſon éclat, & n'admira dans la Grande-Bretagne que deux ou

trois Quakers qu'il fréquenta beaucoup.

Après deux ans d'absence le Comte Zinzendorff revint à Wirtemberg, & il confia au public le motif de ses courses, qu'il rapportoit à la nécessité de réformer le culte, & de proscrire les abus qui s'y étoient glissés. L'église de Wirtemberg ne voulut point se laisser réformer. M. de Zinzendorff sollicita vivement, répandit avec zèle des bruits défavorables à la réputation des Ministres qui s'opposoient aux nouveautés qu'il vouloit introduire, séduisit quelques femmes du peuple, & vit avec chagrin *que le tems de triomphe* n'étoit pas encore venu.

Tout autre que le Comte eut été dégoûté par tant d'inutiles démarches: il fut déconcerté; mais il étoit trop vain pour être humilié. Les honneurs de l'épiscopat

irritoient son ambition, l'éclat de la tiare éblouissoit ses yeux: il eut voulu, s'il eut été possible, s'élèver à des rangs plus éminens encore: mais il n'y avoit aucune hyerarchie dans les lieux où il vivoit: d'ailleurs il n'aimoit pas assez la religion romaine pour adopter ses dogmes. Il forma le dessein de se consacrer lui-même Evêque & Patriarche. Cette idée bisarre ne l'abandonna plus; elle fut le principe de toutes ses folies. Enyvré de sa gloire future, il fit part de ses vues à Mde. de Gessdorff, son ayeule, qui, réfléchissant sur la fragilité de la raison humaine, plaignit sincérement l'état de son petit neveu, lui conseilla de prendre des remêdes, lui défendit de se livrer au délire de son imagination, &, pour le dissiper, lui fit obtenir, en 1721, une place de Conseiller de Cour à Dresde.

Mr. de Zinzendorff se rendit dans cette capitale. Le poste qu'il devoit remplir, étoit trés-important; les fonctions de sa charge exigeoient la plus grande exactitude; aussi se livra-t'il à depénibles occupations: il étoit de toutes les assemblées pieuses; il exhortoit le peuple à avoir plus de zèle, & les Ministres à répandre une plus pure doctrine. Un jour qu'il étoit à l'église, plein de ferveur, il entra dans la chaire, en fit descendre le Prédicateur, & prêcha lui-même avec toute la véhémence d'un énergumène. Son sermon ne convertit personne; mais il fit beaucoup d'éclát. Les Pasteurs se scandalisèrent, & ses Collégues trouvèrent fort surprénant qu'un Conseiller deCour allât prêcher dans les églises. M. de Zinzendorff obligé de sortir de Dresde, se retira dans ses terres. La résistance du peuple, les

censures des Ecclésiastiques, le peu de confiance que les Réformateurs inspirent communément aux habitans des grandes villes, le déterminèrent à prendre desormais des moyens plus surs & moins épineux que ceux qu'il avoit mis jusqu'alors en usage. Il établit sur ses terres une nouvelle forme de gouvernement ecclésiastique, & il se promit bien de ne quitter sa retraite, que quand il y auroit solidement fondé sa domination.

Il végétoit alors au fond de la Bohême un petit nombre d'insensés, qui prétendoient descendre de Jean Hus. Ces malheureux, rassemblés dans la Moravie, croupissoient dans l'opprobre, & regardoient le mépris qu'on avoit pour leur inutile existance comme une preuve glorieuse d'une injuste persécution. Quelques-uns de ces froids enthousiastes, plus

effrayés de l'indigence où ils é-toient plongés, que flattés de l'honneur de souffrir avec constance pour la cause de Jean Hus, supportoient avec impatience le poids de l'infortune, & soupiroient après l'instant où ils pourroient quitter le village de Schelen.

C'étoit une très-favorable circonstance pour M. de Zinzendorff que cette profonde misére des *Freres de Moravie*. Il se hâta de leur oflrir un azile inaccessible aux traits de la persécution, & leur fit construire une église & quelques maisons sur sa terre de Berthelsdorff, où cinq à six familles Moraves ne tardèrent point à se rendre.

Comme ce n'étoit point par égard pour Jean Hus que M. de Zinzendorff avoit offert une retraite à ces étrangers, il les obligea d'abjurer leur ancienne doctrice, & les avertit de se disposer

à recevoir incessamment une législation nouvelle. Mais des soins plus importans & toujours relatifs à ses projets ambitieux, ne lui permirent pas de donner aux affaires de cet établissement tous les momens qu'il eut voulu pouvoir leur consacrer. Il étoit vivement épris de la jeune Comtesse de Reuss; il avoit déclaré ses feux : aïmable, séduisant, fait pour plaire, il inspira plus d'amour qu'il n'en avoit lui-même, obtint le consentement du vieux Comte de Reuss, & épousa sa fille.

Il étoit difficile que M. de Zinzendorff fit un choix plus heureux : un caractère tel que celui de sa jeune épouse sécondoit merveilleusement ses projets insensés. Vive, peu spirituelle, crédule, & surtout éperduement amoureuse, elle se fit une douce loi de n'avoir d'autres opinions que celles de M. de Zinzendorff. Aussi ce mariage

la combla-t'il toujours d'une si grande satisfaction, que, dans la suite, quand sa secte eut pris des accroissemens, il institua une fête à son honneur : ses disciples solemnisent encore le jour de cette fête. Mais le bonheur d'être adoré d'une femme charmante n'eut eu pour lui que de foibles attraits, s'il eut fallu lui sacrifier un seul des jours qu'il avoit destinés à ce qu'il appelloit *son docile troupeau.* Vers la fin de l'année 1722, il alla visiter ses disciples à Berthelsdorff. Le concours prodigieux de libertins & de fanatiques qu'attiroient de toutes parts la licence des mœurs & la plus infâme débauche, expressément autorisées dans ce gouvernement, avoit changé le hameau de Berthelsdorff en un bourg très-considérable : on le nomma le bourg d'Hernhut, nom qu'il donna à la nouvelle secte, & qu'il a pris lui-même de la mon-

tagne de Hutberg, au pied de laquelle il est situé.

Le Comte de Zinzendorff jugeant par la rapidité de ces premiers progrès, du dégré de puissance que son établissement pourroit avoir un jour, ne fut plus occupé que du soin de donner à ce tas d'esprits foibles & de cœurs corrompus des loix conformes à la superstition des uns & à l'extrême dépravation des autres. Mais avant que de tracer un code ecclésiastique, il crut devoir essayer ses talens dans ce genre par des ouvrages de spiritualité. Il publia un catéchisme, un livre de cantiques, fit imprimer la Bible qu'on nomme d'Ebersdorff, & traduisit en langue allemande le Nouveau Testament. Tous ces écrits portent l'empreinte de la folie outrée de leur Auteur. Un style fastueux inégal, emphatique, des expressions forcées, des principes har-

dis, des maximes fanatiques sont les plus légers défauts qu'on trouve dans ces livres, d'ailleurs remplis d'absurdités & des plus grossières erreurs.

CHAPITRE XXX.

Continuation du même sujet.

IMPATIENT de recueillir les applaudissemens qu'il croyoit dus à ses ouvrages, M. de Zinzendorff revint à Dresde en 1725. Mais aulieu des éloges qu'il s'étoit flatté d'y recevoir, il n'y essuya que des reproches fort amers & beaucoup d'humiliations. Tous les Ecclésiastiques se soulevèrent contre lui; les gens sensés se joignirent dans cette occasion aux Théologiens. Il défendit ses opinions, & sa défense fut si foible ou si maladroite, qu'elle acheva de le

perdre auprès de ceux qui l'avoient regardé jusqu'alors comme un homme plus imprudent que mal-intentionné. Tranquille cependant au milieu de l'orage M. de Zinzendorff voyoit chaque jour augmenter les partisans de sa secte; & sans crainte des loix il portoit de maison en maison, les fruits empoisonnés de sa doctrine & de ses dogmes. Il publia qu'il donneroit incessamment un écrit périodique sous le titre de *Socrate moderne*, & que dans cet ouvrage on le verroit rétablir les vérités fondamentales, qui depuis tant d'années tomboient en décadence. Le beau nom de Socrate, ce nom si respectable & si souvent profané par les Réformateurs, ne séduisit personne, & n'eut pas mis l'Innovateur d'Hernhut à l'abri des foudres ecclésiastiques, s'il ne se fut hâté de prévenir par une prompte retraite, la condamnation que les Théo-

logiens de Dresde s'étoient proposé de porter contre sa morale. Il vint rapidement à Berthelsdorff, en 1727, & ne s'y arrêta qu'autant de jours qu'il lui en falloit pour mettre en ordre l'ancienne lithurgie des Moraves, accommoder sa doctrine à la doctrine protestante, chanter quelques cantiques, révéler quelques inspirations, & laisser ses enthousiastes émerveillés de sa démence. Il quitta son *troupeau*, traversa plusieurs fois l'Allemagne, prêcha partout où il passa, chercha des prosélytes, & revint en 1729, accompagné de quelques Etudians de l'Université de Yena, qui n'avoient pu résister à la peinture séduisante qu'il leur avoit faite des plaisirs qu'on goûtoit à Berthelsdorff.

C'étoit, en effet, un tableau bien capable d'ébranler la vertu des jeunes gens, que celui du libertinage, non-seulement impuni ou

toléré, mais formellement prescrit par les loix ecclésiastiques de M. de Zinzendorff. Il annonçoit à ses disciples que n'y ayant pas moins de sainteté dans l'acte de la génération qu'il y en avoit dans le sacrement de la communion, ils étoient obligés, pour se rendre agréables à Dieu, d'abandonner leur ame aux voluptés des sens. Il ordonnoit aux personnes mariées qui vouloient être reçues dans la classe des *Parfaits*, de cohabiter ensemble en présence des anciens des deux sexes. Ce n'est pas Dieu le Pere, disoit-il, qui est notre Dieu, c'est Jésus-Christ, en qui toute la Trinité est concentrée : ensorte qu'il n'y a qu'une seule personne qui est tout à la fois, *mari*, *épouse & fils*.

Arrêtons-nous quelques momens sur les extravagances théologiques de M. de Zinzendorff.

Le Sauveur considéré comme

femme, est représenté par la playe du côté, qui est le signe caractèristique du sexe féminin dans la divinité. Ainsi, lorsqu'il fut percé sur la croix d'un coup de lance, les ames des Hernhutes principalement sortirent en foule de sa blessure : aussi le Sauveur aime t'il les Hernhutes beaucoup plus que le reste des hommes ; & ceux de cette secte pour plaire toujours infiniment à Dieu, n'ont autre chose à faire qu'à adorer le *cher petit agneau*, & prendre en qualité de son substitut la première femme avec laquelle ils jugent à propos de passer au saint acte de la génération.

Les opinions de M. de Zinzendorff, & qu'il a publiées dans ses écrits, sont mille fois plus impies encore ; & cependant ce sont ces mêmes opinions qui forment la doctrine de cette folle & très-coupable secte. « Il y a, disoit & é-

crivoit le Comte de Zinzendorff, de la simplicité à vouloir persuader aux hommes, contre la raison & le bon sens, que la Bible est écrite sçavament, avec quelque liaison de pensées, avec quelque méthode. Qui ne voit aucontraire que les idées y sont rendues d'un style de paysan, de pêcheur, ou de suppôt de douane... Tantôt c'est le style d'un bouvier, tantôt celui d'un charpentier, d'une poissarde ou d'un receveur : quelquefois on y trouve le style d'un Sçavant consommé dans la cabale ; ailleurs celui d'un Roi ou d'un Courtisan : on rencontre à chaque pas cette variété de ton, d'expression, de langage... Les Auteurs sacrés racontoient les faits tels qu'ils les connoissoient ; & si l'un de ces Ecrivains les sçavoit autrement que les autres, ne falloit-il pas aussi qu'il les rapportât autrement? Voilà pourquoi il est

si ordinaire de trouver dans l'Ecriture sainte tant de choses évidemment contradictoires, même à l'égard des faits... C'est enfin un ouvrage si méprisable, qu'il ne mérite pas d'être foulé aux pieds, & qu'il n'est pas digne qu'un homme qui connoit les playes du Seigneur, y fasse la moindre attention ".

A l'égard des principes dictés par M. de Zinzendorff, ils se bornent tous à ceux-ci. « Il faut toujours s'exprimer de manière que l'on puisse se retracter en cas que le public ne soit pas bien disposé. Un homme n'est criminel que quand il se persuade qu'il commet effectivement une action criminelle; desorte qu'il suffit, pour ne pas pêcher, de se persuader qu'on ne péche pas. Ainsi, quiconque se croit bien confirmé dans la grace, peut tout faire sans la perdre, & se livrer, sans scrupule, à

toute sorte d'excès, pour rendre à la chair ce qui appartient à la chair ». Fondé sur ces détestables principes, M. de Zinzerdorff prescrivoit aux jeunes filles comme un devoir sacré de se prostituer sous ses yeux, d'exciter les jeunes Hernhutes, de... La pudeur m'arrête & me défend de dévoiler cet horrible tissu d'abominations. Afin de cimenter plus étroitement l'union entre ses disciples, le Comte fit divers réglemens. En 1730, il défendit aux Hernhutes de se donner à l'avenir d'autres noms que ceux de frere & de sœur; il voulut qu'ils se tutoyassent, & qu'il régnât entr'eux la plus intime familiarité.

Cependant la multitude qui ne juge ordinairement du danger ou de l'utilité des entreprises que par leur chute ou leur succès, commençoit à regarder comme une pieuse association la fondation de

Berthelsdorff. Le nom du Comte & la bisarrerie de ses innovations occupoient toute l'Allemagne ; les Docteurs écrivoient contre son sistême : les Grands tournoient en ridicule son autorité naissante & ses inspirations : les Universités censuroient sa morale : le peuple se rendoit en foule aux assemblées d'Hernhut, & le nombre des prosélytes s'augmentoit de jour en jour.

Des fanatiques de Himbach (petit village situé dans la principauté d'Isembourg) reste de visionnaires qui avoient succédé aux anciens enthousiastes de Budingen, bourg du Haut-Isembourg en Wetéravie, solliciterent M. de Zinzendorff de venir les instruire & rallumer leur zèle. Le Comte part pour Isembourg, s'y rend, vole à Himbach, convoque une assemblée, y prononce un discours sur les grands avantages que la

secte

secte de Himbach & celle de Hernhut désormais réunies, offriroient à la Religion. Les auditeurs entrainés par son éloquence, demanderent à grands cris, l'exécution du plan de cette conféderation. Fréderic Rock, leur chef, Sellier de Budingen, dresse & signe les articles de la réunion; M. de Zinzendorff les accepte, embrasse le Sellier, le prie d'être son ami, lui donne toute sa confiance, sort de Himbach, & va porter en Dannemark ses frénétiques visions.

Les Philosophes de l'antiquité, les Sages de la Grèce firent tous de longs voyages avant que de former leurs systêmes. Les Sçavans de l'Egypte, les Gymnosophistes de l'Inde, les Artistes de la Phénicie avoient instruit Anaxagore, Héraclite, Pythagore, Zénon, &c. M. de Zinzendorff qui croyoit fortement être sorti

tout instruit des mains de la nature, avoit publié sa doctrine avant que de songer à s'éloigner de Berthelsdorff. A l'exemple des anciens Philosophes, il entreprit ensuite de pénibles voyages ; mais ce ne fut que pour repandre son fanatisme, ses erreurs & ses superstitions. Il assista, le 6 Juin 1731, au couronnement du Roi de Dannemark, & fut honoré du collier de l'ordre de Dannebrog. Il eut bien mieux aimé recevoir le serment de quelques nouveaux prosélites ; mais les Danois résisterent à ses exhortations : il revint à Dresde, & n'y fut pas plus heureux, quoiqu'il y prêchât tous les jours, & souvent plusieurs fois par jour. Le peuple alloit en foule au lieu où il devoit parler, écoutoit les sermons, & huoit l'Orateur. Cette indocilité détermina M. de Zinzendorff à rompre tous les liens qui l'attachoient à

Dresde. Il abdiqua, en 1732, sa charge de Conseiller de Cour, & laissant à son épouse l'entière administration de ses biens, il ne s'occupa plus que des intérêts de la secte.

Le récit de tout ce que le Comte de Zinzendorff a entrepris pour se faire des disciples, paroitroit fabuleux, s'il étoit possible de révoquer en doute les preuves qui constatent les divers traits de ses folies. Il envoyoit, à grands fraix, des émissaires annoncer en tous lieux les progrès de la fondation d'Hernhut. Deux de ses disciples passerent par ses ordres, au fond de l'Amérique, y firent sans succès des exhortations publiques, & furent obligés de revenir à Berthelsdorff. L'imbécile crédulité des habitans d'Hernhut, & le grand nombre de nouveaux fanatiques qui ne cessoient d'y aborder, consolerent M. de

Zinzendorff de l'accueil peu flatteur que les Amériquains avoient fait à ses envoyés. Il apprit, en 1734, qu'un riche Négociant de Stralsund, nommé Dichter, cherchoit un précepteur pour ses enfans : ses trésors tenterent le Comte ; il se rendit à Stralsund, prit le nom de Feideck, se présenta à Dichter comme un sujet très-capable d'élever les jeunes gens, fut agréé, prêcha le même jour, & reçut le lendemain Dichter, *Frere Hernhut.* Ce n'étoit point là encore tout ce qu'il desiroit ; il falloit engager ce bon Négociant à quitter son commerce, à vendre tous ses effets, & à porter son argent à Berthelsdorff. Le Comte lui dit, de ce ton imposant qui lui avoit si souvent réussi auprès des ames foibles, de lui remettre au plutôt sa fortune, & de se hâter de le suivre dans la *voye de bénédiction.* Ses discours

échaufferent tellement la tête du marchand, que croyant obéir à Dieu même, il confia sa caisse à M. de Zinzendorff, le suivit à Hernhut, enrichit aux dépens de sa malheureuse famille, la fondation de Berthelsdorff, fut envoyé par le Comte sur les côtes d'Alger, y tomba dans une affreuse misére, au milieu de laquelle il eut le bonheur de conserver sa frénésie, & mourut de la peste.

Cependant le Comte de Zinzendorff, dans la vue de prévenir en sa faveur les nations qu'il se proposoit de séduire, fit imprimer, avant que de continuer le cours de sa mission, une prodigieuse quantité d'exemplaires d'une consultation qu'il avoit eu l'adresse de surprendre dans l'Université de Tubinge; & il répandit cette espèce de certificat dans les pays les plus éloignés. Il s'étoit flatté d'obtenir la préla-

Zinzendorff de l'accueil peu flatteur que les Amériquains avoient fait à ses envoyés. Il apprit, en 1734, qu'un riche Négociant de Stralsund, nommé Dichter, cherchoit un précepteur pour ses enfans : ses trésors tenterent le Comte ; il se rendit à Stralsund, prit le nom de Feideck, se présenta à Dichter comme un sujet très-capable d'élever les jeunes gens, fut agréé, prêcha le même jour, & reçut le lendemain Dichter, *Frere Hernhut.* Ce n'étoit point là encore tout ce qu'il desiroit ; il falloit engager ce bon Négociant à quitter son commerce, à vendre tous ses effets, & à porter son argent à Berthelsdorff. Le Comte lui dit, de ce ton imposant qui lui avoit si souvent réussi auprès des ames foibles, de lui remettre au plutôt sa fortune, & de se hâter de le suivre dans la *voye de bénédiction.* Ses discours

échaufferent tellement la tête du marchand, que croyant obéir à Dieu même, il confia sa caisse à M. de Zinzendorff, le suivit à Hernhut, enrichit aux dépens de sa malheureuse famille, la fondation de Berthelsdorff, fut envoyé par le Comte sur les côtes d'Alger, y tomba dans une affreuse misére, au milieu de laquelle il eut le bonheur de conserver sa frénésie, & mourut de la peste.

Cependant le Comte de Zinzendorff, dans la vue de prévenir en sa faveur les nations qu'il se proposoit de séduire, fit imprimer, avant que de continuer le cours de sa mission, une prodigieuse quantité d'exemplaires d'une consultation qu'il avoit eu l'adresse de surprendre dans l'Université de Tubinge ; & il répandit cette espèce de certificat dans les pays les plus éloignés. Il s'étoit flatté d'obtenir la préla-

ture de Wirtemberg; mais il la sollicita vainement. Irrité de ce refus, il quitta l'Allemagne, se rendit en Angleterre, où il fit réimprimer sa consultation de Tubinge, chercha partout des disciples, & n'en put trouver aucun. Il revint en Hollande, en sortit, s'arrêta quelque tems en Soüabe, où il prêcha publiquement: mais ses sermons, quoique très-véhémens, ne séduisirent personne. On le vit dans la même année à Konigsberg, où pour l'honneur du Hernhutisme, il répandit une fort grossière imposture: il assura effrontément qu'il venoit de subir un examen très-rigoureux à Coppenhague, & *qu'il avoit laissé les Docteurs Ecclésiastiques tout étonnés de sa science, & convaincus de son orthodoxie.*

Telle étoit l'ambition de cet homme singulier, qu'il eut sacrifié sa fortune & sa vie à la vaine

satisfaction d'étendre sa rénommée. Il envoyoit de tous côtés des émissaires Hernhutes, qu'il décoroit du nom d'Apôtres. Dans le nombre de ces Missionaires, il y en eut deux qui se distinguerent beaucoup, Spangenberg, & David Nitschmann. Le premier faisoit sa résidence en Géorgie, & le second à Petersbourg. Quelques autres chercherent à se fixer aux environs de Kiel dans le Holstein; mais le Souverain ne leur permit pas de s'y établir : ils se rétirerent dans le Holstein Royal, où ils réçurent plusieurs Freres.

Le Comte eut bien voulu faire des prosélytes dans la Suéde; mais l'entrée de ce Royaume lui étoit interdite : il pressa, sollicita, fit parler vivement à S. M. Suèdoise, & n'en put rien obtenir. On connoissoit en Allemagne les vues de M. de Zinzendorff : on voyoit la rapidité des progrès de son fa-

natisme, & cependant on ne songea à s'opposer à ses entreprises que vers la fin de 1736. Ce fut seulement alors que la Cour de Saxe nomma des Commissaires pour examiner les dogmes, les sentimens & la doctrine du Hernhutisme. Le Comte sentit le danger de l'examen, & se garda bien d'attendre les Commissaires. Ils n'avoient point encore quitté la Saxe, qu'il étoit aux portes d'Amsterdam, où il resta deux mois. Son séjour en Wétéravie n'eut été que de très-peu de jours, s'il ne lui eut été expressément défendu d'entrer dans la Saxe, où il se proposoit de passer. Il ne s'arrêta dans le château de Marienborn qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour faire les préparatifs de ses nouvelles courses. Arrivé sur les frontières de Wirtemberg, il prit le nom de Thurustein, & ce fut sous ce nom qu'il entra dans la

Livonie, où il fut accueilli avec une espèce de vénération, tant il avoit été bien servi par ses émissaires. Ce fut là qu'il reçut le serment de quelques imbéciles qui adopterent ses erreurs, & se firent Hernhutes, sous la direction de la Générale de Hallart. Le zèle de cette femme, son enthousiasme, & sa vénération pour M. de Zinzendorff procurerent à sa secte un asile dans la petite ville de Wollmar. M. Fischer, Sur-intendant de Riga, lui fut plus favorable, & le fit prêcher plusieurs fois dans l'église de S. Jacques : mais le Gouverneur trouvant de l'indécence dans cet excès de piété, s'en plaignit au Sur-Intendant, & fit sortir le Comte, qui alla continuer le cours de ses exhortations à Revel. Sa secte étoit très-florissante, & le nombre de ses disciples s'accroissoit chaque jour. Tout ce que l'Allemagne, la Rus-

sie, la Pologne, la Georgie & l'Angleterre même avoient d'enthousiastes, d'insensés ou de cœurs corrompus, embrassoit le Hernhutisme. Les Danois furent presque les seuls qui résisterent constamment aux avantages spirituels & à la vie toute licentieuse que le Comte leur offroit. Il fit beaucoup de démarches auprès du Roi de Dannemark, & croyant réussir par une feinte modestie, il renvoya l'ordre de Dannebrog : mais ce détachement affecté des honneurs & des pompes, n'eut rien moins que le succès qu'il en avoit attendu : la cour de Dannemark reçut sa démission, & ne l'éleva point à la dignité ecclésiastique à laquelle il aspiroit.

M. de Zinzendorff trompé dans ses espèrances, & fatigué de n'essuyer dans les cours des Souverains que des refus, prit le parti de n'avoir désormais d'autre pro-

tecteur que lui-même. L'Episcopat flattoit son ambition; il forma le dessein de se sacrer Evêque d'Hernhut & de Berthelsdorff. Mais comme, avant que d'être Evêque, il falloit être Prêtre, il se rendit à Berlin, afin d'y recevoir l'ordination. Un Ecclésiastique peu scrupuleux, M. Daniel Ernest, Prédicateur de la cour de Prusse conféra, dans son cabinet, le 23 Mai 1737, la prêtrise à cet enthousiaste. Ce qu'il y eut de singulier c'est que M. de Zinzendorff fut examiné par un Luthérien, & jugé digne de la prêtrise par un Réformé. Aussi partagea-t'il son église d'Hernhut en deux troupeaux; l'un étoit Luthérien, & avoit un temple à Berthelsdorff, & l'autre, Réformé, avoit une église dans le bourg d'Hernhut.

Fier de sa dignité, M. de Zinzendorff sentit rédoubler son zèle & son enthousiasme. Il partit ra-

pidement, revint, disparut encore : il alloit de tous côtés : on le voyoit partout où le nom d'Hernhut avoit pu pénêtrer. Il n'employa que six mois à parcourir la Wétéravie, la Hollande & l'Angleterre. La Comtesse de Zinzendorff, son épouse, faisoit des missions; & sa beauté lui attiroit beaucoup de prosélytes. Eschenberg, fougueux, enthousiaste, succéda à Spengenberg, en Amérique, pays que ce dernier avoit préféré au séjour de l'incrédule Géorgie. La secte prospéroit beaucoup dans la Pensilvanie, en Livonie, ainsi que dans le Holstein.

Le nouvel Evêque s'arrêta quelques jours à Berlin, en 1738. Il crut que le Clergé s'empresseroit de lui rendre les honneurs & les hommages qu'il pensoit mériter: il se flattoit aussi que les Prédicateurs l'engageroient à monter dans leurs chaires; mais il fut bien

surpris de se voir refusé de toutes parts: indigné de ce procédé il retourna dans la Wétéravie, où la populace & les femmes avoient pour lui la plus grande vénération.

Toutefois, quoiqu'occupé du soin de répandre ses dogmes, M. de Zinzendorff ne négligeoit pas les biens terrestres. Les Comtes de Budingen pénêtrés de respect pour sa piété apparente & sa modestie affectée, cédèrent à Nitschmann & à Kongelstein, ses missionnaires, un terrein considérable près de la grande route de Budingen à Francfort. Cette cession fut faite le 24 Avril 1738, & avant le mois de Décembre ces deux missionnaires avoient fait déjà construire un bourg considérable, qui fut bientôt peuplé d'Hernhutes. M. Zinzendorff fit une belle exhortation à sa nouvelle colonie, & partit pour l'Amérique, où il chanta ses cantiques, réci-

ta ses sermons, déploya son éloquence, fit des prédictions, & ne tenta personne. Il profita d'un vent favorable, & revint a Tubinge. Il n'employa que quatre mois à ce voyage, durant lequel il avoit même séjourné cinq semaines à l'Isle St. Thomas. L'hyver suivant il visita les Cantons Suisses, & sans convertir personne, il eut la gloire d'édifier tout Basle par ses sermons.

Cette secte avoit des établissemens considérables dans la Livonie : le Sur-Intendant Fischer la protégeoit ouvertement à Riga ; à Revel, le Pasteur Vierroth la défendoit avec tout le zèle possible : on tentoit de l'introduire jusques dans Pétersbourg. Godefroi Polycarpe-Muller, célébre Directeur du Collége de Zittau, fut séduit par l'éloquence du Comte, & il eut la foiblesse d'abdiquer le poste honnorable qu'il remplissoit avec distinction, pour vivre mé-

prisé dans la foule des insensés de Berthelsdorff.

M. de Zinzendorff étoit content autant que peut l'être un homme ambitieux, avare & fanatique, lorsqu'il se trouva tout à-coup accablé de toutes parts ; ses erreurs furent condamnées & sa secte proscrite. Ses disciples qui déjà parloient en maitres dans les lieux où ils s'étoient multipliés, furent chassés (en 1740) de presque tous les aziles qu'on avoit eu la foiblesse de leur accorder ; on les observa de près, ils furent démasqués, & bannis pour toujours du pays d'Hannovre, de Lubeck, de la Poméranie Suédoise, & du Holstein Royal. La proscription fut générale & si violente, que tout autre que le Comte eut cru sa secte anéantie. Ces revers imprévus ne l'étonnerent point : il indiqua une assemblée de Freres Hernhutes à Gotha : ils s'y rendi-

rent tous : M. de Zinzendorff les harangua, les consola, les exhorta à demeurer inviolablement attachés au Hernhutisme ; &, comme Evêque, il expédia un acte d'excommunication en forme de lettre, à Vende & à son épouse, dont il retint la fille, attendu qu'elle étoit très-jolie. Voici cet acte singulier d'excommunication.

A mon cher Vende & à son épouse.

Quoique je vous tienne pour la proye assurée du diable, & que je vous croye, vous en particulier, femme de Vende, doublement enfant de l'enfer ; je désire néanmoins que votre condamnation soit aussi douce qu'il se pourra. Ainsi, comme il est bien certain que tous vos enfans appartiennent au Sauveur, & qu'il n'y en a point qui m'inquiéte autant que votre Magdelaine, qui fait tant de difficulté de se conformer aux intentions du Sauveur, & qui ne l'écoute pas, quoiqu'il lui

crie : qui aime son pere ou sa mere plus que moi, n'est pas digne de moi ; *je déclare positivement que je souhaite que vous me livriés votre fille ; car quoique vous agissiés contre la loi en la retenant, vous ne laissez pas de tourmenter son ame. Les sept diables qui vous obsédent, vous permettent-ils donc de réfléchir ? Pensés y bien, & laissés votre fille en paix dans la société pour son salut éternel & temporel. Je suis celui qui entend mieux vos intérêts que vous-même.* Signé LOUIS.

Ces discours, ces anathêmes & ce vif enthousiasme que le Comte de Zinzendorff avoit l'art d'inspirer à ses auditeurs, firent sur les esprits une si grande impression, qu'ils jurerent tous de sceller leurs erreurs de leur sang. Pour donner plus de force à leur association, ils élurent pour leur Evêque, en l'absence du Comte, Muller, ce malheureux Muller si

sçavant, & si peu fait pour passer sa vie dans les ténébres de la superstition.

Cependant la cour de Gotha ne ménagea ni l'Evêque Muller, ni ceux qui l'avoient élevé à l'Episcopat; elle dispersa l'assemblée, & rompit, autant qu'il dépendoit d'elle, toute espèce de communication entre les Hernhutes. M. de Zinzendorff, soit pour dissiper ses chagrins, soit dans la vue d'attirer à Hernhut & à Berthelsdorff de nouveaux fanatiques, passa à Wetzlar, d'où il envoya quelques disciples zélés & intrépides, les uns à Constantinople, les autres à Alger, & quelques-uns à Surinam.

Par une bisarrerie tout aussi inconcevable que le caprice qui lui avoit inspiré de s'élever à la dignité d'Evêque, M. de Zinzendorff renonça, en 1741, à l'Episcopat, & ne voulut desormais d'autres titres que ceux d'*Ancien*,

de *Tuteur*, de *Serviteur* & d'*Econome du mystère de la croix.* Revêtu de ces titres modestes, il partit pour Génève, revint quelques mois après à Hernhut, où il bénit quatorze mariages de Hernhutes; c'est-à-dire, qu'il consentit à l'union illicite de quatorze hommes sans mœurs avec quatorze femmes perdues. Il alla visiter ensuite les Freres établis dans la province d'Utrecht & ceux de l'Angleterre, où il s'embarqua pour passer en Amérique, accompagné de sa fille, jeune, fanatique, digne, à tous égards, d'un tel pere. Spangenberg, Nitschman & Anne, sœur de ce dernier, attendoient en Amérique M. de Zinzendorff, qui arriva vers le mois de Novembre à la Nouvelle-York, & le 7 Décembre il étoit déjà occupé à répandre ses erreurs à Germantove, où il resta jusqu'à l'année suivante.

Anne, jeune, aimable, coquet-

te, & plus encore, *Dame ancienne de toutes les Sœurs*, avoit toute la confiance du Comte : elle étoit sa trésorière, son amie, sa ménagère, son conseil & sa compagne ; il ne formoit aucun projet, qu'aussitôt il n'en rendit compte à Anne. Ils faisoient tous les soirs des promenades ensemble, & par respect, aucun Hernhute n'eut osé les suivre, tant on eut craint d'interrompre leurs pieuses conférences.

Toutefois M. de Zinzendorff, qui avoit renoncé aux honneurs de l'Episcopat, se fit consacrer de nouveau Prêtre Luthérien à Philadelphie. Il prit un Vicaire, & se donna, mais inutilement, beaucoup de soins pour attirer dans sa secte quelques Quakers, qui ne voulurent jamais renoncer à leur demence pour adopter les folies du Hernhutisme. En Amérique, il changeoit presque chaque

jour de nom : on l'appelloit tantôt *Frere Haneau*, & tantôt *Frere Louis*. Il revint en Europe avec sa famille, vers la fin de l'année 1743, & approuva l'acquisition que Mde. Zinzendorff avoit faite de Brinkendorff, où elle avoit fondé une maison d'Oraison. La vieille Générale de Hallart avoit aussi fondé une école pour les Hernhutes, sous le nom de Lanmsberg. Le gouvernement vit avec ombrage le concours d'imbéciles qui visitoient ces deux maisons, & il les fit bientôt fermer. Le Comte alla se plaindre de cet affront à Pétersbourg; mais il fut reconnu : la cour le fit enfermer dans la citadelle, d'où on le fit sortit le 12 Janvier 1744; il fut escorté par des Gardes jusques sur les frontières de la Russie, avec les ordres les plus sévéres de n'y reparoitre jamais, lui, ni ses émissaires. Cet affront lui fit per-

dre entièrement le goût qu'il avoit eu jusqu'alors pour les voyages ; il jura de ne plus paroitre dans les cours, & renonçant même au sejour des villes, il ne s'éloigna plus de sa résidence d'Hernuth ; il se contenta de diriger ses missions, & de faire par ses écrits ce qu'il n'osoit plus entreprendre par lui-même.

La cour de Dresde ayant chargé plusieurs Docteurs d'examiner les principes, la doctrine & la discipline du Hernuthisme, le Comte sçut si bien déguiser ses dogmes & la licence de son culte, qu'il obtint des Commissaires les attestations les plus favorables. La cour trompée lui permit, sur la foi des examinateurs, de former de nouveaux établissemens, & de prendre, pour étendre sa secte, les moyens qu'il jugeroit les plus convenables.

Gustave Fréderic n'eut pas en

Wétéravie autant d'idulgence, pour les Hernhutes. Le Comte Ernest-Cazimir d'Isembourg, son pere, leur avoit donné le chateau de Mariemborn, où ils s'etoient infiniment multipliés. A-peine ce Prince fut mort, que Gustave son fils les chassa non-seulement de cet azile, mais encore de toute l'étendue de sa souveraineté. Ce n'est ordinairement qu'à l'extinction totale d'une secte dangereuse qu'on connoit les vices de son institut. Le public étonné vit avec indignation l'odieuse constitution des Hernhutes, la licence outrée qui règnoit parmi eux, leur indulgence pour les vices les plus honteux, & leur opinions affreuses sur les crimes les plus noirs. On apprit seulement alors par quels moyens ils étoient parvenus au dégré de considération qu'ils avoient usurpée; on découvrit leurs impostures, leur ambition, leur avarice,

& tous les attentats qu'ils avoient commis sous le voile d'un zèle ardent & respectable.

Le 20 mai 1746, M. de Zinzendorff maria sa fille ainée, Hernhute fanatique & femme sans pudeur, avec un de ses disciples (Michel Panggutt) jeune à la vérité, mais sans mœurs, comme sans biens, sans talent & sans nom. Le Comte, afin d'arracher son gendre à l'obscurité, le fit adopter par le Baron de Wateville, qui lui donna son nom. Les autres enfans du Comte moururent dans leur jeunesse, & quelque tems avant leur mere, qui décéda le 19 Juin 1756.

Accablé sous le poids de ses malheurs domestiques, désespéré de voir périr presque dans le même tems sa femme & ses enfans, de voir s'évanouir aussi ses espérances, ses projets, & d'être hors d'ètat de relever la gloire du Hernhutisme abbatu, où de rassembler

bler ſes diſciples proſcrits & diſperſés, le ſenſible Nicolas Louis Comte de Zinzendorff mourut à Hernhut entre les bras de ſes enthouſiaſtes le 9 Mai 1769, âgé de 60 ans.

Sa ſecte ſubſiſte encore ; mais foible & languiſſante, en Hollande ſurtout où elle a un établiſſement à deux lieues d'Utrecht. Il eſt à préſumer que ce Chef n'étant plus, elle s'anéantira bientôt d'elle même, comme s'anéantiſſent tôt ou tard tous les cultes fondés ſur les erreurs, la crédulité publique, l'ignorance, la dépravation des mœurs, l'entouſiaſme & les ſuperſtitions.

FIN.

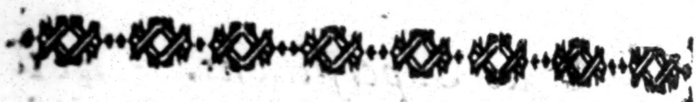


TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

ERRATA.

Pag. 28, ligne 22 ceux qui, *lisez* de ceux qui.
Pag. 28, lign. 23, ou ceux, *lisez* ou de ceux.
Pag. 38, lign. 6, par vrai, *lisez* pas vrai.
Pag. 48, lign. 23, *Pythagorus*, lisez *Pythagoras*.
Pag. 91, lign. 10, leurs superstitions, *lisez* leur superstition.
Pag. 117, lign. 13, des périlleux, *lisez* de périlleux.
Pag. 124, lign. 15, on la trouve; *effacez* la, & *lisez* on trouve.
Pag. 194, lign. 5, Sémigalle, *lisez* la Sémigalle.
Pag. 201, lign. 11, remord, *lisez* remords.
Pag. 226, lign. 2, des superstitions? *effacez* le point d'interrogation, & *lisez* des superstitions.
Pag. 227, lign. 13, sont parvenues, *lisez* sont parvenus.
Pag. 252. lign. 24, l'imposture, le; *lisez* l'imposture & le.
Pag. 269, lign. 14, *signifié*, *lisez* signifie.
Pag. 281, lign. 20, & de, *lisez* & l'é.
Pag. 284, lign. 1, distigué, *lisez* distingué.
Pag. 293, lign. 1, quelle fut &, *lisez* & quelle fut.
Pag. 314, lign. 21, appuis, *lisez* appui
Pag. 339, lign. 21, susfisoient, *lisez* suffisoient.
Pag. 371, lign. 13, Musulmens, *lisez* Musulmans.
Pag. 375, lign. 1, convaiquit, *lisez* convainquit.
Pag. 394 lign. 7, Alcoran; Shirim, *lisez* Alcoran. Shirim.
Pag. 398, lign. 11, Dteu, *lisez* Dieu.

